

# Magazine

## L'ÉDUCATION

supplément à l'éducation-hebdo n° 24 du 24 mars 1983

*Guillevic*

*Strasbourg*

*à Ecoen,  
pas comme ailleurs*

*Borges  
pour toujours*

*quand les enseignants "craquent"*





**GRAND CONCOURS**  
**pour jouer avec votre classe**

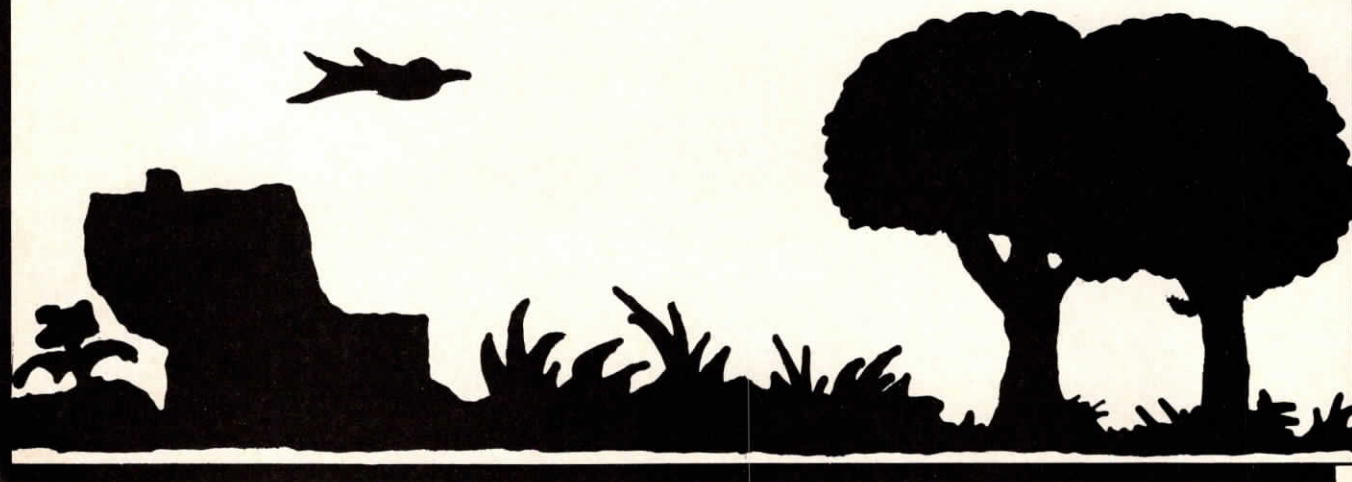


**La course  
aux trésors**  
**Gallimard Jeunesse**  
*Folio Junior, Folio Cadet, Folio Benjamin*

**du 26 mars au 29 avril 1983**  
**avec RTL, RMC et AIR INTER**

**Des milliers de livres, des centaines de  
voyages en avion, des super trésors à  
gagner pour les jeunes et leur classe.**

**Pour participer, il suffit  
de s'adresser à son libraire**

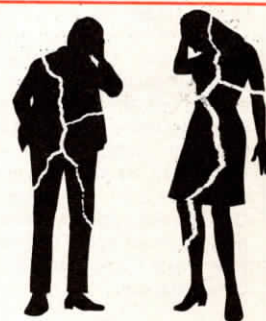


	<b>pédagogies</b>	<b>3</b>	
<b>L'AIR DU TEMPS</b>	<b>en mars, fais ce qu'il te plaît</b>	<b>4</b>	<i>le monde comme il va</i>
<b>LIBRE PARCOURS</b>	<b>Guillevic</b>	<b>8</b>	<i>visite en poésie</i>
<b>L'ECOLE ACTIVE</b>	<b>la révolution tranquille</b>	<b>13</b>	<i>l'expérience d'une circonscription</i>
<b>MARS</b>		<b>17</b>	<i>le dessin de Wiaz</i>
<b>DIALOGUE</b>	<b>le dur métier de parent d'élève</b>	<b>18</b>	<i>chez les parents militants</i>
<b>LA CHRONIQUE DE LOUIS PORCHER</b>		<b>22</b>	<i>têtes de lecture</i>

## DOSSIER

## 24 quand les enseignants « craquent »

*On a parfois parlé des « risques du métier ».  
On parle beaucoup moins des « accidents » du métier.  
Sujet délicat, sujet fragile même  
dont de mauvaises langues pourraient facilement  
faire leurs choux gras.  
Mais un sujet que nous pouvons aborder  
parce qu'il pose de vrais problèmes.*



<b>PLACE DES ARTS</b>	<b>Jorge Luis Borges est-il un songe ? Claude Gellée le Romain</b>	<b>42</b>	<i>une étrange rencontre dans la lumière du peintre</i>
<b>FAITES NOS JEUX</b>		<b>50</b>	
<b>IMAGES D'AILLEURS</b>	<b>José Vasconcelos, le prophète coléreux</b>	<b>52</b>	<i>un tonique pédagogue précurseur</i>
<b>L'ECHAPPEE BELLE</b>		<b>55</b>	
<b>CARTE POSTALE</b>	<b>Strasbourg, un cœur gros comme l'Europe</b>	<b>56</b>	<i>la ville des routes</i>
<b>FEUILLETON</b>	<b>les dix petits chapitres</b>	<b>62</b>	<i>dont voici le sixième...</i>

**Magazine**  
L'EDUCATION

supplément  
à l'éducation hebdo n° 24  
du 24 mars 1983



# L'ÉDUCATION

**fondé en 1945  
par Gustave Monod  
et Louis Cros**

hebdomadaire publié par « L'éducation », association sans but lucratif.

## direction

directeur: André Lichnerowicz; administrateur délégué: Léon Silvéreano.

## rédaction

rédacteur en chef: Maurice Guillot; rédacteur en chef adjoint: Jean-Pierre Vélis; conseiller pédagogique: Louis Porcher; secrétariat de rédaction-maquette: Suzanne Adelis, Michel Bonnemayre; informations: Michaëla Bobasch, Nicole Gauthier, René Guy; documentation: Pierre Ferran, chef de rubrique - Bernard Blot, Anne Carpentier, Christian Cousin, Claudine Dannequin, William Grosin, François Mariet, Claude Moreau; lettres, arts, spectacles: Bernard Blanc, Jacques Chevallier, Jacques Erwan, Etienne Fuzellier, Hubert Haddad, Raymond Laubreaux, Odile Limousin, Pierre-Bernard Marquet, Georges Rouveyre; correspondants: Elisabeth de Blasi, André Caudron, Odile Cimetière, Pierre Rappo, Jean-Jacques Schaettel, Gérard Sénéca.

## conseil d'administration

bureau: André Lichnerowicz, président; Georges Belbenoit et Léon Silvéreano, secrétaires généraux; Yves Malécot, trésorier; Robert Mandra, Robert Mélet, Philippe Vianay.

membres: Lazarine Bergeret, Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Hélène Beyhaut, Anne-Marie Franchi, Emile Gracia, Lucien Géminard, Michel Gevrey, Colette Magnier, Georges Petit, Raymond Toraille, Yvette Servin.

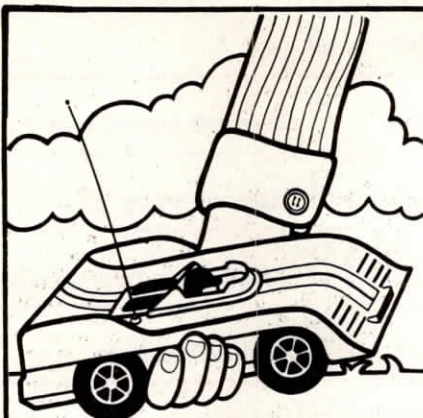
## publicité-développement

Martine Cadas, Francisca Sol.

**rédaction, publicité  
annonces, abonnements**

**2, rue Chauveau-Lagarde  
75008 Paris  
Tél. : 266-69-20**

le numéro hebdomadaire: 5 F  
hebdomadaire + magazine: 15 F  
abonnement annuel:  
France 200 F (T.V.A. incluse)  
étranger 250 F  
(CCP 31680-34 F La Source).



**MARDI 5 AVRIL**  
RESERVE  
AUX PROFESSIONNELS

**Unique en France,  
le plus grand rassemblement de maquettes  
et de modèles réduits jamais réalisé.**

Une exposition statique mais aussi un spectacle avec  
Avions, Bateaux, Autos, Trains, Figurines.

*Un espace réservé à la maquette d'industrie et d'architecture.*

SPODEX - 2, place de la Bastille, 75012 Paris

**CNIT - PARIS - LA DEFENSE**

(accès direct par le R.E.R.)

**4<sup>e</sup> SALON DE LA  
MAQUETTE  
ET DU  
MODELE REDUIT**

du 2 au 10 avril 1983 de 10 h à 19 h  
Nocturne le Vendredi 8  
jusqu'à 22 h

## METRO DUPLICATEURS S.A.

50, RUE ÉTIENNE-MARCEL, PARIS 2<sup>e</sup> - TÉL. 236.38.30

### THERMOFLEX

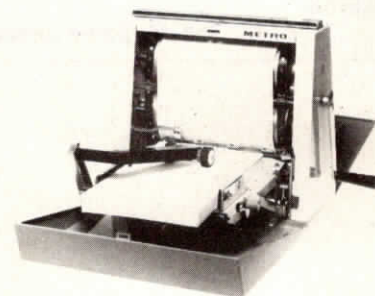
Thermocopieur pour l'établissement en quelques secondes d'un cliché hectographique - transparent si on le désire - pour duplicateur à alcool, d'un transparent pour la projection par rétro-projecteur, d'un thermo-stencil pour duplicateur à encre. Autres fonctions : monocopie, plastification.



**J.3:** duplicateur à encre et à stencil, portable.

Appareil simple et robuste ("tout métal") destiné à tous ceux dont l'importance ou la fréquence des tirages ne justifie pas l'achat d'un appareil électrique.

Rendement: 80 copies minute environ.



METRO, UN ENSEMBLE COMPLET DE REPRODUCTION

DOCUMENTATION GRATUITE E SUR SIMPLE DEMANDE



# PEDAGOGIES

**A**vertissement, avertissement, avertissement... Le mot tient lieu d'analyse, d'enseignement, de bilan, d'évaluation, d'augure. En l'occurrence, il fait figure de mot le plus éclectique de notre langue ; on veut lui faire porter le poids du passé, du présent et de l'avenir. Voilà donc ramassés en un mot, d'une part les deux ans de la gauche au pouvoir et les années futures, longues ou hypothétiques que lui prêtent les uns ou les autres, d'autre part le déluge de discours, d'intentions, d'invectives, de programmes d'une campagne électorale particulièrement dure, où l'on n'a pas hésité à ressortir ces vieilles armes, les pires, que sont racisme et xénophobie. Les boucs émissaires étaient bien entendu tout désignés, ces populations immigrées dont le pays avait et a encore besoin, celles-là mêmes que les gouvernements précédents ont contribué à implanter. L'avertissement tout le monde l'a vu, paraît-il, à l'adresse de chacun et chacun à l'adresse de tous. A partir de ce constat des hommes politiques eux-mêmes avouant rétrospectivement ne pas avoir su expliquer leur politique aux citoyens, n'y aurait-il pas quelque chose d'un peu plus réaliste

à tirer d'un tel scrutin ? Et s'il s'agissait, finalement, de pédagogie ? Il y a chez l'homme politique professionnel comme une tare qui le contraint à osciller constamment entre le non-dit et le trop-dit et à jongler avec l'essentiel. Il n'y a pas réellement de pédagogie de la politique au sens où nous l'entendons, mais il en existe une de la communication qui pourrait sans aucun doute aider quelque peu à modifier ces comportements. En revanche, malgré tout ce que l'on dit d'une France coupée en deux et de ce « marais » d'indécis qui lui servirait de balancier, il semble que l'électorat fait preuve de plus de discernement et de maturité politique qu'on ne lui en accorde, sachant jusqu'où il peut aller pour se faire comprendre.

Il y a mille façons d'analyser un scrutin, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'élections municipales. La seule qui nous a été servie nous laisse sur notre faim. Au moment où les responsables politiques incitent, et d'abord par l'école, à la formation du citoyen, peut-être faudrait-il, parallèlement, que l'homme politique décide d'apprendre à apprendre.





# en mars, fais ce qu'il te plaît

A chaque mois, son hit-parade de l'actualité. Et ses émules kafkaïens : on les imagine, occultes personnages, chargés de pointer minutieusement les lignes et les minutes consacrées par les médias à tel ou tel événement. C'est sans doute une arithmétique sommaire mais elle aurait, dit-on, le mérite de l'objectivité : le reflet impartial, au jour le jour, des faits et dits d'une époque sur des livres de comptabilité. Aussi bien la liste des dépêches, communiqués, articles, éditoriaux, analyses, déclarations et autres interviews à propos des élections municipales en France doit-elle être, pour ce mois, tout simplement pharamineuse. C'est pourquoi, contre toute logique, je ne vous en parlerai pas. Après tout, il n'est pas interdit d'anticiper le printemps : en mars, fais ce qu'il te plaît ! Ouvrons l'horizon de nos communes.

« *L'humanité est au bord de l'effondrement du système économique et de l'anéantissement par la guerre nucléaire* » ; c'est Mme Indira Gandhi, Premier ministre indien, qui l'a déclaré lors du septième sommet des pays non alignés qu'elle présidait à New Delhi. C'est intéressant. C'est même d'autant plus intéressant quand on sait que l'Inde consacre chaque année 30 000 millions de roupies (2,800 millions de dollars américains) à l'ensemble

des activités d'éducation (l'Inde, à elle seule, totalise 30 % des analphabètes du monde entier) contre 50 000 millions de roupies (4,600 millions de dollars) à son effort d'armement. On pense que ce dernier budget va doubler pendant les cinq prochaines années sans que rien de comparable soit prévu pour l'éducation dans la même période. Mais notre monde n'est pas à une contradiction près ; malgré quelques difficultés internes — doux euphémisme —, notamment à propos de la guerre Iran-Irak, le sommet a adopté un « message » qui demande l'interdiction immédiate de l'utilisation des armes nucléaires, etc., etc. et c'est justement Mme Gandhi qui ira porter cette bonne nouvelle devant la prochaine assemblée générale des Nations Unies. Cassandre (voir plus haut) matinée de Janus, Indira Gandhi a déclaré lors d'une conférence de presse : « *Je suis une incurable optimiste* » (**Le Monde** du 15 mars). Il en faut !

Rarement autant que dans cette période l'information économique — dont on a déploré, un temps, qu'elle fût amenée dans les médias français — n'a tenu le haut du pavé. Si nous avons tant marqué d'intérêt pour les élections en République fédérale allemande, il ne semble pas que ce soit par pur altruisme mais par le choc en retour que leur résultat est supposé produire sur notre propre économie. On n'a pas manqué de rappeler que la France est le premier client de la R.F.A. (14,1 % des exportations allemandes) mais aussi son premier fournisseur (11,4 % de ses importations). Il est des solidarités qui ne se discutent pas.

Solidarité ? L'inter-dépendance de la communauté internationale n'est pas un vain mot. La France en sait quelque chose qui s'efforce de réduire sa dépendance en matière d'énergie vis-à-vis de l'étranger ; à l'horizon 1990, la production nationale devrait satisfaire la moitié de nos be-



soins énergétiques, le pétrole ne comptant plus que pour 40 %. En attendant ce jour merveilleux, nous en sommes toujours à suivre avec intérêt — le mot est plus que juste — la moindre réunion des pays membres de l'OPEP. Or, l'autre jour, à Londres, ils ont décidé que le prix de référence du baril de pétrole passerait de 34 dollars à 29 dollars ; en plus ils vont limiter leur production à 17,5 millions de barils par jour (2,3 millions de tonnes). C'est la première fois depuis 1973 que cela se produit. Un choc pétrolier à l'envers, quoi. N'en attendez pas, personnellement, des miracles. Que le prix de l'essence à la pompe baisse, rien n'est moins sûr ; on peut même s'attendre au contraire, le ministre de l'Energie, Edmond Hervé, ayant suggéré la création d'une taxe fiscale qui pourrait intervenir à la mi-mai. Il faut bien que l'Etat prenne l'argent là où elle est.

Les problèmes de coût du pétrole intéressent-ils le pape ? Jean-Paul II en est, en tout cas, un gros consommateur, lui qui laisse des traînées de kérosène sous toutes les latitudes. Ce mois, il était en Amérique latine et les contradictions qu'il nous a permis d'observer (certaines bonnes et fortes paroles contre certaines poignées de main) prouvent que le Vatican est, plus que jamais, un Etat séculier qui tient une place de choix dans la diplomatie internationale. Pour ceux qui aiment les clins d'œil de l'Histoire, on peut signaler qu'on s'apprête à fêter là-bas le deuxième centenaire de la naissance de Simón Bolívar...

Or, à qui aime les dates anniversaires, mars est une belle moisson : Journée internationale des femmes (le 8), mort de Karl Marx il y a cent ans (le 14). Tennessee Williams, Arthur Koestler, Igor Markevitch, Cathy Berberian, Hergé s'en sont allés. Jusqu'au prochain mois de mars.

Jean-Pierre Véllis

#### ► Révolution du 4 mars

Dans un récent article du **Point**, J.-F. Revel oppose le « savoir » à l'« égalité » estimant que « régler l'enseignement tout entier en fonction des besoins des plus défavorisés, des inadaptés, de ceux dont le milieu est peu propice à l'épanouissement intellectuel » conduit à un « projet qui n'a rien de pédagogique, (...) un projet idéologique où la pédagogie est dominée, pour ne pas dire anéantie, par l'idéologie ». Remettons les choses sur leurs pieds : la droite crie à l'idéologie quand elle entend parler d'une école conçue pour permettre au maximum d'enfants d'envisager l'avenir avec espoir, tout comme elle l'avait fait pour combattre les nationalisations.

Que la droite ait alternativement proposé l'exacerbation des « filières » et leur suppression, avec un résultat identique à chaque fois aggravé, écarter les enfants des couches populaires, montre bien qu'il n'existe pas de réponse technique satisfaisante en elle-même aux problèmes qui sont posés. Les enjeux réels et leurs implications appellent des solutions nouvelles, faisant appel à la volonté politique, au sens des responsabilités, au

développement de la démocratie, à la libération du maximum de moyens et d'énergies. Il n'est pas de bonne volonté superflue pour progresser dans cette direction.

Joë Metzzen

#### ► Libération du 9 mars

Si la défaite des socialistes à Roubaix a créé la surprise, leur échec à Tourcoing était attendu. Il faut savoir qu'entre les deux sœurs jumelles passe une frontière invisible. Celle qui sépare les bastions rouges ou roses des terres de conquête. Roubaix est dans le Nord. Tourcoing est en Flandre. Pas la Bretagne mais presque. Tourcoing est, comme Bailleul ou Hazebrouck, une ville qui vit au rythme du carillon. A côté de l'église Saint-Christophe, qui se donne des airs de cathédrale le dimanche pour la grand-messe, la mairie ne fait pas le poids. (...)

Que le poids de l'enseignement privé ait joué dans le scrutin de dimanche à Tourcoing, Bailleul comme à Hazebrouck, ce n'est pas une surprise. Au mois de septembre dernier, un sondage SOFRES réalisé dans l'agglomération lilloise montrait que 43 % des personnes interrogées étaient contre le projet Savary, il est vrai encore mal connu (45 % d'avis favorables). Pour la seule ville de Tourcoing, les réponses étaient de 52 % contre et 37 % pour.

François Dumas

#### ► Le Matin de Paris du 11 mars

De toute manière, dès lors qu'il est dans le camp d'en face, l'autre est toujours autre que lui-même. Socialiste, même modéré, il n'est qu'un



collectiviste camouflé, un complice de la grande conspiration soviéto-anarchiste. On a pu lire récemment que Poperen, c'était Andropov. A quoi Mermaz réplique en affirmant allègrement que « *derrière Chirac se profile l'ombre de Le Pen* »... « *Que l'on n'introduise pas les factieux dans nos municipalités* », surenchérit Bérégovoy. Bref, si derrière un homme de gauche se dissimule toujours un *bolcho* au couteau entre les dents, derrière un homme de droite il y a toujours un *facho* qui sommeille. De même que l'ennemi de la droite ne saurait, par définition, être « *national* », un ennemi de la gauche ne saurait, toujours par définition, être « *démocrate* ». Ici l'animal est enragé et là la bête est immonde. Cela s'appelle, paraît-il, un débat préélectoral. Mais alors une guerre civile froide, c'est quoi ?

**Jean-François Kahn**

#### ► **Le Figaro** du 10 mars

Au demeurant quand une ville universitaire comme l'est Grenoble a, à ce point, mal intégré son campus périphérique, quand elle a laissé celui-ci — pourtant au cœur d'un paysage enchanteur — s'abîmer en une sorte de décharge pour jeunes sous-développés issus des pays prolétaires, comment s'enorgueillir d'être une ville de culture ? La culture est partagée, accueil, et c'est faire aussi mal que partout que de se croire en règle avec sa conscience tiers-mondiste quand les yeux se ferment avec complaisance

sur le fait que rien n'est fait qui soit vraiment sérieux et utile.

**Annie Kriegel**

#### ► **Le Monde** du 4 mars

L'index des indicateurs avancés a progressé de 3,6 % en janvier. C'est le meilleur résultat mensuel depuis juillet 1950. Sur les dix données étudiées par ce baromètre de l'économie américaine, une seule est en baisse : les contrats et commandes d'usines et d'équipement. Les meilleurs indicateurs ont été la croissance de la masse monétaire, la durée moyenne de la semaine de travail dans l'industrie et les commandes nouvelles en biens de consommation et en matériels.

Il s'agit de la cinquième hausse consécutive de cet indicateur, après des progressions de 1,2 % en septembre, 0,8 % en octobre, 0,4 % en novembre et 0,8 % en décembre. On ne peut en tirer de conclusions trop nettes. La capacité de prévision de ce baromètre — qui, depuis dix mois, annonce plus ou moins une reprise — laisse généralement à désirer.

#### ► **Le Matin de Paris** du 15 mars

Hip, hip, hip, hurra ! « Ils » y sont arrivés. Les treize ministres du pétrole sur lesquels convergeaient les regards du monde entier sont parvenus hier soir, à Londres, à un accord « formel » sur les prix et les niveaux de production. Et c'est le ministre du pétrole du Qatar, Abdulaziz

Al Khalifa Al Thani, investi par ses pairs, qui a annoncé la bonne nouvelle à l'issue de la conférence « extraordinaire » de lundi.

Le prix de référence du pétrole produit par l'OPEP est ramené de 34 à 29 dollars, consacrant ainsi le premier accord historique sur une baisse des prix. (...) Aujourd'hui, les ministres du Pétrole de l'Organisation croient dur comme fer que chacun respectera ses engagements. Mais nul ne peut affirmer qu'un état producteur ne cherchera pas un jour pour sauver ses finances à tricher sur les quantités, voire sur les prix. L'édifice de l'OPEP est rendu d'autant plus fragile que des acteurs extérieurs à l'Organisation modifient désormais le jeu pétrolier. On a vu, lors des discussions marathoniennes de Londres, l'influence que pouvaient avoir les Britanniques. Sans oublier que ce sont eux qui, en annonçant une baisse officielle du pétrole de mer du Nord, ont provoqué la baisse du Nigeria, membre de l'OPEP, et ont donc forcé toute l'Organisation à trouver l'accord auquel elle est parvenue hier.

#### ► **Le Matin de Paris** du 11 mars

En condamnant l'emploi de la violence dans une région comme l'Amérique centrale — où elle est souvent l'apanage des puissants — Jean-Paul II a pris le risque d'être incompris. Le mauvais quart d'heure qu'il a passé au Nicaragua ne peut être réduit à une manipulation des sandinistes. Et l'apparition du pape aux côtés de dirigeants

discrédités risque d'être utilisée comme une caution par ces dictatures. C'est le même problème qui se posera à Jean-Paul II au mois de juin s'il se rend en Pologne. Par conviction, il fera tout pour que ce voyage n'apparaisse pas comme un appel à la révolte. Mais, plus encore qu'en Amérique centrale, il courra le risque d'être « récupéré » par Jaruzelski et de désespérer sa très catholique Pologne.

**Bernard Poulet**

#### ► **La Croix** du 2 mars

A l'égal de Charles Quint, le soleil ne se couche pas sur son empire. Mais le sien c'est celui des vacances. Tout le monde connaît Gilbert Trigano, soixante-trois ans, le patron du Club Méditerranée qui a créé tant de villages dans le monde entier. François Mitterrand vient de lui confier une mission à sa mesure : organiser l'Exposition universelle de 1989. Principale difficulté : l'accueil et l'hébergement de 60 millions de personnes attendues. Tout cela au moindre prix. « L'Expo » de 1900 avait été une catastrophe financière pour la Ville de Paris. Ce pari n'effraie pas « Monsieur Vacances » : n'a-t-il pas mis sur pied en 1945, alors qu'il était journaliste à *L'Humanité*, la première « Nuit de la jeunesse » du P.C. ? Depuis, bien de l'eau est passée sous les ponts. Mais sa nouvelle tâche le passionne : pour l'« Expo », Gilbert Trigano veut faire de Paris une « source d'émerveillement ». Comme le Club ?





## VACANCES EN ANGLAIS A GUERNESEY

Cours de 2 semaines dans cette belle île anglo-normande.

- Nous n'avons pas de T.V.A. et nos droits de douane sont peu élevés.
- Nous offrons des tarifs de groupe avantageux.
- L'hébergement est peu coûteux.
- Cours de langue spécialisés à tous les niveaux par petits groupes.
- Accès direct de la France.

Demandez notre brochure gratuite à cette adresse:

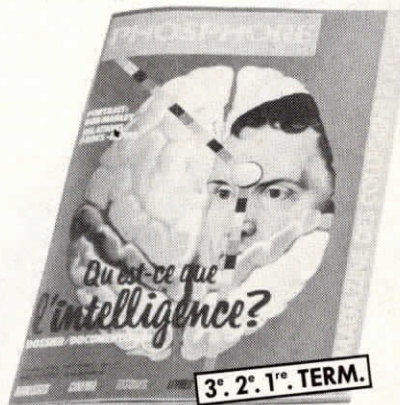
**C.M.A. Ltd.**  
Delta House, Cornet Street,  
St. Peter Port, Guernesey,  
Iles Anglo-normandes.

## 2 MAGAZINES POUR VOS ACTIONS DE PRESSE A L'ECOLE

SPÉCIMENS  
GRATUITS



**OKAPI.** bimensuel  
Encourage les 10-14 ans à lire. Les familiarise avec le collège. Facilite le travail interdisciplinaire.



**PHOSPHORE.** mensuel  
Informe les collégiens et lycéens sur l'actualité. Permet d'élargir ses connaissances et de les approfondir. Forme le jugement et la réflexion critique.

**OKAPI ET PHOSPHORE**  
prolongent votre souci permanent d'apprendre aux élèves à mieux utiliser la presse à l'école

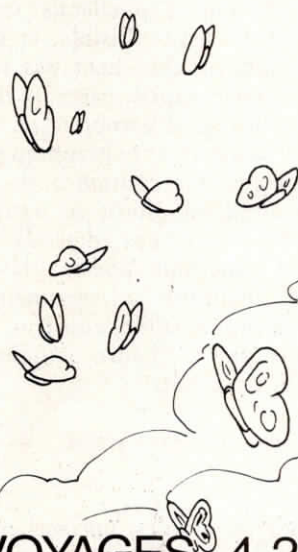
Pour découvrir **gratuitement** Phosphore et Okapi, complétez, découpez et retournez ce bon à : P.F. Collet, 3 rue Bayard, 75393 PARIS CEDEX 08

PHOSPHORE  OKAPI

NOM, PRENOM \_\_\_\_\_

N° \_\_\_\_\_ Rue \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_



VOYAGES 4-20ans

SE JOURS

FRANCE  
ETRANGER

BROCHURE  
GRATUITE

17, AV. DE CHOISY  
75643 PARIS CEDEX13  
tél: (1) 584.12.55



FONDATION DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE  
**comité d'accueil**



# GUILLEVIC

Depuis *Terraqué*, paru en 1942 et aujourd'hui en livre de dans les vitrines de Gallimard. Le prochain s'appellera de journal du poète. N'oublions surtout pas ses entre (Stock, 1980). Dans celui, très libre, qu'il nous accorde au Guillevic militant et à l'inattendu Gillevic boxeur. ne serait pas ce qu'elle est...



● **Peut-on dire qu'il existe une poésie d'aujourd'hui?**

Je ne crois pas. Il y a des courants divers. On pourrait dire rapidement qu'il y a encore une poésie traditionnelle, courant qui à mon sens ne représente pas grand-chose et à l'autre extrême une poésie plus cérébrale que j'appellerais même cérébraliste, assez illisible, et dont les tenants ne cherchent pas tellement à être compris, parce qu'il n'y a pas tellement à comprendre. Une poésie souvent typographique ou linguistique. Ce courant a été très fort mais il est plutôt en perte de vitesse. Entre ces deux-là, on trouve toute une poésie plus ou moins intellectuelle, sentimentale, plus ou moins jaillie, construite. Je ne vois pas à l'heure actuelle de courant dominant.

● **Existe-t-il une poésie de recherche?**

Toute création est une recherche. Il n'y a pas, à mon sens, en matière d'art en général et pour la poésie en particulier, une recherche, un système que d'autres vont ensuite généraliser et appliquer. L'art produit des objets qui sont uniques. Je ne crois pas à la création de groupe. D'ailleurs je n'aime pas le mot création qui a une connotation religieuse, mais je n'en trouve pas d'autre. La création est un travail solitaire mais en rapport avec les



---

poche, Eugène Guillevic a empilé une quinzaine d'ouvrages de poésie  
**Tohu Bohu** : à travers six cents courtes séquences en vers, il sera une sorte  
tiens, **Choses parlées** avec Raymond Jean (Champ Vallon) et **Vivre en poésie**  
aujourd'hui, le Guillevic poète, le Guillevic homme laisse pointer le nez  
Une balade dans les ballades d'un homme sans qui la poésie

autres, on n'écrit pas seul, coupé des autres. Le poète doit être un canal, il a une sensibilité particulière au langage et cette sensibilité lui permet d'exprimer quelque chose du monde, comme un peintre peut le faire avec des couleurs, un musicien avec des sons. Le poète doit transmettre quelque chose qui le dépasse, extrait de ce monde, celui de tout le monde qu'il n'atteint qu'au fond de lui-même, comme c'est en grattant au fond d'une source qu'on découvre la nappe phréatique.

• **La poésie est-elle en germe dans chacun de nous ?**

Chaque individu a sa poésie qu'il nourrit comme il peut. Qui n'a pas de poésie ne peut pas vivre. La vie n'est pas vivable sans poésie. Le rôle du poète est d'aider les autres à trouver leur propre poésie et chacun la trouve par la poésie même, mais aussi bien par la chanson, la peinture, les arts en général ou par son expérience de la vie.

• **Comment naît le poème de Guillevic ?**

Il y a comme un jaillissement, un surgissement. Je note, j'écris tout, je ne m'arrête pas. Si je m'arrête pour trouver le mot juste, le courant s'en va. Ensuite je travaille ce que j'ai écrit et il arrive parfois qu'il ne reste presque rien du pre-

mier jet. Quelquefois au contraire, il demeure intact. Au cours de ce travail, il m'arrive de m'enregistrer et de m'écouter, mais je n'ai jamais cherché la mélodie ou la musicalité du poème.

• **La poésie n'est-elle pas aussi une harmonie de sons ?**

Pas tellement une harmonie de sons, en tout cas pas une disharmonie. Il y a en poésie une certaine façon d'employer le langage qui peut aller, si vous voulez faire une comparaison avec les musiciens, de Mozart à Schönberg.

• **Mais voyez-vous quelque inconvénient à ce que le poème soit mis en musique ?**

Je ne suis pas contre le principe, mais je constate combien la réussite est rare. Le poème doit se suffire à lui-même. Les essais de Léo Ferré sur Baudelaire ne me paraissent pas très heureux. J'irai même jusqu'à dire que si Aragon se prête si bien à la chanson, c'est qu'il n'est pas riche en poésie.

• **Certains des vôtres l'ont été ?**

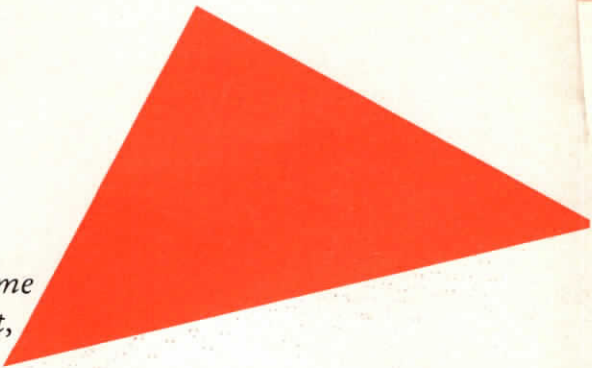
J'ai été mis en musique par un homme qui est mort à quatre-vingt-quinze ans, il y a peu, Henri Martelli, excellent compositeur, ami de Ravel, et qui a fait sur mes poèmes quelque chose que je

trouve très bien. Louis Durey également en a mis quelques-uns en musique. Et puis j'ai quelques poèmes qui ont été mis en chansons par Max Rongier notamment, qui a fait quelques réussites. Mais j'ai écrit des chansons aussi, c'est tout à fait différent, j'en ai écrit plus de cent, c'est amusant, mais ce n'est pas de la poésie. Tandis que lorsque j'écris un poème, je m'enfonce dans les ténèbres, comme un carrier s'enfonce dans la pierre, sans savoir d'avance ce que je vais écrire.

• **On dit toujours que la poésie est en crise, pourtant elle survit...**

Si la poésie n'a guère de lecteurs directs, elle a beaucoup de lecteurs indirects. Elle est toujours à l'avant-garde des autres arts. Le poète est celui qui découvre parce qu'il est en communion avec son peuple dans le langage, il est le premier à exprimer ce que vit le peuple sans le savoir. Généralement peu lu par le public, il l'est par d'autres hommes de culture qui se transmettront cette sensibilité. Je prends un exemple facile : André Breton a été peu lu directement, mais en mai 68, on voyait partout des inscriptions qui avaient l'allure surréaliste, parce que des jeunes gens avaient lu, sinon André Breton, du moins des choses d'inspiration qui procédaient de Breton et du surréalisme. Le poète influence





*Ce que j'aime  
et ai toujours aimé par-dessus tout,  
c'est le silence...*

les essayistes, les romanciers, les cinéastes. La façon dont Michaux s'est servi du français se ressent dans la manière dont les jeunes lycéens d'aujourd'hui parlent, emploient le français. Combien de gens ont-ils lu Rimbaud depuis sa mort ? Ils ne doivent pas être des millions et pourtant l'influence de Rimbaud est énorme.

• **Est-ce que cela veut dire que l'œuvre des poètes est presque toujours posthume ?**

Elle est certainement posthume, il est très rare qu'elle ne le soit pas. Il y a le cas de Victor Hugo, mais a-t-on seulement aimé le meilleur Hugo de son temps ? Ce n'est pas sûr !

• **Vous-même, comme Michaux, avez acquis une notoriété, les choses ne s'améliorent-elles pas ?**

C'est surtout grâce au livre de poche. Le tirage moyen pour un poète connu est de 2 500 exemplaires en général, ça ne va pas loin. Mais mon premier livre édité en poche chez Gallimard, **Terraqué**, en est maintenant à 40 000. C'est beaucoup pour un livre de poète. Je reçois beaucoup de témoignages, de lettres de lycéens, d'écoliers, qui m'envoient des poèmes à ma façon et m'en demandent en retour. L'importance du livre est très grande en ce domaine. Mais ce ne sont pas les médias qui diffusent la poésie en France, un peu à la radio mais à la télévision absolument rien. La presse ne publie pas de poèmes. Un petit pays comme la Hongrie n'a pas un magazine, un hebdomadaire sans poèmes. Ce qu'il me semble constater, c'est une amélioration de l'approche de la

poésie à l'école. Alors que jusqu'à ces temps derniers, le poème était une récitation, un exercice grammatical ou un sujet à commentaires, beaucoup d'institutrices et d'instituteurs s'attachent plus qu'avant à le faire aimer.

• **Le poète n'a-t-il pas tendance à voir une certaine image du monde qui ne correspond pas à la réalité ?**

Je le répète, un poète est un homme qui a une sensibilité particulière au langage et aussi une sensibilité personnelle au monde. Quand on dit, par exemple, que Brassens est un poète, je dis qu'il n'a apporté ni un langage personnel, ni une sensibilité. Je crois que Brassens est un très bon chansonnier, mais je ne le vois pas poète, ce n'est tout de même pas comparable à Rimbaud. Par contre, s'il n'y avait pas eu Rimbaud, il n'y aurait pas eu Jacques Brel.

• **En France, la poésie n'est-elle pas un peu tombée en désuétude ?**

Le peuple français n'a jamais été porté sur la poésie ; elle a toujours été, en France, un art de cour et de savants plus qu'un art populaire, sauf à quelques moments rares de l'histoire. On parle de la poésie résistante, mais il ne faut pas exagérer, ce n'est pas un courant qui a pris le peuple, pas même l'ensemble des résistants. Ceux qui étaient isolés, en prison, se disaient des poèmes. Mais le peuple français s'est toujours exprimé beaucoup plus par la chanson. L'histoire de France s'écrit dans les chansons, c'est normal.

• **Est-ce que les conflagrations ac-**

**tuelles de notre planète ne sont pas le pire ennemi de la poésie ?**

Je ne sais pas si le calme, si la paix est plus profitable à la poésie que la violence. La poésie a été aussi quelquefois très forte pendant les mouvements à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moment de la guerre 14-18, par exemple, et il ne s'agissait pas seulement d'Apollinaire.

• **Outre celle de la poésie, avez-vous d'autres passions ?**

J'ai moins de passions que je n'en avais autrefois, mais j'en ai eu de fort diverses, et l'une des plus fortes a été la boxe.

• **Vous l'avez pratiquée ?**

Oui, oui ! De quatorze à dix-huit ans, mais je n'ai jamais fait de boxe réglementaire. On s'achetait des gants de boxe et on la pratiquait entre nous. Je connaissais tous les champions. C'était très dangereux pour ma vue, car j'étais très myope. Mais j'avais un besoin d'auto-défense, car je vivais dans un milieu qui était pour moi étranger ; j'étais un Français de l'intérieur, comme on disait en Alsace ; de plus, je portais des lunettes, ce qui, à l'époque, était considéré comme une monstruosité. Etant beaucoup attaqué, j'avais besoin de me défendre. J'ai même boxé un professeur (qui ne m'a pas dénoncé). Ça m'a donné de l'assurance.

Mais la plus grande de mes passions a toujours été la poésie. Toute ma vie j'ai vécu pour elle. Quand je contemple maintenant, du haut de mon grand âge, comme disait Saint-John Perse, tout l'écoulement de ma vie, je constate avec étonnement et avec effroi, que





tout ce que j'ai fait a été mené en vue d'écrire. Même si je regarde mes amours successives, c'est qu'à un moment donné j'avais besoin d'un changement. Je suis entré dans l'administration pour pouvoir être tranquille. Je n'aurais pas pu mener une vie de bohème parce qu'il me fallait une tranquillité d'esprit. Tout ma vie a été fondée là-dessus : me créer des conditions pour écrire.

J'ai quand même eu d'autres passions, celle de la politique par exemple. Après la guerre, ma principale préoccupation a été l'action militante. Je disais : la poésie c'est l'ennemi, parce qu'elle vous trouble. Je considérais que le principal devoir était d'agir.

• **La politique prenait le pas sur la poésie ?**

Oui, il y a eu une période d'aberration totale que j'ai du mal à comprendre aujourd'hui. Je suis plus poète qu'homme d'action, et ce n'était pas la passion politique, mais politique, une espèce de sentiment très fort du devoir civique.

• **Votre écriture, à ce moment-là, s'en est-elle ressentie ?**

Fatalement. J'étais un homme de gauche, je le suis resté. Ce n'est plus une passion. Il y a une lassitude vis-à-vis de la politique étant donné la situation mondiale, la confusion idéologique dans laquelle nous vivons, les échecs durement ressentis des partis communistes, des socialismes réels. Pendant longtemps j'ai beaucoup espéré comme d'autres, comme Eluard en particulier. J'ai cru à l'Union soviétique, et que l'avenir se dessinait là-bas. J'ai

eu un enthousiasme total et je me reproche maintenant mon manque de discernement. J'étais manichéen, j'avais divisé le monde en deux, celui du bien et celui du mal. J'avais choisi le camp du bien, mais dans ce camp il y avait des verrues, des couleuvres à avaler et je les avalais.

• **Pourtant on attribue au poète le don de visionnaire...**

Oui, mais quand il est mal renseigné, il voit mal. J'ai vraiment cru que Staline était un brave homme, je n'ai pas cru à sa dictature. J'avais une image de l'Union soviétique, j'avais choisi mon camp et je m'y tenais. Et je n'étais pas seul, nous étions très nombreux. Je lisais l'autre jour le livre de Luc De-caunes sur Eluard, il parle de flagornerie à l'égard de Staline. Or, ce n'était pas de la flagornerie, c'était de l'enthousiasme. Si Eluard ou moi-même avions su que Staline était un criminel, nous ne l'aurions pas suivi. Dans le poème que j'ai écrit « au camarade Staline », je parle de sa bonté !

• **Reniez-vous ces écrits ?**

Je regrette, mais je n'ai pas de remords, c'était de l'enthousiasme sincère. J'ai été trompé abominablement, comme des millions d'autres. Combien sont morts pendant la guerre en criant « Vive Staline ».

• **Cette période de votre vie vous permet-elle maintenant d'avoir un certain regard ?**

C'est un regard qui se fait de plus en plus détaché, lointain. Avant j'attendais la révolution, maintenant je n'attends plus, je ne

sais pas ce que sera le futur. Je crois encore que l'homme se sauvera, il ne se laissera pas dévorer par les mauvaises choses. Je crois que nous arriverons à une société plus fraternelle, moins injuste, mais qui ne sera pas celle que nous projetions. Le rêve de Fourier ne se réalisera pas. Je n'y crois plus.

• **Comment vous apparaissent les jeunes ?**

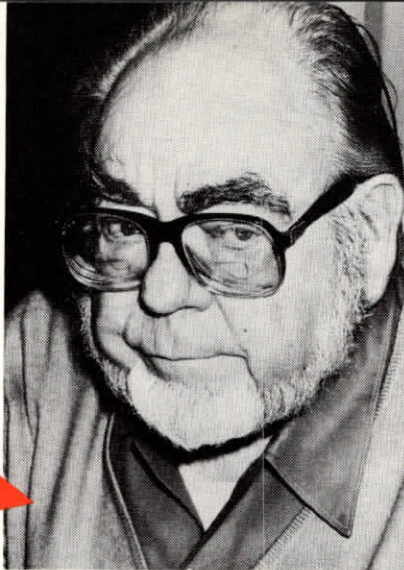
J'ai peu de contacts sur ce plan-là. Je suis un peu effrayé à travers les informations que je reçois de cette espèce de goût de la violence. Je ne suis pas un violent si ce n'est verbalement. Je me considère comme dépassé lorsque j'écoute la radio, la télévision, je me dis que je ne suis plus de mon siècle. J'aimais bien les vraies chansons et tout ce que j'entends est d'une vulgarité absolument incroyable. Je ne comprends pas cet engouement pour le bruit et les décibels qu'ont les jeunes. Moi, j'aime le silence.

• **Est-ce que, d'une certaine manière, votre jeunesse n'était pas tout autant anachronique par rapport aux autres générations ?**

Je ne sais pas, j'ai vécu seul et pauvre en Bretagne et en Alsace. Je n'ai jamais été dans des mouvements de jeunesse. Ce que j'aime et ai toujours aimé plus que tout, c'est le silence. Je souffre à l'heure actuelle de constater combien nous sommes entrés dans la civilisation du bruit. On dirait que les gens ont peur du silence, qu'ils ne se supportent plus eux-mêmes. J'ai la chance ici d'avoir un appartement sans bruit qui donne sur le Val-de-Grâce. Il y a bien quelquefois des marches militaires quand on en-



Je ne sais pas  
ce que veut dire le mot  
« optimiste »...



terre un général ou un amiral, mais enfin ce n'est pas tous les jours. Le bruit est mon ennemi.

L'année dernière, j'ai fait un séjour au Yémen du Sud, le président de la République, Mohammed Ali Nasser s'est pris d'amitié pour moi, à travers des traductions de ma poésie. Il me demandait ce qui me déplaisait. Je lui ai raconté qu'à l'hôtel on diffusait constamment du disco américain. Il m'a dit : « Je vais y mettre bon ordre ». Dès le lendemain, nous avions de la musique arabe. Ce n'était pas le silence, mais c'était déjà mieux.

#### • Vous aimez voyager ?

Je voyage un peu quand on m'invite à des colloques, à des réunions de poètes. Je n'aime pas le déplacement, le voyage en soi. J'aime voir d'autres choses. Les montagnes acérées, le soleil couchant du golfe d'Aden sont extraordinaires. J'ai voyagé en Extrême-Orient, en Inde, en Malaisie, en Indonésie, dans tous les pays d'Europe, sauf l'Albanie et les pays scandinaves, à Cuba pour l'enterrement d'Alejo Carpentier. La plupart du temps, c'était pour des rencontres de poètes.

Le Yémen du Sud c'est un peu différent, j'y suis retourné au mois de janvier et c'est bien agréable lorsque vous êtes l'hôte d'un grand personnage. Il n'y a pas de problèmes de passeport, de douane, on m'attend en voiture à l'aéroport. Etant donné que j'ai eu une vie pauvre, que j'ai travaillé durement, j'accepte assez bien ce genre de choses. Finalement, j'aime assez la vie de pacha, je n'en ai aucune honte. Là-bas, un poète est considéré comme un homme important !

#### • Vous avez des contacts dans tous ces pays ?

J'ai beaucoup d'amis partout. De merveilleux amis poètes dans ces pays étrangers. Je viens de passer une soirée avec le poète arabe Adonis ; son livre, pour lequel j'ai écrit un poème en guise de préface, vient de sortir chez Sindbad. Lors du grand colloque à la Sorbonne, j'ai eu une grande émotion en rencontrant le poète d'Afrique du Sud, Breyten Breytenbach, que je n'avais pas vu depuis longtemps puisqu'il vient de faire sept ans de prison. Oui, l'amitié tient une grande place dans ma vie.

#### • Comment vous retrouvez-vous entre la Bretagne et l'Alsace ?

J'ai passé mon enfance en Bretagne, mon adolescence en Alsace, mais ma vision du monde est beaucoup plus basée sur mes souvenirs d'enfance, donc sur la Bretagne. Je ne comprends pas le breton, mais je parle l'alsacien à la perfection. A la Sorbonne, j'ai rencontré l'écrivain alsacien Ehni. Nous avons parlé en dialecte alsacien et il m'a dit que les jeunes poètes qui écrivent en alsacien me traduisent. Je ne le savais pas.

#### • Vous disiez que vous croyez en l'homme, finalement vous êtes optimiste sur le monde ?

Je ne sais pas ce que veut dire ce mot : « optimiste », je ne le comprends pas. Si je pouvais résumer ma pensée en une formule, ce qui est toujours faux, je dirais que je suis partisan d'un optimisme tragique. Je crois que la vie est tragique en soi, puisqu'il y a la mort, la maladie, les difficultés de vivre.

Mais je crois que l'homme se sauve, qu'il peut améliorer son destin. D'une manière ou d'une autre, il se révolte ou il s'arrange. En ce sens je suis optimiste. Je trouve par exemple très amusant cet engouement des citadins pour les résidences secondaires. C'est une révolte contre la robotisation, un besoin de revenir à la nature.

#### • Pensez-vous que la poésie survivra envers et contre tout ?

Fatalement, sous une forme ou sous une autre, puisqu'on ne peut pas vivre sans poésie. En général, les gens qui se suicident pour des raisons psychiques le font parce qu'ils n'ont plus leur poésie, il y a une rupture du cordon ombilical. La poésie, c'est le cordon ombilical avec la nature. Et puis, je crois qu'un pays sans poète verrait sa langue mourir. Voyez ce qui s'est passé au XVIII<sup>e</sup> siècle, le français était en train de se scléroser, il devenait une langue analytique, de juristes. Il n'y a pas eu de poètes pendant la Révolution française. Quand on lit les grands de l'époque, Robespierre, Saint-Just — et Dieu sait s'il était génial —, leur langue est une langue appauvrie.

Il a fallu que les poètes arrivent, quand je dis poètes, j'y inclus Chateaubriand, Rousseau (qui ne sont pas seulement des versificateurs) surtout Hugo, pour redonner vie à la langue française. Tout le monde connaît les vers de La Tour du Pin, qui était furieux de l'abus qu'on en faisait, comme s'il n'avait écrit que ceux-là : « Tous les pays qui n'ont pas de légendes, seront condamnés à mourir de froid ». C'était bien résumé.

Propos recueillis  
par Maurice Guillot



# LA REVOLUTION TRANQUILLE

Il se passe quelque chose  
à Ecoeu.

Dans les classes,  
enseignants, enfants  
et souvent parents  
s'associent

pour construire  
une école  
plus démocratique,  
pour lutter contre  
l'échec scolaire,  
bien sûr, mais aussi  
pour faire de cette école  
un lieu plus ouvert,  
moins crispé,  
moins sclérosé.

Révolution marginale ?  
Non pas, mais volonté  
de transformer l'école,  
animée avec fougue  
et conviction au niveau  
de la circonscription  
par... l'inspecteur  
départemental  
de l'Education nationale !

Quand on arrive à Ecoeu, dans la banlieue nord de Paris, la première tâche importante de l'IDEN, Jean-Paul Viougeat, est de faire visiter les locaux de l'inspection départementale. Trois ou quatre bureaux, une salle de documentation, une salle de réunion: tout cela pour prouver qu'il n'y a là aucun moyen supplémentaire, aucun outil privilégié pour l'aider dans le travail pédagogique qu'il a entrepris avec les trois cent trente classes, maternelles et primaires, de sa circonscription.

Installé à Ecoeu depuis le mois de septembre 1980, Jean-Paul Viougeat commence par dresser un « état des lieux » dans la dizaine de communes qui dépendent de sa circonscription: 59% des enfants ont au moins un an de retard en arrivant au C.M. 2, la vie d'équipe dans les écoles est quasiment inexistante, il n'y a pas de formation continue et les enseignants se réfèrent pour la plupart aux modèles pédagogiques les plus traditionnels. Selon l'inspecteur, ils vivent leur vie professionnelle « en transit » dans la région parisienne; leurs attaches familiales sont ailleurs et pour la plupart ils ne rêvent que de repartir, relativement indifférents au milieu socio-économique ambiant qui pourtant n'est guère favorable. L'activité économique est tournée vers Paris, l'aéroport de Roissy-Charles-de-

Gaulle, ou la culture intensive pratiquée dans certaines petites villes qui ressemblent à de vraies campagnes. Enfin, à vingt kilomètres à peine de Paris, ce monde enseignant est coupé de la recherche et des outils pédagogiques essentiels. D'emblée, pour l'entreprise de transformation qu'il souhaite entreprendre, Jean-Paul Viougeat recense de 20 à 25% de « complices potentiels » sur le terrain: des instituteurs et institutrices déjà sensibilisés, prêts à changer dans une période qui pourtant ne porte pas de grands espoirs — nous sommes avant le 10 mai 1981.

Aidé d'une équipe qui épouse heureusement ses objectifs, Jean-Paul Viougeat va tenter un pari et essayer d'y entraîner l'ensemble de la circonscription; il démolit l'image de l'inspecteur traditionnel, mais il n'est pas question pour lui de travailler seulement avec des volontaires. Ce sont six mille enfants qui sont concernés, six mille enfants dont il faut se préoccuper simultanément en se fixant une limite temporelle: cinq ou six ans pour réussir, pour redonner aux enseignants « une colonne vertébrale forte », à l'image des responsabilités qu'ils assument. La grande idée-force est de faire sortir les enseignants du carcan de leurs habitudes, de leurs craintes, de leurs idées reçues.

Jean-Paul Viougeat va donc proposer aux trois cent trente institu-



teurs de s'engager dans un processus de transformation de l'école en en modifiant les « pratiques éducatives, les disciplines et la vie sociale ». Il leur demande aussi de participer à la « construction de la circonscription » d'en faire un lieu de vie pédagogique pour les ensei-

gnants, en lui ôtant sa connotation strictement administrative.

gnants, en lui ôtant sa connotation strictement administrative.

gnants, en lui ôtant sa connotation strictement administrative.



commission thématique



assemblée générale

Premier maillon du changement, l'inspection bien sûr. Dès février 1981, Jean-Paul Viougeat abandonne l'inspection ponctuelle au profit de « la visite d'un collectif de circonscription à un collectif de maîtres au travail ». Surprise, craintes, hésitations, acceptation finalement de plusieurs équipes. Ce n'est pas facile, mais une première brèche est ouverte. Les enseignants acceptent, peu à peu, de se considérer « en mutation permanente ».

Autre transformation : la formation continue avec deux axes privilégiés, l'éducation physique et sportive et la lecture. Le but : sensibiliser les enseignants à une « pédagogie du projet », leur faire prendre conscience de l'importance du

corps chez l'enfant, les aider à délaissier Daniel et Valérie pour des méthodes d'apprentissage de la lecture novatrices, les impliquer dans une transformation complète et, espère-t-on, radicale et irréversible, du fonctionnement de la classe.

Un journal lancé initialement par l'équipe de circonscription (l'inspecteur départemental, le conseiller pédagogique adjoint à l'IDEN, le conseiller pédagogique de circonscription et des professeurs de l'école normale), repris maintenant par des enseignants, l'Ekouen Diraton centralise les expériences, les réactions, les événements, publie des textes qui prouvent que, progressivement, les maîtres ont pris goût à l'échange et au dialogue. Ainsi s'écrit la « mémoire collective » du groupe...

relle, pour l'éducation physique et sportive, la vidéo, etc., jusqu'à une commission qui doit autoriser la circonscription et préparer une « première » en France, à savoir un « congrès de circonscription » qui aura lieu les 1<sup>er</sup> et 2 juin prochains sur le thème « Le corps de l'enfant

dans l'institution scolaire ». Révolutionnaire, ce projet l'est peut-être dans sa forme. Mais on reconnaît les sources qui en ont inspiré le contenu : les mouvements d'éducation nouvelle (notamment les CEMEA et le GFEN) et les travaux de recherche pédagogique. Mais l'équipe de circonscription ne rejette pas les orientations administratives, telles les Instructions officielles : « Les nouveaux textes couvrent maintenant l'ensemble des scolarités élémentaire et préélémentaire, explique Jean-Paul Viougeat. Ils sont porteurs à la fois de contenus et de démarches très intéressants et ils méritent toute notre attention. » Les outils existent, il reste à les exploiter. Les moyens supplémentaires de la circonscription d'Ecouen, ce sont seulement les heures de concertation prévues entre les enseignants au niveau de



la circonscription... décidées par l'inspecteur. Si l'innovation est possible, elle ne peut alors venir que du terrain, et être investie dans les contenus des apprentissages. Car « rien n'est plus facile que de faire une école sans contenus... ».

Alors, ce discours alléchant d'un

est maintenant, elle aussi, quasiment autogérée avec les parents, les enfants et les enseignants. Les « règles de vie » des classes sont élaborées en commun, les parents participent aux ateliers, ils ont monté un « restaurant coop » qui réunit familles françaises et immigrées

plus de candidats au poste de délégué d'élèves. Il y en a même un, actuellement en C.M. 2, pour prétendre: « Je pense que ça va être difficile de partir en sixième, je voudrais bien redoubler. On va essayer d'y apporter tout ce qu'on connaît ici. » Le coordonnateur de



la « boîte à idées »

IDEN « new look », qu'en ont réellement fait les enseignants auxquels on proposait une aventure sans doute intéressante, et débarrassée des pesanteurs qu'on reproche traditionnellement à la hiérarchie? A la mi-temps de la troisième année d'expérience, les deux tiers des instituteurs, estime encore Jean-Paul Viougeat, ont été non pas conquis, ce serait trop dire, mais sensibilisés.

L'exemple le plus... exemplaire est celui de l'école Jean-Macé de Villiers-le-Bel. Il faut dire que c'est une pionnière qui avait commencé dès 1977 un travail dans des « ateliers d'expression » (théâtre, poésie, marionnettes, etc.) dans l'ensemble des classes. Au fil des ans, l'option de cette petite école de quatre classes s'est affinée, solidifiée. Elle

(nombreuses à Villiers-le-Bel) pour un couscous ou un repas portugais, ils se sentent acceptés dans l'école où, comme ailleurs, on travaille: la gestion du lieu scolaire ne doit pas empiéter sur les contenus des apprentissages et de l'enseignement.

Une fois les parents convaincus que l'école ne devenait pas un « lieu de jeu », les enfants habitués à travailler sous forme de « contrat de travail » sans surveillance constante des maîtres, ceux-ci familiarisés avec le travail d'équipe, la vie de l'école est devenue différente. Et c'est aujourd'hui un élève, Benoît, qui explique: « A partir du théâtre on peut faire du français et des mathématiques, du travail sur des textes, des résumés, de l'expression corporelle, des dialogues de pièces en dictée... » Rien ne manque et les élèves se disent heureux. D'un trimestre à l'autre il y a de plus en



au « restaurant coop »

l'école Jean-Macé, Jean-Michel Motta, demande comment ils feront: « Quant on arrivera on fera des assemblées générales pour dire ce qui va et ne va pas. Si on s'y met tous, les profs seront bien obligés de suivre... »

Ecole à part, école privilégiée, école trop protégée? Une chose est sûre. A l'image de cette dynamique, c'est dans l'ensemble de la circonscription que les choses évoluent. L'histoire de Monique Burski est à cet égard, intéressante. Enseignante en cours préparatoire depuis vingt ans, elle est directrice de l'école Raoul-Riet à Ecouen. Pendant dix-huit ans elle a enseigné la lecture (méthode Daniel et Valérie, précise-t-elle) à ses élèves: « Et cela marchait! » Mais elle s'ennuyait, cherchait à renouveler sa pédagogie. L'important, dans la démarche de l'équipe de la circonscription,



Voyages de fin d'études

# NAOURS

## (Somme)

entre Amiens et Doullens

**GROTTES-REFUGES**  
du III<sup>e</sup> siècle  
**VIEUX METIERS**  
**MOULINS A VENT**

**parc de jeux,**  
**buvette, pique-nique**  
prix scolaires

renseignements :  
Grottes Naours, 80114  
Tél. : [22] 93-71-78

## MATÉRIEL PÉDAGOGIQUE ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

GRATUITEMENT  
SUR SIMPLE DEMANDE  
(Bon ci-dessous ou téléphone  
(16.8) 795.14.77 Poste 29)  
PIERRON VOUS ENVERRA :

- SA DOCUMENTATION NOUVEAUTÉS 1983
- SON NOUVEAU TARIF GÉNÉRAL
- LA LISTE DES ARTICLES EN PROMOTION.

R.C. Sarreguemines 8 306 866 801

VEUILLEZ M'ENVOYER VOTRE NOUVEAU TARIF ET VOTRE DOCUMENTATION 1983 A L'ADRESSE SUIVANTE :

NOM : .....  
ETABLISSEMENT : .....  
RUE : .....  
CODE POSTAL : .....  
VILLE : .....

PIERRON - BP 137 - 57206 SARRGUEMINES

est que celle-ci lui a démontré que ses capacités « n'étaient exploitées qu'à 30% ou 40% ». Elle, elle tournait à vide et sans grande conviction. L'important, c'est qu'on lui ait fait prendre conscience de ses possibilités, qu'on lui ait redonné une confiance émoussée par de nombreuses années d'enseignement. Une métamorphose qui ne se fait pas toujours sans mal, sans difficultés. Mais, partant de la lecture, c'est l'ensemble du travail de la classe qui a changé : ouverture sur l'extérieur, animation des ateliers du jeu-di par le club du troisième âge, etc. Aujourd'hui, elle est l'ambassadrice de la circonscription à Villers-Cotterets, à Paris ou ailleurs, sur les problèmes d'apprentissage de la lecture ; elle s'est formée en vidéo et participe ainsi à l'animation de la circonscription d'Ecouen. Même constat chez Annie-France Pothier, enseignante à l'école Jean-Jaurès à Survilliers, qui maniait la vidéo depuis des années et qui n'avait jamais été véritablement sollicitée pour s'en servir dans les classes. Aujourd'hui c'est chose faite. Et elle anime aussi la commission « Vie culturelle » (dans une région qui en est dépourvue), organise des expositions photos, etc. Chacun a essayé de trouver sa place dans l'expérience qui lui était proposée.

A Villiers-le-Bel, où les problèmes de scolarisation d'enfants de migrants dominant, le dossier est traité par la commission ad hoc. C'est Jean Rouillé, directeur de l'école Ferdinand-Buisson, qui a les contacts avec les ambassades et les professeurs de langue et culture d'origine, et non l'inspecteur. C'est lui aussi, avec ses collègues, qui explique que les 55-58% d'enfants immigrés dans son école « posent

peu de problèmes dès lors que tout est accepté par les enseignants ». C'est lui et les membres de la commission qui ont demandé aux professeurs de langue étrangère d'animer, en plus de leurs cours, les classes qui le souhaiteraient pour favoriser la connaissance des cultures étrangères... Les initiatives à ceux qui vivent aux avant-postes et détiennent des réponses aux questions posées, telle est la ga-gaure.

Le processus de transformation est long à ébranler, mais le mouvement est en marche. Avec des difficultés car il exige des enseignants des remises en cause ; il leur demande, n'en déplaise à Jean-Paul Viougeat (qui « refuse l'idée d'une école où l'on se crève, d'une école de martyrs de la pédagogie ») du temps et de la patience ; ce processus est impitoyable car il donne parole et responsabilité aux instituteurs et institutrices, il leur confère un pouvoir traditionnellement confisqué.

Ce n'est pas seulement l'institution, mais aussi tous les hommes et les femmes qui l'animent qui ont été concernés, ces deux dernières années, par le travail entrepris. Avec, à en écouter les acteurs, des découragements, des conflits, des colères, mais aussi de l'enthousiasme, de la persévérance et sans doute un peu de scoutisme... laïque, bien sûr. Ce ne sont pas des écoles modèles, mais des écoles, tout simplement, adultes. Laissons à Monique Burski le mot de la fin : « Nous sommes sollicités pour donner le meilleur de nous-mêmes » : le b.a. ba de l'enseignement ?

Nicole Gauthier









# LE DUR METIER DE PARENT D'ÉLÈVE

**Hommes ou femmes, adhérents d'une association ou indépendants, chevronnés ou néophytes, ils ont pour seul dénominateur commun le fait d'avoir un enfant scolarisé : ce sont les parents d'élèves.**

**Leur « durée de vie » est très variable : de dix ans pour un seul enfant à scolarité courte à une trentaine d'années pour plusieurs enfants échelonnés de la maternelle à la terminale.**

**On distingue deux types de parents : la majorité silencieuse, qui subit l'école, et une minorité agissante qui tente d'y pénétrer et d'y jouer son rôle.**

**Pourquoi et comment devient-on en quelque sorte un « parent professionnel » ?**



Les instances de la participation sont régies par les textes suivants :

► A l'école primaire, le décret n° 76-1301 du 28 décembre 1976 instaure un conseil des maîtres composé de tous les instituteurs et présidé par le directeur, et un comité de parents rassemblant des parents de toutes tendances. Tous deux siègent ensemble au sein du conseil d'école, lequel traite de problèmes relatifs à l'organisation de la vie scolaire : cantines, transports, sécurité, horaires, voyages.

► Dans le second degré, le décret n° 76-1305 du 22 décembre 1976 institue le conseil de classe et le conseil d'établissement. Un autre texte (article 23 du décret n° 76-1302, du 28 décembre 1976) instaure un conseil des professeurs. Le conseil de classe est donc divisé en deux parties : la première, réservée aux professeurs, et la seconde à laquelle participent les délégués des parents et des élèves.

**P**ourquoi devient-on parent militant ? Les itinéraires sont multiples. La motivation est, au départ, souvent égocentrique : on veut pouvoir « suivre » son enfant, surtout lorsqu'il éprouve des difficultés. Ainsi, cette mère dont la fille n'avait jamais eu de problèmes durant sa scolarité, a-t-elle adhéré à une association lorsqu'elle s'est rendu compte qu'il n'en serait pas de même pour son fils. D'autres parents — plus rares — adhèrent à une A.P.E. de la même manière qu'ils font partie de l'association des locataires de leur immeuble ou des consommateurs de leur quartier, parce qu'ils croient à la vie associative comme moyen de « gérer le quotidien ». « *Je fais partie de ces parents qui ne veulent pas subir, ou qui, s'ils subissent, veulent savoir pourquoi. Il fallait plonger, s'engager* », dit une militante de base.

Quant au choix de la fédération, tous les cas de figure sont possibles, depuis le hasard (« *J'ai adhéré à l'A.P.E. qui m'a envoyé ses imprimés* »), jusqu'à la décision mûrement réfléchie après information préalable, en passant par la conviction idéologique. Il y a enfin les opportunistes du début, auxquels peu importe l'A.P.E., pourvu qu'ils puissent suivre la scolarité de leur enfant. Ainsi, cette adhérente de la F.C.P.E., fédération majoritaire dans le primaire, passée à la PEEP, davantage représentée au collège lorsque son fils est entré en sixième, pour être sûre de siéger au conseil de classe.

Or défendre un enfant parmi d'autres, ce n'est pas l'objectif de l'A.P.E. On aborde là la principale difficulté, celle de passer de l'individuel au général. Et l'on touche peut-être du doigt l'une des raisons du faible intérêt des parents pour la participation : celle-ci ne dépasse pas 40 %.

La vie de parent délégué n'est en effet pas de tout repos. Nombre d'entre eux font part de leur déception et de leur découragement face à l'indifférence des autres parents. Par exemple, Françoise Millo, déléguée F.C.P.E. dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, qui avait élaboré un projet de bibliothèque pour un groupe scolaire, n'a-t-elle reçu que dix réponses pour mille questionnaires distribués. Difficulté à mobiliser les parents, mais aussi à établir des relations sereines avec les enseignants. « *Le conseil de classe se déroule de manière très décevante. Il y a un pré-conseil réservé aux professeurs, où tout est dit. Parents et élèves ne sont là que pour venir écouter les résultats* », remarque une déléguée. « *Le rôle des parents est très réduit ; il y a là une place à conquérir* », dit une autre. « *Il est difficile de faire avancer la réflexion, de parler d'autre chose que de détails matériels : travaux dans la cour, boutons de portes et propreté des sanitaires* », ajoute une troisième.

Nous y revoilà. Pas question d'aborder avec les enseignants les problèmes pédagogiques. C'est là un mot tabou qu'il faut se garder de prononcer, un domaine réservé sur lequel il faut éviter de s'aventurer. Et c'est sans doute là une autre raison du désintérêt pour l'école. C'est parce que les sujets de concertation sont limités que les parents « décrochent ». « *Au début, j'allais aux réunions. On y parlait toujours des mêmes choses, la cantine, la sécurité, sans jamais trouver de solutions* », dit une jeune femme qui, pourtant, aurait eu d'autres sujets à évoquer : pourquoi y a-t-il sans cesse des devoirs ? Pourquoi fait-on apprendre à sa fille un résumé où il est question des poumons, alors que l'enfant ignore où ils se trouvent ? Abordée directement,



une telle question pourrait avoir le double avantage de permettre à l'institutrice d'appréhender la manière dont est reçu son enseignement (et peut-être de modifier sa pratique) et aux parents de voir comment collaborer avec l'enseignant pour obtenir de meilleurs résultats. Et cela éviterait peut-être de voir des parents aller se plaindre au délégué que « *tel professeur est catastrophique, va trop vite, ou au contraire ne termine pas le programme* ».

Infortuné délégué qui se trouve alors dans une situation de « tampon ». « *C'est difficile, car on porte un jugement de valeur; on attaque quelqu'un dans son travail. On a l'impression de marcher sur des œufs* », dit Sylviane Acquier (F.C.P.E.). « *Lorsque le cas se présente, j'essaie de calmer les autres parents: les enfants doivent s'habituer à la vie. Ils n'y rencontreront pas toujours des gens doux, conciliants et aux petits soins pour eux. Mais je dis cependant au professeur que certains parents estiment qu'il est trop sévère. On peut tout dire à condition de bien choisir le moment et la manière* », explique Branka Velimirovic (PEEP). Bon sens, discernement et diplomatie sont les qualités indispensables au parent-délégué. A lui de savoir faire la part des choses: « *On sert de lien entre les élèves et les enseignants; il faut être bien accepté des deux côtés.* »

Mais ce rôle n'a pas que des inconvénients. Parmi les avantages mentionnés, une meilleure intégration au quartier, la possibilité de confronter son opinion avec celle d'autrui, et une relation différente avec ses enfants: « *Il est bénéfique pour eux de voir que l'on s'intéresse à leur scolarité; mon fils me rapporte certains événements qui ont eu lieu en classe, me sert d'informateur; ma fille relit la synthèse*

## les associations de parents d'élèves

► **Fédération des conseils de parents d'élèves** (F.C.P.E., 3, rue de l'Arrivée, 75749 Paris Cedex 15 — Tél.: 538-72-50) Président: Jean Andrieu. 851 000 adhérents. La F.C.P.E. veut « *promouvoir un enseignement public de qualité pour assurer l'avenir de tous les jeunes* ». Elle réclame une école à gestion tripartite: parents, professeurs, administration.

► **Fédération des parents d'élèves de l'enseignement public** (PEEP, 91, boulevard Berthier, 75017 Paris — Tél.: 755-63-20). Président: Jean-Marie Schléret. Regroupe plus de quatre cent mille familles. La PEEP se veut « *indépendante à l'égard de tous organismes politiques, syndicaux ou confessionnels* » et a pour objectif « *une école qui fasse des enfants des hommes libres et des citoyens responsables* ».

► **Fédération nationale des parents délégués de l'enseignement public** (FNA-PEEP, 27, rue du Faubourg-Poissonnière, 75009 Paris — Tél.: 770-77-08). Président: Jacques Demaret. 100 000 adhérents. Essentiellement implantée dans le technique, la FNAPEEP réclame la participation tripartite: parents, professeurs, élèves.

► **Union nationale des associations autonomes de parents d'élèves** (UNAAPE, 5, rue Barthélémy, 75015 Paris — Tél.: 783-53-49). Président: Roland de Narbonne. Se veut indépendante de tout parti politique ou syndicat et prône « *la primauté des familles et la liberté des parents en matière de choix éducatifs* ».

## un peu d'histoire...

Le principe de la constitution des associations de parents d'élèves remonte à 1901, année où eut lieu, à Marseille, le premier congrès de l'Union des anciens élèves de lycée. La première A.P.E. fut créée en 1905 au lycée Carnot à Paris, par le Dr Gallois, et l'exemple fut bientôt suivi à Reims, Marseille, Lyon, Clermont-Ferrand, Valence... Les parents ne devaient s'occuper que de questions matérielles et générales, l'hygiène notamment. C'est cinq ans plus tard, en 1910, que germe l'idée de fonder une fédération; celle-ci repose sur le principe de l'autonomie des associations qui la constituent. Cette fédération, qui regroupe vingt associations et cinq mille adhérents en 1914, atteint en 1930 le chiffre de trois cents A.P.E. et soixante mille adhérents, progression due à l'accroissement de la population scolaire. En 1926, elle acquiert une existence légale sous le nom de Fédération des associations de parents d'élèves des lycées et collèges (FAPELC, ancêtre de la PEEP). Dès 1928, elle n'est plus d'accord avec les restrictions qu'entend imposer le ministère à la participation des parents et souhaite s'occuper de pédagogie. Ce n'est qu'en 1932 et 1934 que se constitueront deux autres groupements de parents: l'UNAPEL et la Fédération des A.P.E. des écoles primaires supérieures, ancêtre de la FNAPEEP.

*des comptes rendus des conseils de classe, et me donne son avis.* » Il y a aussi des résultats positifs. En milieu rural un comité de parents indépendants a réussi à obtenir la modification du circuit de ramassage scolaire et la mise à l'étude du projet de construction d'un groupe scolaire. Un autre a œuvré pour la création d'une salle polyvalente dans l'école. Autant de victoires appréciables, même si, selon les protagonistes, « *les résultats ne sont pas en rapport avec les efforts déployés* ». Tout dépend en fait des interlocuteurs en présence sur le terrain. Ici, des parents volontaires pour animer des ateliers d'expression artistique se sont vu opposer une fin

de non-recevoir; là au contraire, les instituteurs prennent le temps d'expliquer leurs objectifs et leurs méthodes. Ici le conseil de classe est court-circuité par celui des professeurs; là au contraire, on va même jusqu'à tenter l'expérience d'un conseil ouvert à tous.

Pourquoi alors, adhérer à une A.P.E.? Parce que l'on a ainsi de meilleures garanties d'être entendu, de « *faire valoir ses droits* ». Encore faut-il trouver la « bonne » association, celle qui vous convient. Certaines, comme la F.C.P.E. orientée « *à gauche* », ont leur propre projet d'école. D'autres, comme la PEEP, regroupent des adhérents plus diver-



sifiés, des sensibilités différentes. « La première fois avant d'aller au conseil d'établissement, j'ai demandé des directives. On m'a répondu de me fier à mon bon sens et cela m'a favorablement impressionnée », se souvient Branka Velimirovic. Ce libéralisme ne va pas toujours sans poser de problèmes pour harmoniser les positions. « Les mots sont un peu piégés, on n'arrive pas toujours à se mettre d'accord. Il faut amener les gens à évoluer, et changer aussi soi-même sur certains points », résume Isabelle Maure, présidente de l'association départementale PEEP des Hauts-de-Seine.

Avec elle (cinq enfants à l'école primaire et au collège et dix ans de militantisme), nous entrons dans le domaine des parents chevronnés et quasi « professionnels ». Ses activités sont multiples : travail à la base, au conseil d'école, participation à diverses commissions à l'échelon régional, animation de réunions mensuelles et de stages de formation de « nouveaux » parents, rédaction d'articles et de comptes rendus. Elle dépouille le B.O., lit circulaires et revues, a de fréquents contacts au rectorat et à l'inspection académique, fait circuler l'information à tous les niveaux.

Pour Sylviane Acquier, secrétaire générale de la fédération de Paris de la F.C.P.E. (sténo-dactylo, trois enfants) comme pour Isabelle Maure, rapport Legrand, consultation Prost, circulaires de rentrée et fonctionnement des cantines n'ont plus de secrets. A la fois animatrices et gestionnaires, elles sont devenues de véritables spécialistes. Toutes deux en retirent un épanouissement personnel. « On commence à s'intéresser aux cantines, puis à leur gestion et cela vous oblige à penser à ce que

l'on pourrait proposer à la place ; on élargit ainsi son horizon », précise Sylviane Acquier. « C'est un véritable travail très complet et enrichissant », ajoute Isabelle Maure qui consacre des journées entières et jusqu'à quatre soirées par semaine à cette activité. Tout cela compense à ses yeux la partie ingrate du travail, l'action revendicative — manifestations, délégations au rectorat, règlement de cas particuliers — qui prend beaucoup de temps et mobilise beaucoup d'énergie pour des résultats aléatoires.

Le temps... Ce n'est guère facile pour Isabelle Maure, mère de famille nombreuse, et encore moins pour Sylviane Acquier qui a une occupation professionnelle : pour participer à la consultation nationale dans les lycées le 13 décembre 1982, elle a dû prélever un jour sur ses vacances. D'où la revendication d'un « statut de parent-délégué ou d'élu social ». Cela éviterait peut-être aux femmes — souvent moins disponibles — de se voir ravir les premières places, ce que déplore Isabelle Maure : « Plus on monte dans les échelons, plus il y a d'hommes, alors que les femmes sont souvent plus opérationnelles ». Ce brusque intérêt masculin pour les postes de responsabilité au sein des A.P.E. n'est d'ailleurs pas dépourvu d'arrière-pensées. « On commence par être parent d'élève, on se fait connaître, puis on se retrouve sur une liste municipale. C'est une tentation à laquelle certains ne résistent pas », commente Isabelle Maure.

Entre ceux qui s'en servent comme d'un tremplin politique et les élus locaux qui tentent de les « récupérer », surtout en période électorale, les A.P.E. ont parfois du mal à maintenir le cap. Un écueil supplémentaire à surmonter...

**Michaëla Bobasch**

# Le BAIN LINGUISTIQUE®

## plonge les jeunes dans la vie de la langue choisie...



Publicité Orbis

**Multiplés formules de séjours en :**  
**Angleterre, Allemagne, Espagne, Irlande, Ecosse, Autriche, Italie, Malte, Japon, USA, Mexique, Turquie, Ceylan, Corée, Finlande.**

L'Association « Séjours Internationaux Linguistiques et Culturels » (S.I.L.C.), sans but lucratif, agréée par le Secrétariat de la Jeunesse et des Sports (n° 16.64) et le Commissariat au Tourisme (n° 70.027), offre toutes possibilités de « Bain Linguistique » de toutes durées et à toutes époques de l'année : Séjours en famille avec ou sans cours ; séjours avec pratique de sports, etc., pour scolaires, étudiants et adultes. « Mini B.L. », de 8 à 12 jours ou Séjours d'Etablissement, 3 à 6 jours sous la conduite des professeurs de l'établissement, pendant la période scolaire. En Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie, etc...

S.I.L.C. accepte avec plaisir la collaboration de collègues comme correspondants locaux en France et professeurs-inspecteurs à l'étranger.

Pour tout connaître sur cette Association qui présente toutes garanties de sécurité, de sérieux et d'efficacité, et choisir la formule de Bain Linguistique qui correspond à vos désirs, demandez - tout de suite - la documentation complète et gratuite.

S.I.L.C. (Service 209)  
**16022 ANGOULEME CEDEX**  
 Tél. : (45) 95.83.56  
 Bureaux :  
**PARIS** (1) 250.71.20 : Mme Beinse  
 (1) 583.85.11 : M. Davase  
 (1) 253.49.66 : M. Vauzelle  
**NORD** (27) 86.30.21  
**EST** (8) 396.11.74  
**RHONE** (7) 890.61.16  
**ALPES** (76) 42.74.76  
**SUD-EST** (42) 27.88.42  
 (66) 64.56.71 - (90) 25.40.00  
**SUD-OUEST** (59) 24.33.17  
 (56) 71.51.51 - (53) 65.51.51  
**BRETAGNE** (40) 70.46.71  
 (43) 82.24.89  
**NORMANDIE** (35) 88.63.70  
**TOULOUSE** (61) 21.68.17  
**LANGUEDOC** (68) 38.83.19  
**CENTRE** (55) 76.31.47



# têtes de lecture

Depuis plusieurs décennies, les augures annoncent chaque semaine la mort des livres. Les nouvelles technologies et leur pénétration dans la vie quotidienne de tous ont redonné du tonus à ce prophétisme litannique. La micro-informatique, les fibres optiques, la marche en avant des magnétoscopes, et bien d'autres raisons encore, seraient en train, cette fois pour de bon, de porter le coup de grâce à un cadavre qui pousse l'indécence jusqu'à continuer de bouger.

Ne rappelons pas les analyses mac luhaniennes. Gutenberg, qui n'en finissait pas de mourir, serait aujourd'hui dans la fosse commune. Pauvre Martin. Le terminal serait le nouveau livre du monde, et seuls quelques nostalgiques anachroniques s'accrocheraient encore à la communication scripturale. Tout juste si l'on n'était pas sur le point d'ouvrir plusieurs parcs nationaux pour protéger et conserver ces espèces en voie de disparition.

Et puis, tout à coup, les fameuses statistiques viennent perturber ce ciel si bleu où voletaient déjà les oiseaux électroniques. Elles disent que, dans la période récente, on lit davantage de livres qu'auparavant. D'autres formes d'écriture comptent effectivement moins de fidèles ; c'est le cas des journaux

notamment, mais les livres eux-mêmes ne se résignent pas à l'obsolescence. Même les jeunes, enfants de l'ordinateur et du Coca Cola, continueraient de lire.

Stupéfaction chez les augures. Le phénomène paraît inexplicable. Le walkman et le skate-board semblent ne pas avoir éliminé le papier taché d'encre. Quelques spécialistes, plus futés, se demandent si d'aventure on n'ignorerait pas gravement les préoccupations culturelles intimes des plus jeunes de nos contemporains. N'y aurait-il pas là quelque énigme profonde ? En secret, les chères têtes blondes cultiveraient assidûment des passions franchement rétro.

L'expérience journalière, réputée triviale, est observée avec une attention renouvelée. On s'aperçoit alors, sans statistiques, que, par exemple, les jeunes s'écrivent plus fréquemment, plus longtemps, plus volontiers, qu'il y a un quart de siècle. En somme, non seulement ils savent encore lire, divine surprise, mais, en outre, ils écriraient, sérieuse perplexité. L'édition se diversifie, les imprimés de toute nature prolifèrent.

Il faudra sans doute s'y faire. Désormais coexistent, dans les goûts comme dans les pratiques, deux modes de communication culturelle : le livre d'une part, le logiciel électronique de l'autre. On ne

choisit pas l'un aux dépens du second. Ils sont présents ensemble et l'on tient aux deux. Chacun correspond à un besoin ressenti, chacun remplit une fonction singulière, et les nouveaux utilisateurs ne s'y trompent pas. Il n'y a pas d'amalgame.

De même que, dans les pays industrialisés au moins, la multiplication des radios locales, ou des télévisions, n'altère pas le développement des grands empires médiatiques, la diversification des sources scripturales ne contredit pas le renforcement des puissances éditoriales. Même s'ils paraissent contradictoires, les deux cheminements fonctionnent de pair. Ce sont nos modes de pensée et d'analyse qu'il faut changer si l'on veut essayer d'y comprendre quelque chose.

Attentive aux conditions réelles de la communication sociale contemporaine, l'école se doit de prendre en compte cette double identité simultanée. Les choix culturels sont toujours en même temps des choix existentiels. La pédagogie ne saurait l'oublier. Il y a encore de la belle musique à faire en do majeur, disait Schönberg. Le livre a encore un bel avenir devant lui. L'ordinateur, instrument magnifique et fabuleux, ne donne cependant pas les raisons de vivre.

LA CHRONIQUE  
DE  
LOUIS PORCHER



# Fernand Nathan

## nouveautés

### CE

#### EVEIL AUX ACTIVITES SCIENTIFIQUES

M. Guille, P. Lacroix, C. Rongier

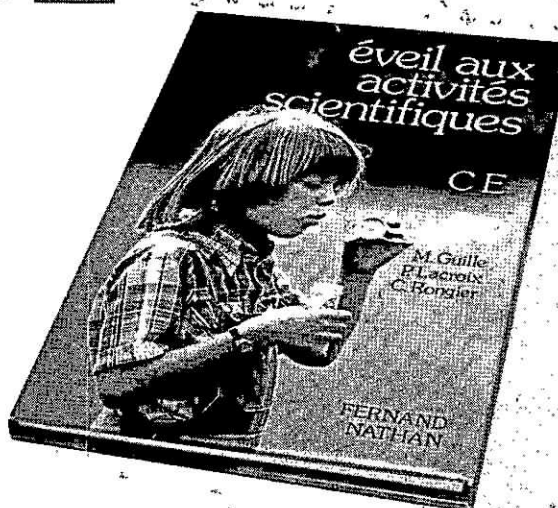
- Les thèmes traités sont aussi riches que variés, en physique, en technologie comme en biologie.
- Les activités, présentées sur double page, accompagnées de nombreux documents, favorisent une réelle démarche expérimentale.
- Chaque séquence se termine par un réinvestissement de l'acquis et par une ouverture vers les prolongements d'activités.

Livre de l'élève : parution avril  
Livre du maître

Dans la même collection

M. Guille, Y. Millour, P. Morisset, M. Teulade  
Cours moyen - Tome 1  
Livre de l'élève : 49,30 F  
Livre du maître : 63,00 F

M. Guille, P. Lacroix, C. Rongier, M. Teulade  
Cours moyen - Tome 2  
Livre de l'élève : 49,90 F  
Livre du maître : 65,00 F



#### découvrir, comparer, connaître... L'HISTOIRE AU CE

M. Destruel, A. Guéry

1. La vie quotidienne des Français hier et aujourd'hui
2. Figures connues et inconnues
3. Ce qui nous reste du passé

Ce manuel est conçu, avant tout, comme une initiation au temps et à l'espace : les auteurs ont voulu montrer plutôt que démontrer, rendre visible une évolution en fournissant aux enfants des éléments significatifs pour qu'ils commencent à se former une opinion sur le monde.

Livre de l'élève : parution avril  
Livre du maître

Dans la même collection

J.C. Hinnewinkel, J.M. Sivrine, M. Vincent  
L'histoire au CM : 49,30 F La géographie au CM : 49,30 F  
Livre du maître : 36,00 F Livre du maître : 39,00 F



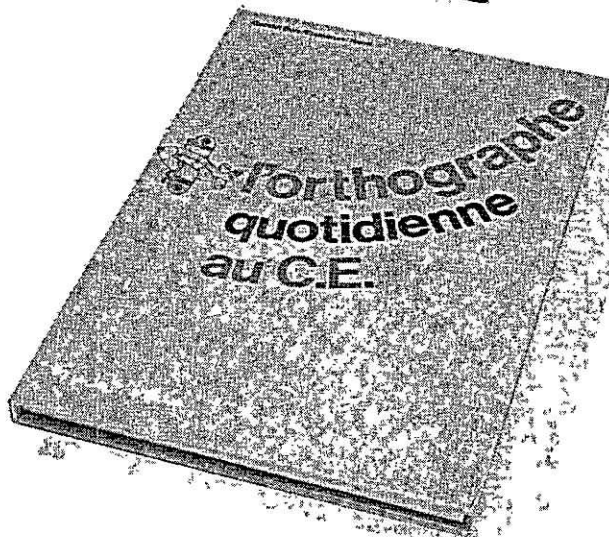
#### L'ORTHOGRAPHE QUOTIDIENNE AU CE

G. Bois, E. Henry

Il deviendra très vite l'ouvrage de référence par excellence, pour la pratique de l'orthographe au CE, grâce à une démarche pédagogique nouvelle et originale.

À noter : une gamme plus de 700 exercices, des encadrés explicatifs, des exercices de révision, des tables récapitulatives.

Livre de l'élève : parution avril





# QUAND LES ENSEIGNA

Périodiquement, l'on s'interroge sur le malaise des enseignants. L'éducation y a déjà consacré de nombreux articles et même un numéro spécial. Si elle publie aujourd'hui un nouveau dossier c'est que le ministre de l'Éducation nationale a demandé à l'inspecteur général Marc Rancurel, il y a un an, de faire le point, d'un regard neuf. Le rapport vient de lui être remis. Qu'on me permette, avant la lecture de ces pages, de rappeler quelques faits. L'Éducation nationale est la seule administration publique qui se soit dotée, depuis plus de quarante ans, d'un dispositif de réadaptation, actuellement encore seulement accessible aux enseignants. Elle a mis en place et anime ce dispositif en étroite collaboration avec les organisations syndicales, mutualistes et associatives créées par les enseignants. L'ensemble représente plus de 2 500 emplois de réadaptation et de reclassement. Depuis la guerre on a vu se substituer à la prédominance des maladies et handicaps physiques, surtout respiratoires, une majorité de désadaptations psychologiques et mentales. Cette évolution a grandement changé la nature, les méthodes et les objectifs de la réadaptation. Enfin, compte tenu de la brusque expansion scolaire des années 50 et 60, des recrutements massifs et des impréparations professionnelles qu'ils ont engendrées, le nombre des « éclopés », important par la masse des personnels enseignants, ne doit pas être surestimé. Dans l'ensemble, c'est surtout le pouvoir d'adaptation qui est surprenant. Il n'en reste pas moins que, par les troubles et les répercussions multiples qu'elle provoque, l'inadaptation des personnels chargés d'éducation est évidente, dommageable et insupportable pour l'ensemble de la collectivité. Tout doit être fait pour l'éviter et en réduire les conséquences. Cela commence par une meilleure compréhension, avant de se traduire en solidarité. Car aucun des acteurs d'éducation n'est à l'abri de l'adversité.



---

NTS CRAQU  
ENT







# les risques du métier

par le docteur J. Laurence Fradkine

conseiller médical du ministère de l'Education nationale

**L**es enseignants sont-ils malades aussi souvent ou plus que les autres ? S'il est difficile de répondre avec certitude à cette question, une recherche récente, menée sous l'autorité du docteur P.-F. Chanoit, médecin directeur de l'Institut Marcel Rivière sur « le devenir des malades mentaux », a permis de montrer qu'ils l'étaient différemment des autres.

Il est intéressant de préciser qu'au cours des dernières années, l'étude des situations des personnels enseignants malades ou handicapés, candidats à un poste de réadaptation, a mis en évidence — comme dans la population générale — une augmentation du nombre de handicaps « lourds » (graves séquelles d'accidents, maladies chroniques et évolutives très invalidantes). Mais elle a fait également apparaître au fil des ans un accroissement régulier du nombre des maladies mentales (en 1981-1982, 60 à 75 % de l'ensemble des maladies ou handicaps selon les catégories d'enseignement), maladies qui se révèlent actuellement de plus en plus tôt dans la carrière des intéressés.

Cette situation particulièrement préoccupante ne cesse de nous interpellier profondément. Eu égard à la spécificité de la fonction enseignante, il n'est pas simple, dans l'état actuel des choses, de trouver la solution la meilleure aux difficultés de chacun. Pour maintenir en poste ceux qui, coûte que coûte, veulent continuer à enseigner et pour qui renoncer est un déchirement et se reconverter un échec, des aménagements divers pourraient être envisagés :

- une relation d'aide psychopédagogique pour les jeunes — et les moins jeunes — en perdition face à leur classe ?
- une souplesse d'horaires pour les hémodialysés ?
- une meilleure accessibilité des locaux pour les grands handicapés physiques ?
- un retour dans le corps des instituteurs pour les nouveaux P.E.G.C. qui vivent mal la relation avec les adolescents ?
- un maintien sur un poste dans un environnement de soutien ?

Ou bien offrir de larges possibilités

de réorientation professionnelle à ceux qui se seraient fourvoyés ou à ceux qui sont tout simplement « malades de l'enseignement » et dont le seul souhait est de « ne pas se retrouver devant les élèves » ?

Même à handicap égal (mais y a-t-il égalité dans le handicap quand on sait le rôle joué par le vécu de la personne, son environnement socio-culturel et familial, ses motivations profondes ?), chaque cas est unique. Chaque individu assume en effet son handicap comme il peut, et demande une attention particulière.

C'est dire combien peut n'être pas toujours facile le travail des services académiques d'appui qui s'attachent avec conscience à conseiller, à aider les enseignants, à les suivre lorsqu'ils sont en réadaptation, voire à les stimuler.

Leur tâche est lourde et leurs sentiments quelquefois teintés d'amertume parce qu'ils savent que leur intervention est souvent trop tardive, parce qu'ils sont démunis devant certaines situations auxquelles la réadaptation n'a pu proposer de remède immédiat. Au contact direct avec les personnels, ils voient quelquefois se « désadapter » progressivement de l'enseignement, faute d'occupation, nombre de ceux qui sont placés en position de congé de longue durée ou de congé de longue maladie et se dégrader, pour la même raison, l'équilibre mental de quelques autres.

Tous ont le sentiment — et nous tous avec eux — qu'un vrai travail de prévention auprès des personnels éviterait bien des détresses et seconderait efficacement l'effort considérable de réadaptation entreprise par le ministère de l'Education nationale en liaison avec les parte-



naires sociaux et la Mutuelle générale de l'Education nationale.

La parution du décret n° 82-453 du 28 mai 1982 relatif à l'hygiène et à la sécurité du travail ainsi qu'à la prévention médicale dans la Fonction publique et faisant obligation aux administrations d'organiser un service de médecine de prévention pour leurs personnels, nous permet de penser à l'avenir avec optimisme.

Le ministère de l'Education nationale met actuellement en place, dans un département, une expérience de surveillance médicale de

tous les personnels relevant de son autorité, avant d'en envisager l'extension à toutes les académies.

Cette action qui sera assurée par des médecins diplômés de médecine du travail et des infirmières diplômées d'Etat de l'Education nationale, permettra une intervention rapide dès l'apparition des premiers symptômes ou des premières difficultés. L'articulation prévue avec les services sociaux des personnels ainsi que les services académiques d'appui devraient faciliter le soutien et les prises en charge précoces, éviter la « fixation » de cer-

tains handicaps, et permettre d'envisager très rapidement, si besoin est, des affectations en réadaptation ou des réorientations.

Nous avons coutume de dire que le dispositif de réadaptation et de reclassement des personnels de l'Education nationale est une entreprise jamais achevée et qui demande beaucoup d'ardeur. Tant mieux. Grâce aux perspectives nouvelles dans le domaine de la prévention, il nous est ainsi permis d'espérer de la poursuivre et de la mener à bien dans les années qui viennent.

## face au métier et à la société



par Michèle Navarro

professeur certifiée, chercheur à l'I.N.R.P.

Il ne se passe guère de semaine sans que les médias ou la presse parlent de la « déprime » du corps enseignant. Une étude de l'I.N.R.P. (1) — réalisée à partir d'entretiens non directifs et d'un questionnaire rempli par un échantillon représentatif de 1 500 ensei-

gnants de second degré — a permis de mieux cerner la réalité de ce malaise.

Les résultats obtenus nous alertent sur quelques points névralgiques. Il s'agit d'abord de la **tension nerveuse qu'exige le métier** signalée comme une source de difficulté

majeure par 73 % des enseignants qui nous font part de leur anxiété de ne pas arriver à « tenir le coup » toute une année face à « l'agitation des élèves, pour certains perpétuelle ». Ce problème se poserait avec le plus d'acuité dans les LEP d'une part, dans les classes hétéro-



gènes des collègues d'autre part où « à la limite, il faudrait faire plusieurs cours en même temps pour éviter de créer ennui chez les uns, blocage chez les autres »... D'une façon plus large, les professeurs ont à lutter contre tout ce qui sollicite l'élève à l'extérieur de l'école. 71 % de nos enseignants jugent donc particulièrement ardu de capter l'intérêt d'élèves « malades d'inattention », peu motivés.

Autre aspect fortement marqué, « la solitude face à tous les problèmes posés par l'enseignement ». Isolement dans la classe en cas de conflit. Absence de soutien de la part de parents — or, disent les enseignants, « nous n'avons aucune influence sur le milieu familial et c'est ce qui conditionne l'attitude des élèves à notre égard ». Manque d'appui d'une administration « qui ne désire qu'une apparence d'ordre ». Contacts « superficiels » entre collègues, que l'on peut rattacher au cloisonnement des disciplines, à l'absence de concertation, et à l'hétérogénéité de statut des enseignants en poste dans les collèges.

Ce manque de cohésion de l'équipe pédagogique renforce le sentiment d'insécurité éprouvé par suite de la « profusion de méthodes nouvelles expérimentées à l'aveuglette », et de réformes « ponctuelles », « hâtives » qui entraînent une « instabilité chronique des programmes ». L'enseignant sent donc son enseignement profondément remis en question et c'est pour lui l'occasion d'une remise en cause personnelle de son rôle. L'impossibilité pour certains de « concilier les inconciliables » — favoriser l'épanouissement de l'élève et transmettre des connais-

sances bien précises, sujettes à examen — les placerait dans une situation insupportable et culpabilisante.

Le dernier point concerne la dévalorisation du métier. Il semble qu'à l'heure actuelle le professeur ait « perdu son statut ». Nombre d'entre eux se plaignent donc de la « sévérité et de la dureté des jugements des autres professions à leur égard ». Près de 50 % des enseignants de notre enquête ont d'ailleurs une vision négative de leur statut social.

Dans ce contexte, que souhaitent les enseignants ? Des établissements aux dimensions plus humaines, véritables « lieux de vie », un chef d'établissement ouvert aux initiatives et projets pédagogiques, des parents plus coopératifs, la présence au sein même de l'établissement d'une personne en position non hiérarchique (peut-être un autre professeur en demi-service) à l'écoute de leurs problèmes.

Mais, plus que tout, ils réclament, après une formation de base sérieuse, le « droit » à une formation continue qui leur permette la mise à jour et l'approfondissement de leurs connaissances et leur donne la possibilité de disposer de moyens pédagogiques très variés. Ainsi seront-ils mieux armés pour faire face aux nouvelles exigences de leur métier.

(1) La relation d'aide en éducation : l'aide aux enseignants du second degré, par Michèle Navarro. Rapport ronéoté, 226 pages, novembre 1981.



par le docteur P.-F. Chanoit

directeur de l'Institut Marcel-Rivière

**A** lors que la médecine accomplit d'incessants progrès, que l'espérance de vie s'accroît, que des techniques de pointe permettent d'envisager le remplacement d'organes par des machines sophistiquées, les maladies mentales gardent, dans l'esprit du public, une place particulière, mystérieuse, grandissante.

Objectivement, les chiffres étayent cette croyance; dans de nombreux pays industrialisés, les enquêtes épidémiologiques fixent à 10 % le taux des maladies mentales dans la population générale; d'autres études, en France et en Angleterre, estiment que 30 % de la clientèle des médecins généralistes peut recevoir le qualificatif de mental; les statistiques du ministère de l'Éducation nationale, démontrent que plus de 50 % des congés de longue durée sont attribués pour maladie mentale. Or, malheureusement, le terme de maladie mentale a hérité des projections irrationnelles attachées à son ancien synonyme: la folie.

Après le brillant travail scientifique des aliénistes du XIX<sup>e</sup> siècle,



---

# le « fourre-tout » des maladies mentales

---

créateur d'une nosographie remarquable, la psychanalyse et les divers courants psychosociologiques, imprudemment répandus dans le grand public, ont réactualisé des attitudes dignes de l'obscurantisme. Gravité, incurabilité, mystère des origines parent une présentation dont la médecine a grand peine à cerner les contours.

Dans ce fourre-tout sont indistinctement mêlés les grandes psychoses, les diverses névroses, les dépressions, les troubles réactionnels, les caractéropathies, les sociopathies, l'alcoolisme, les toxicomanies, etc. L'Assurance maladie, les organismes d'assistance sociale, les grandes administrations jettent indistinctement le même regard sur cette mosaïque de handicaps, temporaires ou définitifs, graves ou légers sans une référence médicale éclairée, dont il faut dire qu'elle manque parfois de précision.

Si l'on parle de maladie, fût-elle mentale, il faut bien se référer à la démarche clinique, source de connaissance diagnostique, pronostique et thérapeutique. Car l'histoire de la médecine nous apprend comment, par une démarche scien-

tifique, est approchée la causalité d'une maladie et résolue sa prévention.

quelques chiffres

Les lits psychiatriques représentent, en France, près d'un tiers des

lits hospitaliers (50% aux Etats-Unis). Les 100 000 lits recensés dans les années 1960 recevaient annuellement 100 000 malades. Aujourd'hui, moins de 90 000 lits reçoivent annuellement 180 000 malades.

Ceci conduit à deux constats :

*l'Institut Marcel-Rivière*





- un accroissement du nombre de malades hospitalisés (il a doublé en vingt ans);
- une réduction du temps de séjour hospitalier, qui passe statistiquement de un an à six mois.

Mais deux critiques apparaissent d'emblée :

- il est insoutenable aujourd'hui de définir la maladie mentale par l'hospitalisation, alors que moins de 10% des consultants de psychiatrie sont hospitalisés;
- les chiffres globaux ne permettent pas l'approche différentielle de ce qu'on nomme malades mentaux (alcoolisme, démence sénile, psychoses, névroses, etc.).

Deux études menées dans les établissements psychiatriques de la M.G.E.N. permettent de répondre partiellement à ces questions.

► **L'une a analysé les caractéristiques d'un échantillon de 2 000 malades** admis au Centre hospitalier de La Verrière entre 1960 et 1970, et cherché à préciser leur devenir en 1977 (soit de sept à dix-sept ans après sa sortie).

Sur le plan clinique, sans entrer dans des détails inutiles, un tiers était atteint de psychose fonctionnelle, la moitié de névroses graves et de dépression, et un sixième de pathologies diverses (alcoolisme, psychoses organiques).

De sept à dix-sept ans plus tard, 69% de cette cohorte avaient retrouvé une adaptation sociale ou professionnelle normale, après une hospitalisation unique, ayant duré moins de trois mois. Ce premier constat permet de redresser une des appréhensions irrationnelles des maladies mentales : **elles ne sont pas incurables, ni même chroniques.**

On ne doit pourtant pas négliger

le sort et le sens des 31% restants, bien que la majorité des réhospitalisations, souvent vécues de façon catastrophique, aient un pronostic favorable, et que, avec le recul, les cas « incurables » soient minimes.

► **L'autre étude, portant sur 1 600 malades**, a permis d'étudier les caractéristiques d'une population prise en soin dans les divers hôpitaux de jour de la M.G.E.N. (au nombre de douze, répartis dans diverses villes de France).

L'hôpital de jour est par définition une structure légère, délivrant des soins à temps partiel. Or, l'éventail diagnostique des malades identifiés dans cette enquête est très voisin de celui rencontré à La Verrière : un tiers de psychoses fonctionnelles, la moitié de névroses et de dépressions. Seule diffère la proportion de psychoses organiques, remplacées par l'alcoolisme et les troubles du caractère.

Une autre différence est la moindre gravité des tableaux cliniques qui restent compatibles avec une activité professionnelle bien que la moitié des malades aient des antécédents d'hospitalisation psychiatrique.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ces études révèle l'illogisme d'affecter aux troubles du psychisme un qualificatif unique, chargé de tant de signification pessimiste.

## de l'internement à la prévention

Ces quelques réflexions permettent de tirer une première conclusion.

Les maladies mentales ne sont plus justifiables du qualificatif

« d'aliénation » qui, pendant un siècle et demi, a autorisé l'internement. Elles doivent être appréciées en fonction de l'invalidité qu'elles créent, très souvent temporaire, mais jamais totale, pour peu que les mesures administratives n'invalident pas le sujet atteint.

Mais on peut espérer davantage. De même que l'histoire de la médecine nous montre ses conquêtes par une analyse scientifique et objective des conditions de la pathologie, un regard médical sur les maladies mentales est en mesure à l'heure



par **Lucien Brunelle**

directeur du Centre de réadaptation

Le Centre national de réadaptation des personnels de l'Éducation nationale (et non pas seulement des enseignants) a reçu ses premiers stagiaires en 1972. Ils faisaient partie d'un vaste ensemble aux caractéristiques structurales conceptualisées et réalisées par le docteur-professeur Sivadon et Denis Forestier, à l'époque prési-



actuelle de franchir une étape supplémentaire.

L'incurabilité, pour la plupart des maladies mentales, est un concept du passé; la guérison est, pour certaines, d'actualité. La prévention apparaît comme une lueur à partir du moment où l'on accepte que se puisse faire une analyse rationnelle des mécanismes constitutifs des éléments de l'environnement (historique, familial, professionnel, social) et une étude de la dynamique relationnelle de l'individu et du milieu.

Si l'être humain est une totalité bio-psycho-sociale, un très vaste et très complexe champ d'étude est offert, pour peu qu'une méthodologie adaptée s'inspire d'une démarche qui a fait ses preuves.

Analyser une dynamique familiale, mesurer les constituants d'une activité professionnelle, identifier les mécanismes d'adaptation ou de désadaptation sociale sont les tâches de demain. Le médecin y aura sans doute une place privilégiée, puisqu'en définitive, c'est au niveau de l'individu que la synthèse

en sera faite, mais il devra accepter la collaboration de biologistes, psychologues, sociologues, ethnologues, pédagogues, ergonomistes, économistes, etc.

Sans compter que ce qu'on entend par prévention ne se limite pas au seul domaine primaire (activité prophylactique) le plus prestigieux, mais au domaine tertiaire (la réadaptation) le plus important qui permet de trouver les voies et moyens de compenser le handicap, sans figer le sujet dans un statut minoré définitif.



## guérir aussi la pédagogie

*des personnels de l'Education nationale de La Verrière*

dent de la Mutuelle générale de l'Education nationale :

- un hôpital psychiatrique de conception et de pratiques résolument modernistes : l'Institut Marcel-Rivière, ouvert en 1959 ;
- une école de secteur mais capable, depuis 1968, de recevoir aussi en internat 140 enfants de mutualistes momentanément dans

l'impossibilité d'assurer une scolarisation normale à ces enfants ;

- le Centre de réadaptation créé en 1972 accueillant, dans cette école nationale du premier degré, des enseignants malades mentaux en stage de réadaptation.

Bien que le personnel non enseignant atteigne dans le ministère de l'Education nationale un effectif

proche de 50 %, le nombre de stagiaires non enseignants reçus au Centre n'a pas dépassé six cas en dix ans. Nous n'en tirerons pas de conclusions épidémiologiques mais cette remarque fera sans doute comprendre à nos lecteurs que les considérations qui vont suivre concernent exclusivement les enseignants, instituteurs certes, mais aussi



professeurs puisque l'école comporte quatre maternelles et six classes du second degré, aussi bien que le cycle élémentaire.

Nous exposerons brièvement les résultats enregistrés jusqu'ici. Ensuite nous tenterons d'élucider les facteurs de notre réussite dans l'espoir que ces réflexions permettront la mise en place d'un vrai système de « prévention » des maladies mentales intéressant l'ensemble de l'Education nationale autour du dispositif d'appui que d'autres opiniâtretés ont su mettre en place au niveau des rectorats et des inspections académiques.

Les résultats sont incontestablement positifs. Les stagiaires sont adressés au Centre par l'Institut Marcel-Rivière, sur la base du volontariat. De 1972 à 1980 leur nombre a été de 26, 46, 70, 68, 62, 61, 52, 54. Ils sont reçus une première fois par la conseillère pédagogique affectée au Centre et par le directeur du Centre qui consacre à ces fonctions la moitié de son service d'inspecteur-professeur à l'école normale de Versailles. Après échange de vues, les stagiaires sont

affectés à l'une des classes ou à l'un des professeurs. Il arrive, mais ce n'est pas la règle, que le psychiatre qui a pris en charge le traitement du sujet fasse part à l'équipe pédagogique de ce qu'il attend du stage. Il peut se faire que son espérance se confonde avec le désir qu'il ressent de voir le stagiaire se rendre compte qu'il ne peut pas reprendre son activité d'enseignant. Au cours du stage, dont la durée reste de six semaines, malgré de très grands écarts (jusqu'à dix mois certaines années), des réunions de synthèse se tiennent, à la demande de n'importe laquelle des parties : l'équipe médicale, l'équipe pédagogique, le patient lui-même. La remise au travail, après décision prise par le Comité médical départemental, est facilitée par une correspondance que le Centre entretient avec les services d'appui des rectorats et des inspections académiques.

Sur 252 stagiaires passés au Centre entre 1972 et 1978, nous avons pu suivre 191 cas : 107 ont repris un poste d'enseignement ; 16 occupent un poste de réadaptation, 28 sont en congé de longue durée,

3 ont pris leur retraite, 10 sont en invalidité, 6 mis en disponibilité d'office, 4 radiés, 3 démissionnaires, 14 décédés. Les 107 collègues qui ont repris des fonctions d'enseignant sont considérés comme réadaptés à partir du moment où ils n'ont pas pris, dans l'année scolaire, davantage de congés ordinaires que la moyenne de leurs collègues du département. On peut alors dire que le métier a recouvré pour eux son intérêt initial.

Le meilleur facteur de la réussite d'un stage au Centre se trouve dans le caractère communautaire du fonctionnement de l'ensemble décrit au début de ce trop bref article : parmi les élèves externes se trouvent les enfants des personnels de l'hôpital psychiatrique et les petits internes, que rien dans la journée ne distingue des autres, trouvent dans les familles de leurs camarades un accueil bénévole supplémentaire. Une véritable complicité positive s'est instaurée entre les élèves et leurs maîtres pour venir en aide à l'enseignant stagiaire reçu par la classe.

Notre expérience ne nous

**Postes de réadaptation.** Ce sont des postes administratifs, d'enseignement ou « mixtes » (comprenant à la fois des tâches pédagogiques et administratives) dont le but est de permettre à l'ancien malade de reprendre une activité régulière, de se réadapter à des conditions normales de travail. La durée totale de la réadaptation ne peut excéder trois ans, durant lesquels l'intéressé perçoit l'intégralité de son salaire. A l'issue de cette période, trois options sont possibles : reprendre son activité première, se reclasser dans un autre emploi ou être mis en retraite pour invalidité. Les demandes sont à adresser à l'inspection académique ou au rectorat.

**Retraite pour invalidité.** C'est une retraite à jouissance immédiate accordée pour raison médicale grave. « *La réalité des infirmités évoquées et la preuve de leur imputabilité au service, le taux qu'elles entraînent, l'incapacité permanente à l'exercice des fonctions* » sont appréciés par la Commission de réforme, mais la décision de mise à la retraite appartient au ministre de l'Education nationale. Le postulant peut prendre connaissance du dossier avant la réunion de la commission de réforme ; il peut présenter des observations écrites, fournir des certificats médicaux et, en cas de convocation par la commission, se faire assister d'un

médecin de son choix. Lorsque le taux de pension ne peut être inférieur à 50 % de la base des annuités réelles validables au service, 58 % pour vingt-neuf ans, etc., il peut être déposée plusieurs mois à l'avance.

**Congé longue durée.** Il permet de toucher un demi-traitement pendant deux ans par la M.G.E.N.

**Mise en disponibilité d'office pour raisons de carrière.** Elle est accordée aux fonctionnaires de la Sécurité sociale, plus que pour les autres fonctionnaires, si leur carrière ne progresse pas.

**Poste de reclassement.** C'est un poste sur lequel on est nommé à condition qu'il n'y ait pas de titulaire correspondant. Le nombre de ces postes permettrait de



conduit donc pas à privilégier telle ou telle méthode d'enseignement comme se révélant plus favorable à prémunir les enseignants contre les maladies mentales, mais à remettre les choses à leur place, dans la ligne des projets généraux qui se sont fait jour récemment. Une **méthode** d'enseignement est nécessaire à la cohérence de l'enseignant. L'apprenti, au contact de cette méthode, se construit la sienne. Par contre l'art d'enseigner réclame des **attitudes psychologiques** capables d'enrichir la communication.

Dans cette voie les maladies mentales constituent un lourd handicap. La coopération entre une psychiatrie de pointe et une pédagogie de rénovation permanente n'est pas un luxe. Souhaitons pour conclure qu'un vaste ensemble réunisse par convention les réalisations de la M.G.E.N. (Centre de santé mentale, atelier thérapeutique, qui offre aux enseignants malades des possibilités de reconversion, Centre de réadaptation de La Verrière, hôpitaux de jour de province...) et les initiatives ministérielles : postes de réadaptation et services d'appui.

# une imprimerie thérapeutique

par Michaëla Bobasch

**Le travail — un travail différent de celui qu'a l'habitude de pratiquer l'intéressé — peut être un bon moyen de réinsertion pour ceux qui sont victimes de dépression nerveuse. C'est celui de l'A.T.R.T., Atelier thérapeutique de rééducation par le travail de la M.G.E.N. Les enseignants y font des travaux d'imprimerie : un tremplin pour ceux qui souhaitent s'en sortir...**

Imprimerie offset ; la plaque est sobre et les locaux accueillants dans une petite rue calme et pentue du XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à deux pas du métro Danube. Cette imprimerie, c'est l'Atelier thérapeutique de réadaptation par le travail (A.T.R.T.) de la M.G.E.N. Il emploie neuf techniciens, trois infirmières, trois ergothérapeutes, un psychologue à mi-temps, un médecin psychiatre à temps partiel, et cinquante « fréquentants », enseignants victimes de dépression, troubles nerveux, et « en réadaptation » pour la plupart (1).

Réadaptation signifie étape vers la réinsertion dans le monde du travail. L'Atelier n'est donc ni un hô-

pital psychiatrique, ni un hôpital de jour. C'est un établissement de la M.G.E.N. (celle-ci est propriétaire des locaux et assure l'investissement du matériel) et fonctionne sur un budget Sécurité sociale (laquelle verse le prix de journée). Mais cette particularité mise à part, l'Atelier fonctionne comme une véritable imprimerie, avec de vrais clients — du ministère de l'Éducation à des cliniques en passant par des associations (APAJH, CEMEA), une revue de ciné-club, un club départemental de boxe, une galerie de tableaux, le SNI-P.E.G.C. et la M.G.E.N. (2) — et réalise un chiffre d'affaires de près d'un million de francs.

Tout est mis en œuvre pour

x d'invalidité atteint ou dépasse 60 %, la du salaire de base. Le taux est calculé sur pour la retraite : 16 % pour huit ans de . La demande de mise en invalidité doit

er un plein traitement durant trois ans, et Un complément de 25 % peut être alloué

on de santé. On touche des allocations un complément de la M.G.E.N., mais la

lequel on peut être nommé jusqu'à la fin pas d'aggravation de l'état de santé (car il ponde à la fonction). L'augmentation du ésengorger la réadaptation.

M. B.



« normaliser » le fonctionnement de l'entreprise : le recrutement du personnel médical et technique mais aussi des malades appelés « pensionnaires » ou « fréquentants ». L'éventail est large, des dépressifs (jeunes déçus par un métier qu'ils n'ont pas vraiment choisi, mais vers lequel ils ont été poussés par leur famille ou les contingences économiques, ou plus âgés qui ont « craqué » au moment des mathématiques modernes ou de Mai 68, deux dates qui ont fait, selon l'ergothérapeute, « une hécatombe ») aux cas plus « lourds » (psychotiques qui ont été en proie à des délires ou hallucinations).

Cependant, afin d'éviter que l'établissement ne soit « un mouvoir pour des gens inaptes à s'en sortir » — ce qu'il était autrefois (3), certains pensionnaires y ayant séjourné pendant près de dix ans —, le nouveau directeur, Michel Mallet, arrivé en 1973, a instauré une sélection des entrants. Sont exclus les cas trop lourds : malades chroniques, éthyliques non stabilisés, anxieux et agressifs. Il faut que les candidats soient aptes à la vie en collectivité et présentent des qualités indispensables au travail de l'imprimerie (acuité visuelle et une certaine dextérité), car l'Atelier doit être un « tremplin » pour des gens susceptibles de se tirer d'affaire (4). Les postulants sont reçus pour un entretien et accomplissent une période d'essai de quatre semaines. Leur admission est soumise à l'avis favorable du directeur et du médecin.

Le personnel médical est également trié sur le volet, afin d'éviter au maximum la « psychiatrisation ». Michel Mallet avoue volontiers sa méfiance vis-à-vis de ceux qui, « formés en hôpital psychiatrique,

*sont plus disposés à se régaler d'un beau cancer que d'un petit ulcère ». Son ambition « n'est pas de guérir les patients, mais de les remettre le plus rapidement possible dans le circuit économique, de les convaincre qu'ils peuvent fonctionner sur un mode social ordinaire. Tous sont suivis à l'extérieur, et l'encadrement médical est uniquement destiné à intervenir (comme le chirurgien au bord d'une route) en cas d'accident ».*

Quant aux techniciens, professionnels de l'imprimerie, ils savent qu'ils auront à travailler en contact avec des malades. Il leur faut un bon équilibre psychologique « pour ne pas ramener chez eux les problèmes des autres », et un certain sens pédagogique pour transmettre leurs connaissances. Ils sont motivés à la fois par le côté humain de cette entreprise un peu spéciale (« On a l'impression d'apporter quelque chose à autrui », dit une technicienne dans l'établissement depuis seize ans), une charge de travail inférieure à celle des autres imprimeries, avec un matériel perfectionné, et la garantie de l'emploi.

Les fréquentants participent à tous les stades de la fabrication, à l'exception de la photocomposition réservée aux techniciens en raison de la complexité du maniement de la machine de saisie des textes. En revanche, ils corrigent les épreuves par équipes de deux (il y a double responsabilité, accrue par le fait qu'ils supervisent un technicien), préparent des gabarits, effectuent les montages-papiers et cello, travaillent au labo photo et au façonnage. Hésitants au début, ils prennent peu à peu de l'assurance. Selon Françoise Platel, ergothérapeute, le travail les aide à passer un cap difficile : « Il est très valorisant de voir passer sur machine une affiche ou un texte auquel on a participé. » Ils peuvent parler au personnel et entre eux. Beaucoup soulignent d'ailleurs l'importance de ce contact avec les autres, « le fait de savoir que l'on n'est pas seul dans le

*pétrin ».*

Certes, tout ne va pas toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes. Michel Mallet fait état de difficultés passagères, — notamment réticences de certains à l'égard des tâches considérées comme subalternes (« Je suis instituteur, je ne fais pas de paquets ») — de plus en plus rares depuis l'aménagement du local réservé au façonnage, « une pièce claire et ensoleillée où certains viennent s'asseoir, même lorsqu'il n'y a rien à faire », dit-il. Par le biais du travail, les fréquentants reprennent confiance en eux. Pour Michel Mallet, il s'agit de « les aider à découvrir leurs propres capacités ». Il y a des exemples de réussites ; certains ont passé avec succès des concours administratifs, l'un des ex-pensionnaires de l'Atelier est même devenu gestionnaire d'un lycée ! Mais pour parvenir à ce résultat, il faut aussi les stimuler, les inciter à faire eux-mêmes des démarches. « Je leur dis que tout ne leur sera pas donné sans effort, que, s'ils veulent quelque chose, il faut qu'ils l'obtiennent avec leur peau, leur sueur, leur travail », lance Michel Mallet, conscient de « passer parfois pour un sadique aux yeux de certains patients ».

En dépit de ses défauts, dont le principal est, selon certains membres du personnel et ex-fréquentants, qu'il n'y a pas assez de travail (de par le mode de fonctionnement, avec des patients qui, encore sous l'effet de tranquillisants, ne supporteraient pas les périodes de pointe fréquentes dans les autres imprimeries, il est impossible d'accepter des commandes urgentes), l'Atelier permet à beaucoup d'évoluer. Certains prennent conscience des avantages de l'enseignement par rapport à l'entreprise : horaires plus chargés, cinq semaines de vacances seulement (5), d'autres au contraire sont attirés par cette activité et reviennent sur l'image dépréciée qu'ils en avaient au départ.



Bref, l'Atelier apporte à tous une bouffée d'oxygène, et il s'instaure une dynamique du travail qui rend moins difficile une éventuelle reconversion ou la préparation de concours.

(1) Il y a aussi quelques malades du « secteur » qui ne sont pas enseignants.

(2) Celle-ci assure 10 % du chiffre d'affaires de l'imprimerie.

(3) L'établissement a été créé en 1961.

(4) Ce qui est actuellement le cas pour 68 % des fréquentants.

(5) A l'Atelier, les fréquentants accomplissent trente heures par semaine, dont dix peuvent être consacrées à préparer une reconversion. Ils disposent de cinq semaines de congé par an.

# pour une meilleure intégration

*par Christian Hernandez*

*chargé de mission pour l'insertion des handicapés dans la Fonction publique*

**C**ontrairement aux idées reçues, l'intérêt de la nation et celui des personnes handicapées supposent que soit résolue la question de l'intégration de celles-ci en milieu ordinaire de travail. Or, la tendance, aggravée aujourd'hui par l'extension du chômage, conduit à rejeter massivement les handicapés même lorsqu'ils peuvent et veulent jouer un rôle dans le processus économique et social.

Si l'on n'y prenait pas garde, nous irions ainsi vers la vraie société duale où la minorité de la population, choisie parmi les performants de nos concitoyens, aurait à charge la majorité de cette même population à qui s'ajouteraient les

inactifs classiques (retraités, malades, etc.). C'est contre cette vision manichéenne que s'inscrit la mission qui m'a été confiée. En effet, l'Etat se doit de donner l'exemple, en matière du respect de la loi, en même temps qu'il doit impulser l'innovation sociale.

Car la loi était bafouée, puisque les handicapés employés en milieu ordinaire de travail ne sont, tous employeurs confondus, que 65 000, alors que l'on devrait leur offrir au moins 500 000 postes — encore faut-il noter que la Fonction publique reste dans cette affaire le plus accueillant des employeurs. C'est dire le travail qui reste à accomplir !

Ce travail est clairement engagé puisque le Conseil des ministres du

8 décembre a pris toute une série de dispositions nouvelles dont la plus significative est la modification de l'article 16 du statut de la Fonction publique, ce qui conduira à ne plus refuser a priori son intégration à une personne handicapée.

Le rapport dont j'ai été chargé, qui sera rendu public prochainement, prend à bras-le-corps ces questions ardues et débouche sur une série de propositions de caractère général, mais il met également l'accent sur le fait que l'action en faveur des handicapés nécessite que l'on accorde, par-delà les dispositions générales, beaucoup de temps et d'attention à la solution des problèmes personnels ou familiaux parfois douloureux : des cas particuliers souvent difficiles sont à considérer



dans leur singularité.

Cependant, les changements dans les textes seront de peu de portée s'ils ne sont pas relayés par la ferme volonté, de la part de chaque administration, de les faire appliquer dans sa propre sphère. D'une part, il faut que les mentalités changent en face du problème des handicapés ; il s'agit d'apprendre à apprécier les personnes non plus par référence à une norme quelconque, mais à partir de leur potentialité. D'autre part, des dispositions immédiates doivent être prises pour que le quota de 3 %, qui est celui que la Fonction publique se donne comme objectif, soit respecté par chaque ministère à l'occasion des embauches qui auront lieu en 1983, au besoin en modifiant les taux selon les corps pour respecter la moyenne de 3 %.

On peut évidemment s'interroger sur le coût des mesures proposées. A priori, leur coût social et même leur coût budgétaire peuvent être estimés comme très faibles ou nuls : un handicapé qui travaille coûte moins qu'un handicapé assisté. Cette question de coût mérite cependant d'être examinée de très près : le ministère de la Fonction publique et des réformes administratives travaille à cet effet avec le Comité central d'enquêtes sur le coût et le rendement des services publics.

Nous abordons aujourd'hui une nouvelle étape sur la voie des objectifs tracés. Il s'agit maintenant de passer à la mise en œuvre des dispositions nouvelles visant à avancer valablement vers l'objectif fixé.

Pour cela, un grand travail est en train de s'effectuer, sur lequel il sera possible de faire le point sous quelques mois.



**La riche documentation du Bureau international du travail à Genève** permet de faire le tour du monde des recherches scientifiques consacrées au retentissement du métier des enseignants sur leur santé ou leur bien-être.

Ces recherches portent essentiellement sur « le stress », ses manifestations, ses facteurs déterminants, et marquent un progrès par rapport à une époque où on ne se consacrait qu'à la situation des élèves. Ces travaux ont été stimulés par les crises qui ont traversé les milieux scolaires et universitaires depuis quinze ans. Partout l'école traverse une remise en question fondamentale, épuisante pour un nombre accru d'enseignants.

Parmi la diversité des travaux, des hypothèses, des méthodes d'investigation, il est étonnant de constater que la contribution française est des plus minces, alors que la pratique de la réadaptation est, en France, pour l'Education nationale, l'une des plus anciennes et des plus avancées.

**La décentralisation extrême de la Suisse** rend les comparaisons difficiles avec le système français. L'enseignement y est censé avoir été choisi par les citoyens. Dans ce contexte, le maître est tout à fait intégré à la cité. Lorsque des changements d'emploi se révèlent nécessaires, des solutions sont trouvées au coup par coup dans le cadre de l'administration locale.

La valorisation générale, dans la société suisse, de l'effort personnel et du reclassement a pour corollaire une limitation de l'assistance financière. Tout handicapé se trouve ainsi incité et aidé à reconquérir une capacité économique. Cela est facilité par une formation initiale de niveau élevé.

Dans certains cantons, les médecins de l'Etat et les personnels se préoccupent des problèmes actuels du métier d'enseignant, et recherchent des solutions modernes et adaptées.

**En Suède, pour les enseignants,** la commune est l'employeur, sous le contrôle de l'Etat et dans le cadre de conventions collectives.

Toute désadaptation, qu'elle soit ou non consécutive à la maladie ou à l'accident, est d'abord prise en compte sous l'angle professionnel. Elle est donc analysée et traitée dans le milieu du travail. Tout service de gestion comprend un bureau à triple compétence : médecine, sécurité et amélioration du milieu du travail.

Ce bureau peut être saisi par le professeur ou par le directeur de l'établissement. Mais la première phase d'intervention consiste toujours à rechercher des solutions au niveau de l'école ou du lycée. Cette recherche est menée par l'ensemble de l'équipe éducative, avec le concours de conseillers du personnel attachés à ce bureau. Les formules les plus diverses d'aide et d'aménagement peuvent être mises en œuvre, en se refusant à toute solution hâtive, fût-elle désirée par l'intéressé. Le but est d'éviter toute désinsertion.

Lorsqu'il faut s'y résoudre, un changement d'activité est envisagé, sans incidence sur le statut administratif de l'intéressé, et avec le minimum de déplacement géographique. En revanche, l'enseignant est alors astreint aux conditions d'horaire et de congés de sa nouvelle fonction (musée, archives, bibliothèque, documentation, etc.).

L'Etat prend en charge la mise à disposition qui rend possible le nouvel emploi ; il contribue aussi à l'importante recherche entreprise dans ce domaine, et à sa vulgarisation. Cet effort bénéficie à la prévention et à la solidarité.

➡ p. 39





# les « rescapés »

table ronde animée par

Michaëla Bobasch et Jean-Pierre Vélis

Ils sont cinq : deux femmes et trois hommes.

Tous ont eu, à un moment de leur vie d'enseignant, un « incident de parcours ».

Et tous s'en sont sortis — ou sont en voie de le faire —  
par le biais de la réadaptation.

Pour Josette et Gérard, instituteurs, c'était un problème de santé : sclérose en plaques pour l'une, aggravation de blessures de guerre pour l'autre. Ils ne pouvaient plus supporter les stations debout prolongées, le piétinement dans la cour de récréation. Pour Francine, Jacques et Maurice, c'était, à des stades divers et pour différentes raisons, la dépression.

Des changements trop fréquents d'établissements et une formation insuffisante n'ont pas permis à Maurice, instituteur-détaché-P.E.G.C., d'affronter avec sérénité des classes à effectifs importants : « Lors du travail en petits groupes, les relations sont plus personnalisées. Face à trente élèves, il n'est pas possible de se disperser, de décrocher... Un jour, j'ai craqué. » Francine aussi, après dix-huit ans d'enseignement en maternelle : « Je ne me sentais bien ni dans la vie, ni dans mon travail. Je n'avais plus confiance en moi, je trouvais que les

autres faisaient mieux que moi, que je ne parvenais pas à apporter aux enfants ce que j'étais censée leur apporter. C'était la déprime, j'étais dans le trou. » Un passage en clinique et une psychothérapie lui ont fait comprendre qu'elle ne voulait plus être institutrice, un métier qu'elle n'avait pas choisi : « A dix-huit ans, mes parents m'ont fait arrêter mes études, et j'ai dû aller travailler. Ma sœur était déjà institutrice, et j'aimais les enfants, mais je ne savais rien de l'enseignement. Sans vocation et sans réelle formation, j'ai traîné un certain temps avant de découvrir que cela ne me convenait pas. »

Quant à l'itinéraire de Jacques, même s'il ressemble par certains côtés (manque de formation, mauvaise orientation) à celui des deux cas précédents, il sort vraiment de l'ordinaire. Aide-comptable devenu bachelier par la voie de l'enseignement par correspondance, il part en 1954 pour l'Algérie. Après un stage à l'E.N. de Constantine, il devient

instituteur en Kabylie. Mais c'est bientôt la guerre. Mobilisé, alors qu'il est « partisan de la paix à tout prix », puis démobilisé, il est mis à la disposition de l'Inspection de l'enseignement technique, qui l'affecte sur un poste de français, lequel est en fait... un poste de mathématiques-physique-chimie ! Rapatrié après le plastiquage de sa maison et « pérennisé » par ménage et par la force des choses — il a signé les papiers sans trop savoir ce que cela signifiait —, il se voit condamné à vie à l'enseignement de ces matières scientifiques. Sans trop de dommages tout d'abord ; parti en coopération (Côte d'Ivoire puis Madagascar), chargé des classes de C.A.P., il se tire sans trop de mal d'un enseignement très pratiqué et essentiellement expérimental.

Mais arrive 1968, et l'obligation de rentrer en métropole plus tôt que prévu. Il est alors affecté, toujours en maths-physique-chimie, dans un collège de la région pari-



sienne. Là, tout se gâte : « *Non seulement en maths je ne faisais pas le poids, mais il me fallait encore suivre des cours de recyclage en maths modernes, destinés à des enseignants qui avaient des diplômes scientifiques. Or, une culture mathématique ne s'acquiert pas du jour au lendemain.* » Au sein du groupe mathématiques de l'établissement, il se trouvait confronté quotidiennement à un niveau de langage qu'il ne comprenait pas : « *C'était insupportable* ». Et ceci d'autant plus qu'un afflux de titulaires du secondaire dans les collèges le cantonne définitivement dans les mathématiques. « *Je suis allé au tapis. Je suis tombé dans la dépression profonde, grave. En périodes de crises, je passais une heure chaque matin à me remémorer les noms des élèves dont je ne parvenais plus à me souvenir. Je les voyais devant moi, qui ouvraient de grands yeux. J'effaçais le tableau, et je ne me souvenais plus de ce que j'avais écrit dessus.* » Jusqu'au jour du « grand choc », lors d'un stage consacré aux nouveaux programmes de quatrième : « *Je suis entré, je n'ai rien compris à ce que l'on expliquait... et puis je ne me suis plus souvenu de rien. Je me suis retrouvé dans le noir, une perfusion dans le bras, en cure de sommeil...* »

Heureusement, tous s'en sont sortis, ou sont en voie de le faire, chacun à sa manière. Les deux femmes tout d'abord. Deux « battantes », comme elles le disent elles-mêmes. Elles ont lutté, mais dans des directions opposées, l'une pour rester dans l'enseignement, l'autre pour en sortir. Ce n'est pas de gaieté de cœur que Josette a dû s'éloigner de l'école, et si elle n'a

plus d'élèves en face d'elle, elle a gardé avec les enfants un contact épistolaire en obtenant d'abord un emploi de réadaptation, puis un poste définitif au CNEC. Elle corrige les devoirs d'élèves de C.M. 2 (enfants malades ou résidant à l'étranger) avec lesquels elle a institué un système de correspondance : « *J'essaie de me concrétiser vis-à-vis d'eux ; je leur envoie ma fiche personnelle et ma photo, tout comme ils me font parvenir la leur. Certains me téléphonent ou passent me voir, et je correspond, par l'intermédiaire du Centre, avec les parents. J'attache beaucoup d'importance aux dessins des élèves... sans doute un résidu de maternelle. J'essaie de ne pas faire un pur travail de correction, et j'y trouve un intérêt.* »

Josette a résolu de son mieux le problème « *d'une passion contrariée pour l'enseignement* ». Au contraire, Francine s'est sortie d'« *une non-passion pour l'école* » et a trouvé un épanouissement dans... le secrétariat ! C'est au cours d'un séjour de deux ans en réadaptation à l'Atelier thérapeutique de la M.G.E.N. qu'elle a trouvé sa voie. « *En congé longue durée, on ne sait pas trop quoi faire. Une structure de travail peut être utile lorsque l'on est dans un état dépressif. Même si au bout d'un certain temps on tourne en rond à l'Atelier, on a tout le temps de se recycler.* » Attirée par le secrétariat, elle a eu l'occasion, grâce à diverses tâches confiées par le directeur de l'Atelier « en panne de secrétaire », de vérifier le bien-fondé de ce choix. Durant un an, elle a assuré — toujours grâce à un poste de réadaptation — le secrétariat d'un conseiller technique du

recteur, tout en préparant le concours de secrétaire administrative. Entreprise réussie sur toute la ligne, qui lui permet une reconversion tout en restant fonctionnaire, sans perdre pour autant le bénéfice de son ancienneté.

Du côté des hommes, cela ne va pas mal non plus. Gérard qui, comme Josette, a regretté de devoir quitter ses élèves, a trouvé un moyen de ne pas trop s'éloigner de l'école en se mettant au service des enseignants : il remplit les fonctions de documentaliste au C.R.D.P. Maurice, en poste de réadaptation dans la bibliothèque d'une école normale, ne semble pas envisager un retour à l'enseignement. Il aimerait bien rester bibliothécaire et se propose de passer des concours administratifs, tout en déplorant « *le nombre limité de possibilités* ». Il souhaiterait que la réadaptation soit « *davantage orientée vers un projet personnel de reconversion* ». Mais accepterait-il pour autant un poste dans le privé ? « *Avec douze ans d'ancienneté, on hésite à partir* », répond-il.

Là se pose le véritable problème : comment quitter l'enseignement, sans pour autant perdre son statut et son ancienneté ? Ceux qui l'ont fait — il y a quelques reconversions dans l'édition ou le tourisme — sont rares. Certains en auraient pourtant eu les moyens, mais ne l'ont pas fait « *de peur d'être floués* ».

Alors, que reste-t-il comme possibilités, en dehors du retour à la classe et des concours ? La mise en invalidité d'office qui permet de toucher immédiatement sa retraite à un taux proportionnel à ses années d'ancienneté, et même de cumuler celle-ci avec un salaire, en





p. 36



En République fédérale d'Allemagne, chaque Land gère les personnels d'éducation. L'Etat fédéral définit des lois-cadres. Une de ces lois donne priorité aux handicapés jusqu'au seuil de 6 % modulé selon les niveaux d'enseignement. Le handicapé a droit :

- ▶ à des aides techniques ;
- ▶ à des réductions de service (une à quatre heures) ;
- ▶ à la suppression des services de surveillance ;
- ▶ à une réduction de service après cinquante ans ;
- ▶ à une retraite anticipée à sa demande (cinquante-six ans au lieu de soixante-cinq) ;
- ▶ à un abattement fiscal.

D'autres mesures facilitent les ajustements :

- ▶ bivalence, par exemple pour les professeurs d'éducation physique ;
- ▶ normes de service flexibles, par exemple pour le remplacement ;
- ▶ congés de maladie à plein traitement laissés à l'appréciation des autorités médicales ;
- ▶ l'invalidité peut être absolue ou relative, et reste réversible ;
- ▶ un handicapé est obligatoirement placé auprès des gestionnaires de personnels comme porte-parole permanent.

Ce système donne, dans l'ensemble, satisfaction aux handicapés. Conçu pour l'accès des handicapés au travail, il convient du même coup aux handicapés en cours d'emploi.

M. R.



Un mot que d'autres, comme Gérard et Francine, ont admis. « *Cela fait trente-cinq ans que j'y suis habitué* », dit le premier. « *Beaucoup de gens disent que c'est gênant ; je ne le pense pas. Il faut accepter le fait que l'on est inapte à l'enseignement et s'épanouir ailleurs, dans une autre activité, dans une nouvelle vie* », affirme la seconde. « *Beaucoup veulent rester en reclassement sur leur poste de réadaptation lorsqu'il leur convient. C'est la voie de la facilité* », estime Josette. Une facilité vers laquelle on tend d'autant plus que l'on a déjà une expérience de « l'extérieur ». Ainsi, Maurice, qui a travaillé un an dans la programmation avant de rentrer dans l'enseignement, se souvient-il du travail de nuit et craint de « *ne pas pouvoir tenir les rythmes en allant dans le privé* ».

Alors, quelles sont les solutions ? Tous sont d'accord pour souhaiter « *voir redonner son vrai sens au mot réadaptation, c'est-à-dire le maximum de possibilités à ceux qui veulent se réorienter* », notamment par un éventail de propositions plus diversifiées que « *la sacro-sainte voie des concours administratifs* ». Autre souhait, celui d'une meilleure information sur les services d'appui afin de pouvoir se tourner vers eux avant que la situation ne devienne désespérée. Mais tous ceux qui s'en sont sortis tombent d'accord sur la conclusion suivante : services d'appui et système de réadaptation ne pourront pas grand-chose si l'on n'a pas envie de s'en sortir. L'effort doit venir de soi-même, comme le dit Francine : « *Si l'on est prêt à bouger, à construire quelque chose, alors la réadaptation peut être utile.* »

cas de reconversion dans le privé. Mais tous ne l'acceptent pas de gaieté de cœur. Jacques est justement de ceux-là. Le seul mot d'invalidité le fait sursauter. Pourtant, lui aussi devra peut-être envisager cette éventualité. Nous l'avions laissé en cure de sommeil. Après un passage en hôpital de jour, il se trouve aujourd'hui à l'Atelier de la M.G.E.N. « *Je me croyais fichu à tout jamais, incapable de me prendre en charge. L'Atelier m'a remis debout. J'ai commencé par ne rien faire, par observer. Ensuite, j'ai fait un manteau au club couture. Il me fallait un manteau ; celui-ci m'a coûté 142 francs, sans les boutons et le fil !* » dit-il, brandissant triomphalement le produit (fort bien fait ma foi !) de ses efforts.

Après avoir essayé sans succès de refaire des maths (blocage

complet), Jacques a trouvé d'autres intérêts. Il se passionne pour l'archéologie (il suit des cours à l'université) et s'est entraîné, à l'Atelier, à la technique de mise au point photographique du document. Il s'est fait embaucher pour l'été prochain sur un champ de fouilles. La suite ? « *Je ne veux pas y penser pour l'instant ; je fais des choses qui m'intéressent, j'essaie de diminuer mes doses de tranquillisants et de somnifères, de me sevrer de tout cela.* » Ce qu'il souhaiterait ? Non pas une retraite d'invalidité, mais « *un job à plein temps à la bibliothèque de l'université par exemple* », qui lui permettrait de poursuivre ses nouvelles occupations. On comprend que, dans cette perspective, il puisse refuser l'idée de l'invalidité : « *Je me sens très vivant... ce qui bloque chez moi, c'est le mot.* »



# trois perspectives d'action et de recherche

par Marc Rancurel

inspecteur général de l'Education nationale

Une enquête est habituellement décidée quand des choses vont mal ; elle aboutit à une remise en cause des usages, des procédures ou des règles admises... La mission sur la réadaptation répondait au contraire à une demande pour « davantage de réadaptation ». L'observation approfondie, les comparaisons internationales, le dépouillement de travaux scientifiques, loin de provoquer des révisions déchirantes, font conclure à la nécessaire consolidation de l'existant et au développement plus complet, dans le futur, d'une logique qui lui appartient déjà. Nous sommes, avec la Suède, parmi les rares pays à disposer d'un système et de structures spécialisés, de moyens affectés en propre à la réadaptation.

Hommage en soit rendu à celles et ceux qui, depuis plus de vingt ans, ont fondé le système et œuvré avec ténacité, au jour le jour : les docteurs Sappey, Thomazy, Fradkine, notre collègue Robert Mandra, des syndicalistes, des responsables et militants de la M.G.E.N., des responsables de l'Education nationale...

S'il est maintenant une action indispensable, c'est de vaincre une bonne fois l'indifférence envers nos collègues frappés un jour dans leur santé, mais désireux et capables de continuer à servir. C'est de **donner à la réadaptation un droit de cité plein et entier**, corollaire d'une politique d'accueil des handicapés dans la Fonction publique. Il en découle clairement quelques objectifs ambitieux malgré leur apparente simplicité :

► se doter des moyens d'une connaissance exacte et étendue des besoins : si les actes de gestion individuelle relatifs aux personnels malades ou anciens malades sont soigneusement exécutés, la situation globale que cette gestion exprime est trop mal connue pour que la définition des besoins puisse être rationnellement formulée. Il faut donc créer une sorte d'observatoire des effectifs concernés, des flux vers les diverses sortes de congés, décrire les durées de séjour en congé ou en réadaptation, la fréquence des rechutes, les périodes utiles de réadaptation, etc. C'est la condition d'une vraie gestion prévisionnelle ;

► ajuster les capacités de réadaptation dans les secteurs où la situation est déjà assez connue, clarifier les situations qui ne le sont pas assez pour des décisions même d'attente, ouvrir une concertation pour une extension modulée de la réadaptation aux catégories non bénéficiaires, encore nombreuses à l'Education nationale ;

► équiper les services centraux et académiques qui contribuent à la réadaptation, les prolonger par des antennes jusqu'au terrain, afin de leur permettre de jouer leur rôle pleinement et de manière continue. Sans cela il ne servirait à rien d'améliorer la connaissance de la situation ; il serait vain d'accroître les capacités d'accueil dans tel secteur de la réadaptation si leur utilisation n'est pas en même temps optimisée au plan qualitatif et humain.

La seconde ligne d'action n'est pas davantage en rupture avec le passé. Il s'agit de réussir aujourd'hui comme hier à trouver des réponses neuves et appropriées aux formes de handicaps qui deviennent progressivement dominantes. Le cap sur un objectif de réinsertion



tion doit être maintenu, même si cela est difficile, exigeant. L'important n'est pas le congé de maladie; ce n'est pas de procurer pour quelques années un emploi protégé. Le plus important est la manière d'en sortir. A cet effet il convient :

► de graduer et assouplir les formules de reprise du service sur poste courant: temps partiel, aménagements temporaires de service, aides et conseils professionnels, priorité pour des services appropriés...

► de préparer tout fonctionnaire en congé long, même pour des motifs extérieurs à la santé, à une reprise d'activité professionnelle: la note n° 82 231 du 3 juin 1982 représente un progrès important, un texte à traduire dans les faits avec une ténacité méthodique;

► de diversifier les implantations et les modes d'utilisation des emplois de réadaptation: trop concentrés géographiquement et trop séparés de l'enseignement actif, ils contribuent à une désinsertion. L'expérience d'une certaine diversification, chez les maîtres du premier degré, encourage à l'audace. Le principe devra être posé et l'habitude être prise de faire place partout aux handicapés et aux personnels en réadaptation, dans tout service de l'Éducation nationale, même au plus près de l'enseignement direct, selon des proportions variant avec les exigences du service;

► d'assouplir la gestion en matière d'accès à la retraite, par exemple, de favoriser la mobilité des fonctionnaires, principalement par des possibilités sérieuses d'orientation ou de réorientation en début de carrière. Cela assurerait la promo-

tion de la réadaptation vers des formes d'adaptation positives et définitives.

**La troisième ligne répond à un souci plus général de prévention, d'amélioration du climat et du fonctionnement des services.** Le niveau de la « qualité de la vie » n'est pas indifférent dans des professions où l'essentiel est relation avec les autres... Sa détérioration, quand elle se manifeste, est un aspect important du complexe multifactoriel qui fait, chez certains sujets, à certains moments, se transformer la fatigue professionnelle en maladie, se convertir le stress en événement pathologique.

Mais ces domaines nous sont encore mal connus. On découvre que jouent sans doute un rôle le niveau d'enseignement et la matière enseignée, le sexe et l'âge; on détient plusieurs indices pour soutenir raisonnablement l'hypothèse que la formation est une clef des plus importantes.

C'est assez pour dire que cette ligne conduit vers des recherches dont les thèmes pourraient être repérés en fonction d'interventions pratiques envisageables dans le milieu du travail.

Ces thèmes sont nombreux: modalités d'attribution des services, types de division du travail, d'emploi du temps, modes de relation à l'autorité, situations relationnelles entre collègues, avec les élèves, les parents, solutions des crises et des affrontements, structures d'animation, d'évaluation, de communication, d'ouverture ou de repli, modalités de l'aide professionnelle, personnelle, etc. Bien entendu une perspective de recherche ne peut faire l'économie de mesures politiques, au sens le plus large du terme, pour donner à l'Éducation nationale toute sa place dans la cité, pour rendre à ses agents confiance en eux, pour développer dans l'opinion une image positive et dynamique de l'École, de l'Université, de leurs maîtres.

Par ailleurs, dans un ensemble humain aussi complexe, relié nécessairement à des partenaires nombreux et à des milieux divers, tout effort d'investigation, d'analyse, d'expérimentation contrôlée, implique l'adhésion et la participation de tous, ainsi qu'une transparence dans l'information: une conception de l'efficacité, une vision démocratique.

dossier présenté et coordonné par Robert Mandra,  
illustré par François Castan





# JORGE LUIS BORGES

L'auteur de **Fictions** et de **Labyrinthe**, d'**Enquêtes** et de **L'Aleph**,  
du **Livre de sable** et de **l'Œuvre poétique** (chez Gallimard)

est l'un des quelques écrivains qui marquent notre siècle.

« Borgésien » est même devenu un adjectif  
pour désigner toute une littérature épigonale  
à travers le monde, pour signifier aussi

une attitude mystificatrice, proprement littéraire,  
fondée sur la question vertigineuse de l'altérité et de l'identité.

Cette interview borgésienne  
n'est pas un entretien avec Borges...

## EST-IL UN SONGE ?





Jorge Luis Borges, votre œuvre entière, dans sa concision de diamant et sa suggestive fragmentarité — comme rescapée d'une entreprise babylonienne qui elle-même témoignerait d'une bibliothèque de légende — a toujours fait la part belle à l'humour et à la mystification. On croit soupçonner davantage encore ce goût très esthétique du simulacre dans vos innombrables déclarations publiques. N'avez-vous pas d'ailleurs prôné l'imposture comme genre littéraire ? Bref, comment envisagez-vous cette interview ?

*Je ne saurais déceimment la blâmer. N'ai-je pas dit quelque part que tout homme lisant Shakespeare devient Shakespeare ? Mais l'apocryphie pour être convaincante exige la crédibilité du style. En fait, il s'agirait plutôt pour vous d'interroger l'auteur à travers sa fiction, en faisant l'économie de sa compagnie. Borges après tout peut répondre pour moi. Mais que dira-t-il que vous n'imaginiez déjà savoir ? Vous ne serez certes pas le premier à user ainsi de mon nom...*

Le premier, et à bon droit, c'est vous-même qui avez récemment déclaré : « J'ai plus l'impression d'être une superstition que quelqu'un. »

*J'ai quatre-vingt-quatre ans, je suis aveugle et je me promène avec le sérieux d'un enfant joueur au milieu de sociétés qui m'inventent un visage et une jeunesse.*

Lors de votre dernier passage à Paris, vous avez été fêté comme une sorte de mage des Lettres. François Mitterrand vous a sacré Commandeur de la Légion d'honneur, l'in-



telligentsia parisienne vous a une nouvelle fois applaudi au Collège de France. Comment vous accordez-vous de cette gloire, vous qui écriviez en 64 : « *Je crois que le fait de me voir atteindre une certaine notoriété est une des preuves du déclin de notre littérature* » ?

*Cette célébrité qui se présente d'abord comme une flatterie et qu'il faut ensuite accomplir comme un devoir — je me cite sans honte vu la teneur douteuse de mon implication présente —, cette célébrité, donc, n'est pour moi qu'un passeport diplomatique. L'homme est le seul animal mythique qui m'intéresse au fond, hormis la licorne, le griffon et le dragon chinois. Je peux ainsi partout l'étudier. Quant aux honneurs, aux médailles, je les ai rarement refusés : ils ont pour moi simple valeur de courtoisie. Ce sont des sucreries accordées à mon grand âge. Mais revenons sur la décadence ! J'admire avant tout l'épopée, le lyrisme : la littérature native, expression superbe et naïve de la volonté, cette projection illusoire du désir. Après Homère, c'est déjà le déclin. La décadence commence avec l'Histoire, la pensée référentielle, l'exégèse mensongère ou véridique — toutes choses éminemment fictives. L'être, ce coup de sang, s'est dissous dans le songe anémique d'Hamlet, notre père putatif à tous.*

Je me permets de revenir un instant sur votre complaisance à l'endroit des media et même des pouvoirs. Je n'ignore pas que vous aimez nier la crédibilité de l'Histoire des historiens, et à fortiori de toute biographie. L'irréalité de toute identité est d'ailleurs un axe de votre œuvre

méditativement penchée vers les enseignements de Bouddha et de Shopenhauer. Mais cela n'interdit pas de s'étonner de vos errances. Poète ultraïste, auteur rare et discret, employé dans une bibliothèque municipale, vous attendez 1945, année de l'avènement du général Perón, pour vous manifester soudain publiquement contre cet « avatar du nazisme » qu'est à votre sens le péronisme ; et vous faites alors la confusion entre ce dernier et toutes formes de gouvernement populaire. Bientôt célèbre, marquant d'une nouvelle économie classique toute la littérature de langue espagnole jusque-là enlisée dans un baroquisme adipeux, vous osez prendre la défense du général Franco, vous appelez à l'invasion de la Cuba castriste, vous justifiez la ségrégation raciale, vous soutenez enfin activement le général Videla, nouveau dictateur argentin qui vous nommera directeur de la Bibliothèque nationale. Pour comble, vous allez au Chili recevoir une décoration des mains du général Pinochet. Quelques années plus tard, ayant pris votre retraite, vous vous rebellez contre Videla et apparaissez presque comme un démocrate, vous qui vous êtes permis d'écrire : « *Je crois qu'il vaut mieux informer les masses que les diriger.* » Pourquoi ces revirements ? Dans l'attente du prix Nobel qui devait échoir à l'Amérique du Sud ?

*Un aveugle, il est vrai, se dirige plus aisément dans le temps que dans l'espace. Croyez-moi, mes cents ans de solitude — cent ans ou presque — se soucient peu du Nobel...*

Acceptez-vous l'erreur ?

*Le Borges que vous invoquez est déjà un leurre. Comment se prononcerait-il ?*

Vous vous targuiez jadis de ne pas lire de journaux, de méconnaître l'actualité. Cette nonchalance vous a joué des tours. On vous a manipulé, vous êtes devenu un agent politique sans le savoir, en acceptant la représentation officielle...

*Je vous sais gré de votre indulgence. Mais qui est coupable, qui est innocent ? Dans mes « Trois versions de Judas » je laisse entendre la réversibilité du bien et du mal. Toutes nos actions appartiennent au destin, ce sphinx au visage d'ange et au corps de démon.*

Jorge Luis Borges, vous êtes né à Buenos Aires. Votre père, qui fut un écrivain inaccompli, vous laissa sa bibliothèque en héritage. Il y a là comme la genèse de votre thématique. En réalisant l'œuvre que votre père n'a su entreprendre, vous avez un peu volé son identité...

*N'ai-je pas plutôt cédé la mienne ? Fils de mon père, je ne peux que vivre ma non-identité : ne lui dois-je pas la vie ? Mes sources biographiques, je ne les nie pas, je les affirme au contraire dans leur exemplarité : je ne suis pas seulement un autre mais tous les autres. Mon scepticisme ne saurait admettre que Dieu, si le temps me laissait l'éternité d'une preuve.*

Partout revient chez vous l'idée que l'œuvre n'a pas de paternité définie, qu'elle est écrite à travers l'épaule transparente de l'auteur par l'ensemble des livres et des fictions composant nos cultures, ces



mémoires flottantes. A la limite, trouvant vain de composer de vastes livres, vous dites que « mieux vaut feindre que ces livres existent déjà et en offrir un résumé, un commentaire ». Ainsi, mêlez-vous magnifiquement l'imposture à l'érudition : vous inventez d'inexistants chefs-d'œuvre, de minutieuses atlantides...

*Mon érudition est un mythe que j'entretiens avec érudition.*

Mais vous allez plus loin. S'il n'y a pas d'identité créatrice, c'est que l'identité elle-même n'est qu'un rêve.

*Mais vous vous répétez ! Voyez-vous, le sans-fond de mon impersonnelle pensée est que le néant accepte en son sein toutes les fictions — l'humanité, la science, etc. Ainsi ai-je écrit quelques pages qui auront une provisoire pérennité, mais elles n'ont guère été comprises encore. Moi-même, je n'ai rien connu de la vie que les mots qui la désignent.*

*Par leur grâce cependant, j'ai voulu signifier combien cette inexpérience est riche d'enseignements. Une vérité inouïe et jamais vue est en jeu dans l'illusion terrestre. Cette vérité, je l'ignore, mais c'est avec cette ignorance que j'ai réinventé le monde, lequel n'est plus à une invention près...*

Je vous suis difficilement. A vrai dire, j'ai toujours trouvé suspect le mariage de la métaphysique et de la littérature fantastique. Vous êtes un Kafka cérébral, un Berkeley romancier...

*Un poète, sans doute.*

Un grand poète qui, dans ses recueils, sans abandonner ses tigres transparents, ses miroirs et ses labyrinthes, laisse apparaître l'émotion, l'intimité, le sentiment des origines et l'impérissable nostalgie, l'être enfin !

*La bouleversante légende de l'être...*

Mais le nouvelliste garde ses mystères. Dans les « Ruines circulaires » un homme en crée un autre par la force démiurgique du rêve, quand cet homme rêvé prend vie, le rêveur découvre qu'il est lui-même le rêve d'un autre. Le thème de la bibliothèque rejoint celui du labyrinthe ; tout est écrit dans l'infinité des combinaisons possibles : la bibliothèque de Babel est l'univers même. De la série incommensurable des hasards naît la répétition : le thème nietzschéen de l'Éternel Retour alors apparaît. Une loi impensable scande le mystère. Il faudrait ajouter à cet arsenal du parfait illusionniste vos miroirs négateurs du réel, votre bestiaire fantastique — dont ce fameux jaguar recelant sur sa robe l'écriture de Dieu —, vos loteries du destin, vos nomenclatures à rendre fou Aristote. Vous êtes une sorte de Descartes affabulateur jalonnant le pays merveilleux d'Alice. Mais à côté de vos équations ludiques, un monde plus concret s'avoue : celui, obscur, des voyous, des gauchos, du tango de bordel, du duel au couteau, du courage et de la lâcheté — un monde apparemment si étranger à Borges ! Comme s'il y avait d'un côté l'irréalité de vos hantises et de l'autre la réalité de vos fascinations. Où sont les femmes dans votre œuvre ? Ces combats au couteau révèlent tant d'atroce tendresse...

*Contre qui vous emportez-vous au juste ?*

Contre Borges et son secret, contre vous-même !

*Ne vous semble-t-il pas garder son calme, celui qui vit de telles contradictions ?*

C'est bien ce qui me contrarie !

*Alors, apprenez à mieux me lire. Certaines de mes clefs — soit dit aux amateurs de serrures — se trouvent dans l'œuvre de Bioy Casarès, mon ami : « L'invention de Morel », « Le songe du héros ». Un beau couple d'opposition — Joyce et Malcom Lowry — peut donner aussi une idée de mon secret. Un auteur n'est-il pas tous les auteurs ? Mais ce n'est pas au Borges fictif de déclarer cela...*

Avant tout, vous êtes le plus moderne des écrivains : en questionnant l'enjeu de la littérature vous avez accompli — par le biais de la fiction — un travail critique essentiel. Mais vous êtes tellement écrivain que ce travail est lui-même la plus égarante fiction !

*Restons-en là, car l'irréalité me pèse. J'aimerais être un Borges de chair, d'os et de ténèbres pour vous éclairer enfin sur mon œuvre...*

**Hubert Haddad**





# Claude

Claude Gellée,  
dit Le Lorrain,  
fut célébré de son vivant.  
Le pape et le roi d'Espagne  
comptèrent parmi  
sa clientèle.  
Sa gloire traversa  
les siècles. Goethe  
et Keats l'admirent  
sans réserve.  
Mais sa renommée n'eut  
jamais moins d'échos  
qu'en France, malgré  
l'hommage d'un Monet.  
C'est d'ailleurs  
la National Gallery  
de Washington qui est  
à l'origine de cette  
exposition où l'on peut  
découvrir cinquante  
tableaux, soixante-seize  
dessins et tout  
l'œuvre gravé.  
Cette rétrospective unique  
est l'occasion  
ou jamais  
de se réconcilier  
avec le plus grand  
paysagiste français  
du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il est une heure de grâce, une heure pour la lumière et pour la mémoire et dont chaque reflet, chaque instant, se distingue entre le ciel et la terre, le soleil et la mer, tant au loin, là-bas, l'horizon les prodigue : il partage, semble-t-il, les deux évasements d'un sablier où tremble un paysage de sable avec ses couleurs, ses objets, sa fragile éternité d'aurore. Est-ce l'aube ou bien plutôt le crépuscule ? Les navires sont en rade, une lassitude habite les acteurs sur l'avant-scène obscurcie, lesquels ne sont là que pour une figuration qui nous rappelle à la grande Histoire, celle des mythes et des vieux rêves ; Phébus, dieu du Soleil, est le seul esprit de ces espaces — et les arbres découpés en lisière d'une forêt qui se perd dans les coulisses non peintes de la nuit, les ruines grandioses, les temples et les palais baroques, les ports aux terrasses de marbre, aux colonnades, aux gréments lumineux, les sept collines où vibrent encore le souvenir de Virgile et les vestiges de l'antique cité, avec ses pâtres, ses héros, ses aqueducs et ses autels : toutes choses s'offrent à la gloire oblique d'Apollon, maître serein de l'astre qui décline.

Claude Gellée, ainsi, le premier, tenta de « regarder le soleil fixe-ment », sans s'aveugler jamais, dans la paix élégiaque des fins d'après-midi où les brumes basses filtrent le rayonnement : la campagne romaine et ses rivages proches que le Tibre va rejoindre dans la mer Tyrhénienne, furent sa véritable patrie, pour l'œil et le pinceau, confinant à l'idéale région de la mémoire, balisée de nostalgie. Ces paysages élus furent pour l'exilé l'éternel rêve du retour, porté vers

les lointains, là où la lumière s'identifie à l'origine — car le plus extrême est aussi le plus attendu, le plus proche au fond. Cette heure sacrée du crépuscule couche le ciel sur la terre et donne tout son mystère aux naissantes ténèbres. La lumière compose avec la nuit une monumentale perspective de photons qui s'appuie sur l'ombre comme le mirage sur les dunes. Bien sûr, il y eut Altdorfer et Elsheimer avant lui, les Vénitiens et Carracci, mais Claude, malgré son goût de la composition classique, fut le premier peintre à traiter la lumière pour elle-même à travers le somptueux prétexte du paysage.

Claude Gellée est né en 1600, à Chamagne, un village de Lorraine — là s'explique son surnom ; orphelin à douze ans, un parent le conduit en Italie l'année suivante. Il transitera quelque temps de ville en ville, sera pâtissier, puis garçon de boutique pour artiste. C'est dans l'atelier de l'ancien galérien Agostini Tassi, un élève de Paul Bril, autre paysagiste en quête de luminosité, qu'il apprendra la peinture. En 1619, il étudie le dessin et la gravure à Naples où il contemple les ors liquides et les marbres de la célèbre baie, laquelle ne sera pas sans inspirer ses ports imaginaires. Après un retour provisoire en France, à Nancy, et la découverte de Venise et de ses maîtres, il s'installe définitivement à Rome, où il meurt en 1682.

Plus encore que Poussin, son ami, Claude est un peintre romain que l'Ecole italienne pourrait revendiquer, au même titre que le trop méconnu Gaspard Dughet, comme nous nous accaparons Van Gogh et Modigliani : le ciel ocre du Latium, sans partage, éclaire et vi-

Galerias nationales  
du Grand Palais  
jusqu'au 16 mai



# Gellée le Romain



« Vue d'un port de mer »

vifie son art. Homme d'intuitions et de tâtonnements, au contraire d'un Poussin dont la pratique picturale dépend d'une réflexion quasi mathématique, il figure pourtant comme l'un des maîtres du classicisme: sérénité et harmonie, chez lui, masquent une investigation ob-

sessionnelle liée à l'empreinte fuyante des heures, et le paysage, avec ses conventions référentielles — mythologie gréco-latine et scènes bibliques —, ses perspectives en décor de théâtre et sa mesure humaniste de l'homme et de la nature, dissimule mal une vision ba-

roque, irréelle, déjà symboliste, qui n'est parfois pas sans annoncer les villes métaphysiques de Chirico et les solitudes pétrifiées de Paul Delvaux.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Le Brun et les Vouet illustrent le mythe français du classicisme. Il s'agit avant





« Paysage avec moulin »

tout de célébrer le roi, représentation divine du bourgeois dans son expansion mégalomane, archétype solaire de l'idéologie victorieuse. La première révolution bourgeoise s'effectue par le haut, sans recours direct au peuple. La monarchie s'appuie sur le mouvement de l'histoire et sa suprématie ne doit ses fastes qu'au renversement des va-

leurs qui, plus tard, après d'autres séismes, aboutira au centralisme républicain: le roi mort, demeure l'Etat. En rejetant le gothisme, l'art de cour, dit classique, se réfère à l'Antique autant qu'à Descartes. Le Beau, le Bien, le Vrai deviennent les attributs du roi, intercesseur de Dieu et de ses œuvres; et chacun s'emploiera à exalter les bienfaits

du symbole étatique tout en flattant la vanité royale: Versailles est l'aboutissement hybride du *bon goût* et de la démesure. Mazarin, qui fonde la première académie de peinture, veut pour la France « *tout ce qu'il y a de plus beau en Italie* ». On appâte et flagorne les génies transalpins. Le dolorisme chrétien est mis au ban. Molière ne cache



pas son admiration pour Mignard et son mépris pour l'art des cathédrales. Bref, les grands peintres « français » du siècle, en s'exilant pour l'Italie, échapperont sans toujours le savoir à la servilité de l'art de cour : ils dépouilleront ainsi l'idéal classique de sa surcharge allégorique et de son rôle idéologique, lesquels ne sont que les symptômes d'une approbation par le Pouvoir des vertus régénératrices de la Renaissance, celle des Guillaumé Budé et des Erasme.

L'art spécifique du paysage naît en Europe au XVII<sup>e</sup> siècle bien que déjà les maîtres des deux siècles précédents l'inclurent, mais comme toile de fond, à la figure et à l'action humaines : les Pieter Brueghel, les Giorgione et les Titien n'hésiteront plus cependant à lui donner une place prépondérante, égale picturalement à la présence humaine. C'est comme par-dessus l'épaule des figures peintes, que les paysagistes du siècle classique découvriront en Titien et en Pérugin leurs maîtres. L'École italienne, avec en tête Annibal Carrache et son élève le Dominiquin, abordèrent l'art du paysage en réalistes. L'École hollandaise, pareillement, se prit d'un intérêt nouveau pour la nature. Les Ruysdaël, Jan Both, Aëlbert Cuyp, Van der Neer, Hercules Seghers s'attachèrent à peindre une réalité sans hommes, du moins sans drame humain : la représentation exclusive de la nature apparaît comme une libération de la peinture dans son cheminement vers son autonomie. Après la nature, la nature morte poussera plus loin cette quête des valeurs proprement picturales sans référence au sujet, autre qu'anecdotique, avec notamment, dès 1595, Le Caravage ainsi qu'un Zurba-

ran, un Velasquez et un Lubin Baugin — auteur de la splendide « nature morte à l'échiquier » du musée du Louvre. Ceux-ci seront au XVII<sup>e</sup> siècle les initiateurs d'un genre qui aboutira à Cézanne et aux cubistes.

Dans ce contexte, aux côtés du représentant le plus exemplaire du style classique : le grand Poussin qui est allé prendre chez Titien et Raphaël sa *Divine Proportion*, Claude fera sa propre révolution ; le mystère de ses paysages annonce le romantisme tandis que l'exaltation de la lumière présente dans son œuvre comme *matière* fragmentée, jeu subtil et coloré de phosphènes et non plus comme simple éclairage, préfigure l'impressionnisme. Trois chapitres se partagent son œuvre.

Les grands ports tout d'abord, avec leurs palais à colonnades, leurs frises et leurs pilastres, leurs terrasses en escaliers que les flots viennent battre, leurs navires aux mâts nombreux et ces foules étranges qui hantent ses quais ; hiératiques, placides, d'une raideur qui évoque les peintres primitifs : ces figurants ont des poses de statue et leur fausse agitation, finalement, confère à ces vues une impression d'abandon, d'absence extrême accentuée par l'irréalité de ces architectures dressées le long des rives selon la gradation d'une perspective marmoréenne : la mer et le ciel seuls animent ces ports de nulle escale et de fuites rêvées ; leur réfraction multiple se répercute sur la pierre rosé et ocre, accroche les rostrés et les vergues des voiliers, enveloppe les personnages. Le jeu de l'ombre et de la lumière, atomisé à l'infini, corrode toutes surfaces ; celles-ci, dans leurs masses latérales

levées de part et d'autre, se découpent dans le mol éblouissement du ciel, presque en contre-jour. Au centre du tableau où l'argument humain est mis en scène au tout premier plan, l'immense trouée des éléments fluides, par-dessus les têtes, nous entraîne vers l'horizon. Souvent, le soleil se dédouble sur les flots, ajoutant à l'aspect intemporel de ces instants crépusculaires ; une impression de réversibilité, comme si le port lui-même n'était qu'un phénomène spéculaire dans la réfraction marine, semblable à ce faux soleil qui étend son rayonnement de vague en vague, jusqu'aux marbres irisés.

Dans les années cinquante, Claude abandonne la série des ports et ne se consacre plus qu'à l'étude de la campagne romaine si souvent parcourue avec Poussin, Dughet, ou Joachim Von Sandrart. Il prépare sa palette à l'extérieur afin de saisir l'exacte nuance des lointains. Ses paysages, comme ses ports, ont presque tous la même construction et le même vocabulaire pictural, la même balance rythmique aussi. Cette répétition compositionnelle en devient même intrigante : une structure quasi obsessionnelle habite cette œuvre. Toujours, le même arbre se profile aux deux tiers de la toile. Les ruines et les frondaisons, les collines et les troupeaux de bœufs ou de moutons s'organisent dans l'arc d'un U large et massif tandis qu'au centre les brumes et les nues se confondent en transparence selon un cône que l'horizon limite dans une perspective ponctuée par trois plans : le premier avec sa scène prétexte, sans doute commandée par le client, le second avec les parties détaillées du décor et le dernier dans





les confins éblouis du ciel. Chaque paysage, cependant, se différencie par la tonalité propre de son atmosphère, liée à l'heure du jour, à la lumière encore qui détermine les tons et le contraste des valeurs. La paix apollinienne de ces vues annule le drame mythologique qui donne son titre à la toile : on dirait que l'artiste a voulu signifier la précarité des enjeux humains au sein d'une vision cosmique transcendée par une véritable métaphysique de la lumière : en ne cadrant que le troisième plan, tour à tour, viennent à l'esprit les œuvres de Turner et de Monet. L'un et l'autre revendiqueront Claude Lorrain comme leur maître. Mais en étudiant la précision réaliste et la pénombre présymboliste des premiers plans, on comprend aussi pourquoi les paysagistes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, tels Constable, Hubert Robert, Vernet, Corot et Théodore Rousseau l'admirent et l'imitèrent.

Claude Gellée fut par ailleurs un dessinateur d'une stupéfiante modernité : ses lavis et ses aquarelles ont une rapidité et une virtuosité comparable aux chefs-d'œuvre de l'estampe chinoise. Ces études, dont l'extrême économie de moyens rappelle aussi Marquet, montrent admirablement combien, dans les coulisses de l'art, un tel artiste savait innover. Le dessin et l'esquisse, plus que la toile commanditée et tributaire d'une esthétique, fut longtemps le genre idéal pour les manifestations les plus hardies, mais aussi les plus secrètes, du génie créatif. Hormis ces études, Claude tenait le registre pointilleux de son œuvre grâce au **Liber veritatis** : ce livre conservé à la National Gallery de Londres

réunit en effet toutes ses peintures reproduites dans le moindre détail afin de contrer les faussaires qui n'avaient de cesse de ternir sa renommée en le copiant éhontement. Exécutés à la plume, au lavis, à la gouache et à la pierre noire, ces cent cinquante-huit dessins s'ajoutent à leurs modèles comme une œuvre singulière témoignant d'un inquiet désir de pérennité.

Il semble que Claude, comme un enfant, peignit cent fois son paysage mental et que, cent fois, il voulut en percer le secret par un regard sans fond, de l'autre côté de la représentation, un regard cyclopeen qui invente ce qu'il contemple. Les mots d'un poème mille fois lu et jamais appris viennent aux lèvres devant les images muettes de cet orphelin de terre et de mère, de cet exilé du temps et de l'espace :

*Elle est retrouvée — Quoi? —  
L'éternité  
C'est la mer allée avec le soleil...*

**Hubert Haddad**

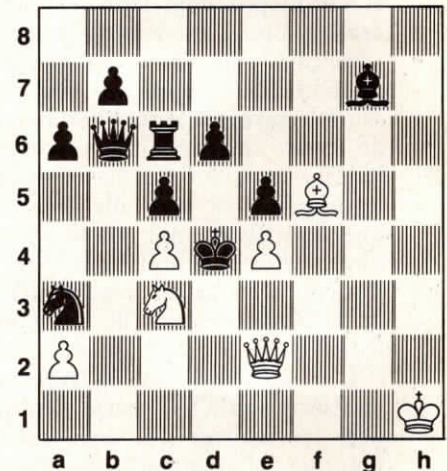
# faites nos jeux

## A - Echecs

la route du mat est longue !

Est-il besoin de dire combien l'étude des combinaisons est passionnante et à quel point elle peut être profitable ? Elle permet de développer l'habileté du joueur et de renforcer le sentiment de beauté du jeu d'échecs.

Après bien des aventures, nous arrivons à la position du diagramme ci-dessous.



Trait aux Blancs

En jouant 1... Rd4, les Noirs essaient de se dégager de l'étreinte des Blancs et pensent pouvoir se mettre à l'abri, si les Blancs jouent 2.Dd2+, par 2... Rxç4; il semble bien que l'attaque blanche va échouer. Pourtant, le Roi noir se trouve en réalité dans un réseau de mat.

La conclusion est digne de la combinaison : c'est l'art de faire mat. Elle est jolie et un peu cachée...

## B - Suites logiques

Poursuivez la série logique :

8, 26, 60, 126, 256, ?

873, 872, 435, 144, 35, ?

## C - Combien de divisions

Divisé par 3, il reste 4 ;

divisé par 5, il reste 4 ;

divisé par 7, il reste 5.

Quel est ce chiffre situé entre 600 et 700 ?



**D - Des chiffres  
ou des lettres**

NOEL  
A  
LEON

En remplaçant chacune des lettres par le chiffre qui convient, vous obtenez une multiplication avec un résultat exact; la lettre A figurant le multiplicateur, quels sont les chiffres ?

**E - Chiffres croisés**

	+		-		=	4
+		+		+		
	×		+		=	8
:		+		:		
	-		×		=	4
=		=		=		
3		3		3		

	-		:		=	1
+		-		+		
	×		+		=	1
-		+		×		
	:		-		=	1
=		=		=		
4		7		6		

Solution de ces jeux dans  
l'éducation-hebdo  
n° 26 du 21 avril 1983

# apprenez l'arabe

*langue de culture*  
*langue de 150 millions d'hommes*  
*langue révéérée*  
*par 700 millions de musulmans*  
*langue officielle de 22 Etats*  
*langue des affaires*

pour recevoir une brochure sur l'enseignement de l'arabe, s'adresser à  
**l'INSTITUT DU MONDE ARABE**  
40, rue du Cherche-Midi - 75006 Paris

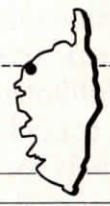
## maxi soleil, mini tarif en juin au CLUB OLYMPIQUE



Vacances libres à Calvi en Corse à partir de 2.900 F  
les deux semaines voyage avion compris.  
Restaurant gastronomique avec table  
de plus de 40 hors-d'œuvre  
animation, sport, planches à voile.

Demande de documentation complète.  
**CLUB OLYMPIQUE**  
3 rue de l'Échelle 75001 PARIS - Tél. : 260.31.62

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_



Prix au 1<sup>er</sup> janvier 83



# 850<sup>F</sup><sub>TTC</sub>

EN KIT  
PTC 260 kg

en 400 kg: 1100<sup>F</sup>

Catalogue complet contre 3 timbres.  
- de 30 modèles de 200 à 3500 kg  
le réclamer à :

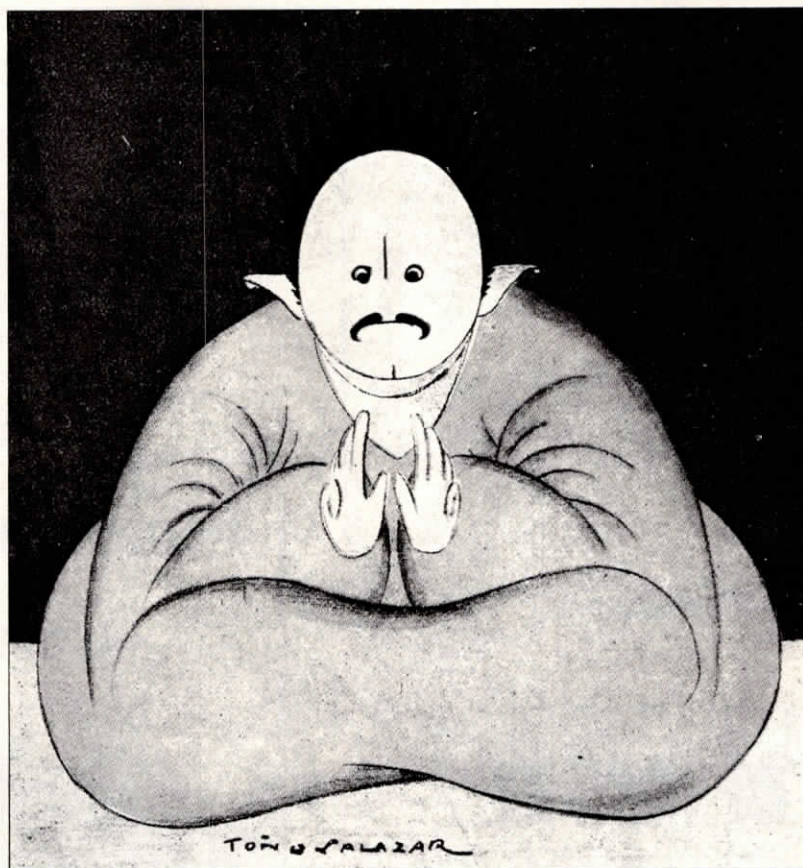
**REMORQUE FRANC OCEAN**  
49170 S<sup>t</sup> GEORGES sur LOIRE  
TEL (41)41-10-55 (5 lignes)

ATTELAGES  
VOITURES... 500 kg en kit  
Exemples...  
avec DOULE et PRISE  
R4 R5 R9 R12 R14 R16 R18 R20 R30  
VISA LN 3 cv GS GSA BX CX  
104 204 304 305 504  
1100 1307 1510

**232<sup>F</sup><sub>TTC</sub>**

60 points de VENTE en FRANCE





caricature de Toño Salazar

# José Vasconcelos

Vigoureux renouveau de l'enseignement primaire, multiplication tous azimuts des actions d'alphabétisation d'adultes, ouverture de l'éducation à la culture nationale et aux arts populaires, gratuité des cantines scolaires, création d'un vaste réseau de bibliothèques publiques, promotion de la femme, alternance de l'enseignement et du travail productif, tels sont, de nos jours, certains des grands défis éducationnels auxquels font face de nombreux pays en voie de développement, voire industrialisés.

Mais, il y a soixante ans, ces défis, combien actuels aujourd'hui, étaient déjà les rêves d'un étonnant réformateur de l'éducation mexicaine, José Vasconcelos. Plus surprenant encore, il a fait déboucher ses rêves sur des réalisations effectives.

L'œuvre, le mythe et l'héritage de Vasconcelos sont aussi influents encore aujourd'hui au Mexique qu'injustement méconnus ailleurs. Et puis, le hasard est ainsi fait : l'Antonietta que Carlos Saura vient de nous faire découvrir dans son dernier film fut sa maîtresse.

52 prophète coléreux



Né dans une famille de douaniers en 1882, Vasconcelos devient ministre de l'Education nationale à trente-neuf ans, dans le premier gouvernement post-révolutionnaire du président réformateur Obregon. C'était un gros bonhomme, abondamment moustachu, un peu Zapata avec le sombrero en moins (et une cravate en plus), grand amateur de femmes, d'arguties historico-philosophiques et de bagarres politiques.

Tiers-mondiste bien avant la lettre, il se passionnait aussi bien pour l'histoire des Aztèques, Mayas et autres Mexicains précolombiens méprisés, que pour la civilisation hindoue. En même temps, il menait de front trois carrières : celle d'avocat mondain, celle d'écrivain et d'homme politique. Les vicissitudes rocambolesques de cette dernière l'ont amené à s'évader de prison par un moyen rigoureusement classique (des draps noués) avant de l'envoyer à l'étranger, exilé par le tourbillon révolutionnaire de 1916 à 1919.

Personnage haut en couleur, Vasconcelos était aussi — plus encore peut-être que l'époque charnière que vivait son pays — truffé de contradictions.

Individualiste d'instinct et par principe, il se réclamait néanmoins de « *l'union intime des prolétaires et ouvriers... avec les travailleurs de l'intelligence* ». Imbu et féru de culture gréco-latine, allemande et anglo-saxonne, il s'est fait chantre de la décolonisation culturelle : selon lui, l'Amérique latine devait devenir non une « Europe plus pure », mais une anti-Europe. Idéaliste à souhait, il refusa une fois un poste ministériel « *parce que je gagne plus en un mois comme avocat que ce que j'empocheais en un an comme ministre* ». Rebelle et anticonformiste, il ne s'en est pas moins rallié à la république bourgeoise afin d'enrayer « la barbarie » des révolutionnaires populistes et d'extrême-gauche.

Ce qui ne l'a pas empêché de faire décorer son vaste ministère de l'Education nationale de peintures allégoriques — qu'on voit encore aujourd'hui dans le quartier Zocalo de Mexico — exécutées, faucille et marteau compris, par le communiste Diego Rivera.

Autoritaire et paternaliste, qualifié par son biographe José Blanco de « *prophète coléreux* », il a quand même été élu « Maître de la Jeunesse du Continent » par les associations estudiantines de Colombie, du Pérou et du Panama en 1923, au faite de sa carrière de réformateur.

Et c'est justement au cours des quatre années (1920-1924) passées comme premier responsable de l'Education nationale qu'il a su mettre à profit (sinon concilier) toutes ces énergies contradictoires.

Nommé recteur de l'Université nationale en 1920 (« *Ici, je suis... un délégué de la Révolution* »), Vasconcelos ne tarde pas à se lancer dans une aventure de réforme qui va en s'amplifiant, lorsqu'il devient ministre de l'Education nationale quelques mois plus tard, jusqu'à devenir une éruption de créativité et de (relative) efficacité éducative dont les retombées jalonnent aujourd'hui encore le paysage social du Mexique.

Pour agir, il fallait d'abord un instrument d'action, une structure. Or, Etat fédéral, le Mexique avait volontairement évité de se doter d'une administration centrale en matière d'éducation, laissant aux provinces et municipalités le soin de gérer les écoles comme bon leur semblait. Vasconcelos se rend compte qu'il ne pourra pas mettre en œuvre un train de réformes nationales en s'appuyant sur des structures et ressources décentralisées. La première victoire à son actif, c'est d'en avoir convaincu le Président Obregon : la Secretaria de Educaci3n publica — la SEP encore prestigieuse et puissante de nos jours — ouvre ses portes le 25 juillet 1921 au son de la « Marche triomphale » de Berlioz.

Grâce à l'action inlassable de Vasconcelos, le budget attribué à l'Education nationale augmente de façon astronomique, passant de 9,8 millions de pesos en 1921 à 52,4 millions en 1923. Le précédent était ainsi établi : l'Etat a pour devoir d'allouer d'importantes sommes à l'éducation et, qui plus est, à l'éducation pour tous. En effet, Vasconcelos accordera la priorité des priorités aux moins favorisés grâce à un important développement de l'éducation extra-scolaire et, partant, de l'alphabétisation.

À cette époque, environ 80 % des Mexicains ne savent ni lire ni écrire. Dès avant la création officielle de la SEP, Vasconcelos lance une vaste campagne d'alphabétisation qui mobilise quelque cinq mille alphabétiseurs bénévoles ainsi qu'une véritable « armée d'enfants » composée d'élèves travaillant sous la supervision de leurs enseignants. Un demi-siècle plus tard, le recours massif à des alphabétiseurs adolescents devait contribuer à la réussite des campagnes d'alphabétisation générale à Cuba et au Nicaragua, dont les responsables ont ainsi fait du « vasconcelisme » sans le savoir. A la fin du ministère de Vasconcelos, en 1924, on dénombre environ deux cent mille néoalphabètes.

Se tournant vers l'éducation scolaire, Vasconcelos conçoit et met en œuvre pêle-mêle toute une série de mesures aussi hardies que novatrices. Sur le plan quantitatif, le nombre d'écoles rurales augmente de 160 %, les enseignants dans ce cadre passent de 17 000 à 26 000 et les élèves de 680 000 à 1 050 000. Pour encourager les plus pauvres, la gratuité du repas de midi est assurée.



D'avantage d'éducation, mais une autre éducation aussi. Ainsi sont créées des écoles adaptées à des contextes spécifiques : des écoles conçues pour la campagne, des écoles techniques, des écoles pré-universitaires. Dès l'enseignement primaire, l'action de Vasconcelos donne lieu à l'introduction du travail productif comme matière obligatoire. Des ateliers et des champs cultivés font leur apparition à l'intérieur de l'enceinte scolaire : les élèves y pratiquent la couture, la cuisine, l'électricité, la maçonnerie, la menuiserie, l'agriculture... Faisant éclater la structure strictement scolaire, de telles activités font tache d'huile et les élèves trouvent un accueil enthousiaste dans des locaux syndicaux et même des usines.

Au niveau de l'enseignement supérieur, Vasconcelos se démarque de la tradition hispanique d'universités étroitement littéraires et crée une Ecole supérieure des sciences chimiques et un Institut technologique.

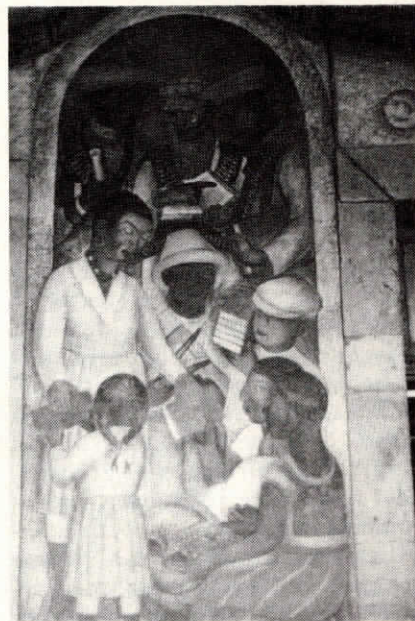
Ce qu'on appellerait aujourd'hui les « supports pédagogiques » ne sont pas en reste. Vasconcelos provoque « la première inondation de livres dans notre histoire ». Le jeune Jaime Torres Bodet, plus tard ministre à son tour puis directeur général de l'Unesco, est chargé d'en ouvrir les vannes. Des centaines de milliers de manuels scolaires sont édités ainsi que des livres techniques de toutes sortes, sans oublier les classiques (Homère, Platon, Dante, Shakespeare, Ibsen, Goethe, Shaw, saint Augustin, Rousseau, Montaigne, etc.) ; plus de cinq cents titres en tout, publiés à des millions d'exemplaires et vendus à des prix dérisoires. Des milliers de bibliothèques scolaires sont créées,

et plus de cinq cents autres mises sur pied dans l'aire extrascolaire grâce à la collaboration de syndicats et d'administrations communales, urbaines et rurales.

Instrument vital d'animation et de perfectionnement des enseignants, mais visant aussi un public plus large d'élèves et d'étudiants, la revue *El Maestro* est lancée. Tirée à 75 000 exemplaires, elle véhicule aussi bien des actualités nationales et internationales que des articles d'histoire et de culture générale : Tolstoï, Tagore, Henri Barbusse, Anatole France, Emerson... Non dépourvu d'humour, *El Maestro* porte la mention : « Revue gratuite pour lecteurs dont la pauvreté est notoire ; 5 pesos pour les autres ».

Jusqu'ici, la substance des réformes — sinon le style très personnalisé du réformateur — ne suscite guère de résistance importante, et c'est assez normal car les réformes vont dans le sens des aspirations de la grande majorité des Mexicains. Or, lorsqu'au cœur même de la patrie du *machismo* Vasconcelos se met à prôner une certaine émancipation féminine, il est surprenant de constater que sa démarche ne semble soulever aucun tollé majeur.

Il s'agit d'une émancipation à deux étages de la femme. D'abord en tant qu'enseignée : faciliter l'accès des jeunes filles à l'école et des femmes aux cours d'alphabétisation, tel est un premier souci de Vasconcelos, qui par ailleurs fait éditer un recueil de **Lectures classiques pour femmes** sous la supervision de la poétesse chilienne Gabriela Mistral, plus tard prix Nobel. Deuxième étage, la femme comme enseignante : Vasconcelos s'efforce d'ouvrir largement la pro-



fession enseignante aux femmes. L'un des tableaux peints par Rivera au ministère à Mexico montre, sous une forme idéalisée, ce nouveau rôle de la femme. On y voit une jeune institutrice, les cheveux coupés court et le visage légèrement maquillé, dispenser le Savoir à une enfant et à deux femmes indiennes agenouillées devant elle. Aujourd'hui une telle conception de « modernité féminine » peut sembler passéiste, mais replacé dans son contexte, le projet de Vasconcelos prend un autre relief. D'après son biographe, José Blanco, ce projet a donné « pour la première fois une fonction importante à la femme du peuple dans la vie sociale et politique du pays, non plus comme compagne mais comme acteur ».

De l'énergie, de l'audace... mais le revers de la médaille aussi : la personnalisation du pouvoir — le caudillisme — n'est pas fait pour plaire à tout le monde, à commencer par les étudiants et les syndicats. C'est en bonne partie sa propre manière forte qui aura raison du ministre Vasconcelos contraint de démissionner en juillet 1924. Et c'est peut-être la plus ironique de ses contradictions que celui qui fut accusé par les Etats-Unis de « soviétiser » l'éducation mexicaine (il avait emprunté quelques idées à Lounatcharski), prit ouvertement partie pour Hitler et Mussolini, avant de mourir, se qualifiant de « joyeux pessimiste », quinze ans après la Seconde Guerre mondiale.

Arthur Gillette



# l'échappée belle

fondamental

Cette année, le bassin de plaisance de Calais a accueilli 3 716 bateaux, 1 % de moins par rapport à 1981, mais 7 760 nuitées soit 11 % de plus que l'année précédente. Résumez les intentions de l'auteur.



## surenchère

Les journaux sont impitoyables. En relatant la mésaventure survenue à sœur Germaine, Anne-Marie Bellescœur, dans le civil, ils n'hésitent pas à l'accabler. Se rendant en voiture sur la tombe de ses parents elle avait eu besoin d'un petit remontant. **Le Matin** rapporte qu'en fait de « remontant » elle ingurgita gaiement « deux verres de vin rouge et un litre de porto ». **L'Humanité**, trahissant son anticléricalisme, lui en fait boire plus : « Comme si cela ne suffisait pas, elle en entamait un autre et agrémentait le tout de quelques rasades de vin blanc » (hic !). Les deux journaux sont d'accord sur un point : sa voiture est allée dans le fossé ; sœur Germaine avait 3,23 g d'alcool dans le sang !

## d' beaux œufs, tu sais

t'as Les Néerlandais adorent les œufs extra-frais. Mais ils sont paresseux et ne veulent pas se donner la peine de construire des poulaillers. Une ferme pour enfants de Nuenen leur propose deux poules et leur abri en location pour six mois contre 30 florins (75 F). A quand les poules en leasing ?

## des autres

l'argent C'est un nouveau jouet électronique. Il s'appelle **L'attaque de la banque**. Il s'agit, pour le joueur, de monter un programme permettant de dévaliser la banque et de s'enfuir sans être inquiété. Les banquiers vont-ils soutenir la publicité de ce jeu placé sous le slogan « Votre argent m'intéresse » ?

## la Chine se réveille

quand Selon le **Sjanxi Ribao**, quotidien du Shanxi, Yu Jinyan vient d'avoir huit dents. Elle vient aussi d'avoir cent dix ans. C'est donc un nouveau printemps pour cette vénérable Chinoise qui s'est subitement mise à rajeunir : une partie de ses cheveux blancs sont redevenus noirs, sa peau a retrouvé l'éclat de ses quinze ans, acné juvénile en prime. Son cycle menstruel est revenu. Un vrai problème pour un pays surpeuplé.

## télé-poème

Qu'une municipalité organise une manifestation poétique, à la rigueur ça n'est pas surprenant. Mais que la ville propose d'entrer en contact avec un « téléphone poétique » grâce auquel vous pourrez entendre au bout du fil un poème nouveau chaque semaine, ça l'est un peu plus. Ça existe. Ça se fait au Mans. Il suffit de composer le [43] 82-47-91.

## n'arrête pas le gadget

ou La maison Munier est folle d'imagination. Elle a inventé un vélo « en tube métallique, bleu, rouge ou jaune » dont le mode d'emploi est étonnant : « Placez la photo des personnes que vous aimez à l'intérieur de chaque roue et posez le vélo sur votre bureau ou votre table de chevet ; vous serez sérieusement branché sur le monde du gadget. » 275 F. Combien coûte le tricycle ?



# STRASBOURG

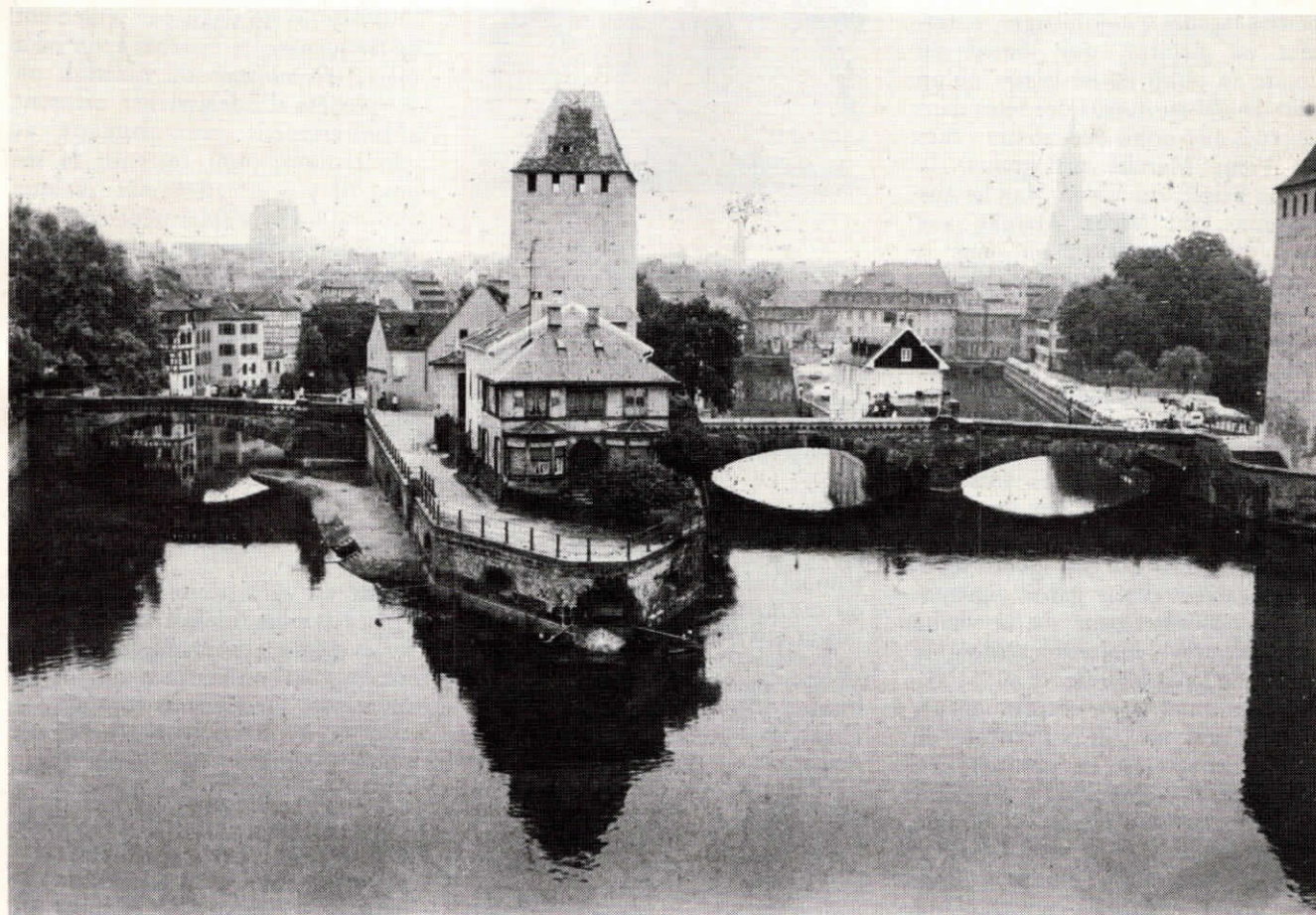
Pointé vers le ciel, le doigt de sa cathédrale — enserrée provisoirement dans un corset d'échafaudages — rassemble en un geste auguste son centre ville ceinturé par les eaux grises du Fossé du Faux Rempart et de l'Ill.

Et puis, comme pour mieux se protéger, la ville se pousse, à coups de faubourgs et de jardins, jusqu'à cette dernière ceinture que lui tressent le Fossé et le Bassin des Remparts, le canal de la Marne au Rhin et le Bassin Dusuzeau. Pour un peu, Strasbourg jouerait les Venise !

N'exagérons rien, mais les entrelacs de vieilles rues débouchent régulièrement sur les petits ponts où le vent d'hiver vous cingle nez et oreilles et vous fait hâter le pas.

UN CŒUR  
GROS COMME  
L'EUROPE





Strasbourg, frileuse, se blottit sur elle-même, entassant au long de ses rues étroites et pittoresques ses maisons à colombages, dissimulant derrière des façades plus modestes ses secrets architecturaux, témoins des époques prospères de cette ville carrefour, place de commerce internationale depuis des siècles. Plaque tournante des échanges entre l'Europe du Nord et du Sud, mais aussi

voie de passage pour les armées dévastatrices de tout poil, et toujours convoitée comme position stratégique pour l'un de ces deux rôles obligés. Les Romains, déjà, ne s'y étaient pas trompés ; ils avaient fait de Argentoratum la clé de ce couloir d'Alsace entre Vosges et Rhin qui ouvrait la porte des communications sur toute l'Europe. Devenue vers le VI<sup>e</sup> siècle Strassburg ou Strateburg, la ville des routes, tout

était dit. On connaît suffisamment les hommes pour savoir qu'ils ont le génie de l'alternance quand il s'agit de transformer les routes de paix commerciale en routes de feu et de sang des invasions. Strasbourg ne sera pas épargnée au fil de l'Histoire, mais elle saura toujours se ménager diplomatiquement et par un jeu subtil une certaine indépendance et être ainsi tantôt ville libre d'empire, tantôt ville libre royale

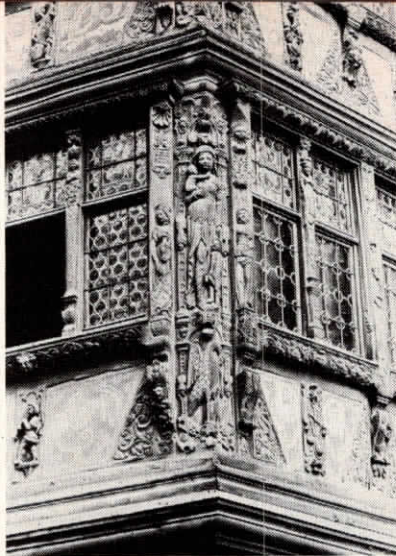


ou encore république autonome.

Le promeneur solitaire, ici, est contraint de flâner nez en l'air, s'il veut s'emplir les yeux de ces superbes façades à colombages, sculptées ou peintes, qui jouent du coude au point de ne laisser qu'un filet de ciel au-dessus des têtes dans ces rues aux noms évocateurs : rues du Vieux Marché aux grains, du Vieux Seigle, du Vieux Marché aux poissons, du Vieux Marché aux vins, des Serruriers ; ou dans la zone piétonne de la cathédrale : rue des Hallebardes, de la Hache, des Orfèvres, du Sanglier, du Fossé des tailleurs, des Ecrivains ; ou encore dans ce vrai joyau qu'est la Petite France, se baignant dans les bras de l'Ill dont les eaux par endroit ont gardé la fougue de jadis entre les roues et les écluses des moulins. Là, il est bon d'arriver par les Ponts couverts qui ont investi leurs tours carrées d'une garde vigilante sur l'enchevêtrement de la vieille ville que crève, majestueusement, la flèche de la cathédrale.

Et ce qui frappe ce promeneur, surtout s'il est un « Français de l'intérieur », c'est en premier lieu l'identité alsacienne. « Ici, le bilinguisme est dans la rue », comme aime à le dire Germain Muller, l'un de ceux qui ont le plus contribué — par ses spectacles satiriques du Barabli — à préserver le dialecte et qui poursuit son action au sein du Conseil municipal en tant que chargé en partie des problèmes de culture, mais aussi en tant que directeur du palais des Congrès et de la Musique. En second lieu, c'est cette dimension européenne, confirmation du passé somme toute, et qui voit le grand navire du Palais de l'Europe ancré au quai des magnifiques jardins de l'Orangerie, au nord-est de la ville, hisser désormais rituellement son grand pavois international une semaine par mois, fréquence des sessions de l'assemblée européenne. Un siège qui lui est certes encore discuté et disputé, mais nous y reviendrons.

Paradoxe de cette double volonté



la Maison Kammerzell

## fourchettes...

« Strasbourg, capitale gastronomique », le titre n'est pas usurpé. Il n'est même pas exagéré de dire qu'en ce qui concerne la table, c'est une région bénie des dieux. Car il n'y a pas que la choucroute, qui d'ailleurs peut être royale. Le gibier des Vosges est à portée de fourchette et le poisson est de tradition : celui du Ried, ces bras morts du Rhin qui font un site extraordinaire, était l'objet, jadis, d'un marché particulier. Et puis il y a le foie gras d'Alsace qui s'est taillé une belle place sur le marché de la production française. Quant aux vins, les Riesling, Sylvaner, Gewurztraminer, Pinots, ils ruissellent des côteaux rhénans sur le monde entier.

Bistrot, tavernes et restaurants peuvent contenter tous les estomacs et toutes les escarcelles. Mais parlons des grands. Strasbourg ne compte pas moins de six restaurants qui alignent trois fourchettes au palmarès du Michelin : le Crocodile, Valentin-Sorg, Buerehiesel, la Maison des Tanneurs, la Volière et la Maison Kammerzell. Cette dernière est un petit joyau d'architecture régionale qui a pignon sur la cathédrale. A l'angle du parvis, ses boiseries sculptées sont un régal pour l'œil, et il suffit d'en franchir le seuil pour y joindre celui du palais. Dans un décor traditionnel étonnant, le chef Paul Schloesser vous mijotera son parfait de foie gras frais ou son foie d'oie chaud aux reinettes, ou encore sa terrine de ris de veau aux raisins de muscat et au foie gras. Mais il y a encore, parmi une pléiade de plats, sa fricassée de sandre au Klevenner et aux spaetzles verts, son rôti de lotte aux escalopes de Saint-Jacques marinées, son magret d'oie à la compote d'oignons ou ses aiguillettes de canard au cassis. Et avant d'explorer la carte des desserts vous pourrez, par la fenêtre ouverte, reprendre votre souffle en laissant courir votre regard dans les dentelles de pierre de la cathédrale.

de préservation de cette culture régionale et de rayonnement international qui trouve peut-être simplement ses racines dans les aléas de l'histoire. Il ne s'agit pas seulement de fréquenter les bistrot à vin ou à bière, les *winstub* ou *bierstub* où les pichets d'Edelzwicker arrosent abondamment jambonneaux et choucroutes, pour ressentir la région. Il y a effectivement quelque chose d'inexplicable, peut-être une manière de vivre, une manière de penser, qui ont fait de Strasbourg, capitale de la Réforme ne l'oublions pas, malgré les heurts de l'Histoire, un havre de tolérance, issu peut-être de cette rencontre des cultures latine et germanique.

## LE DIALECTE A L'ECOLE

Elle est sans doute la région de France la plus fidèle à son dialecte. Si les régionalistes déplorent une érosion de l'emploi de la langue, les chiffres les plus récents sont encore impressionnants et prouvent la vitalité de l'identité alsacienne. Dans le département du Bas-Rhin, 77 % des habitants de plus de quinze ans affirment parler le dialecte. Ce chiffre se module selon les zones rurales ou urbaines : 90 % dans les premières, 62 % à Strasbourg, mais il faut tenir compte en ce qui concerne les villes de la part de population non originaire de la région. Il est vrai que ces chiffres de l'INSEE, qui datent de 1979, accusent une baisse sensible sur les précédents de 1962 qui créditaient le Bas-Rhin de 88 % de dialectophones. Il est vrai encore que ces statistiques révèlent que le dialecte est surtout parlé par les personnes âgées. Pourtant, il y a eu depuis quelques années un mouvement intéressant qui a eu un impact certain avec les poètes, Weckmann en tête, avec les chanteurs à la suite de Roger Siffer. Mais en revanche il y a eu, ici comme ailleurs, le rôle de l'école. « L'Education nationale a



*tout fait pour éteindre le dialecte* », dit sans ambage Germain Muller.

La situation serait-elle en train de se retourner ? Voici que Pierre Deyon, recteur de Strasbourg depuis dix-huit mois, a sorti, en juin dernier, une circulaire sur la langue et la culture régionales en Alsace — devançant ainsi les autres régions que le ministère incite à de telles actions — qui lui vaut une belle unanimité dans le camp des régionalistes où les enseignants actifs sont nombreux. De quoi s'agit-il ? Dans ses grandes lignes, la circulaire entend utiliser la langue et la culture régionales comme un outil pédagogique propre à mieux faire assimiler l'apprentissage du français d'une part, et à les utiliser comme une véritable ouverture sur l'espace rhénan et européen d'autre part.

En clair, il s'agit d'accueillir désormais à l'école préélémentaire les enfants dialectophones dans leur langue maternelle. D'utiliser toutes les approches possibles dans le primaire, notamment au cours des activités d'éveil avec découvertes et expressions en dialecte, allemand et français. De créer en écoles normales une formation en culture régionale avec U.F. obligatoire de linguistique ou connaissance du milieu, en place depuis la dernière rentrée. De nommer à court terme une quinzaine d'instituteurs-animateurs répartis sur les deux départements et dont le rôle sera d'aider les instituteurs et de participer aux actions de formation permanente ; cinq sont déjà sur le terrain. Dans le secondaire une intégration d'éléments de culture régionale dans les programmes est prévue avec un système d'options de deux heures hebdomadaires selon le premier ou le second cycle, animées par des équipes d'enseignants, et qui pourront conduire à une épreuve facultative au baccalauréat. Dans les zones dialectophones, l'enseignement du français sera renouvelé et devra s'appuyer sur les techniques pédagogiques de l'ensei-

gnement du français langue étrangère.

Pour l'allemand (80 % des chefs de ménage habitant l'Alsace déclarent parler l'allemand), si son enseignement reste en école primaire objet de volontariat pour les enseignants et les familles, il pourra commencer dès le C.E. 2. Il l'est actuellement dès le C.M. 1 à raison de deux heures et demie hebdomadaires avec la méthode Holderith. Dans le second degré, la réalité linguistique régionale sera prise en compte avec une voie spécifique plus performante, la possibilité d'une seconde langue vivante autre que l'allemand dès la cinquième, et celle d'une mention spéciale « allemand » aux C.A.P., B.E.P. et B.P.

Il n'y a pas si longtemps le dialecte était interdit d'école et l'on comprend l'impact d'une telle circulaire qui, élaborée avec une large concertation, traduit un réel consensus. Les hommes politiques ont été informés constamment par le recteur, lequel toutefois tient à éviter certains écueils, celui des classes bilingues par exemple. La réaction des élus régionaux ne s'est pas fait attendre : les conseils généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et le Conseil régional ont débloqué trois millions de francs pour la mise en application immédiate de ces mesures, somme qui sera portée à cinq millions l'an prochain, comme le confirme Marcel Rudloff, nouveau sénateur-maire de

## le « statut »

En cette période de négociation école publique-école privée, on ne peut passer par l'Alsace sans évoquer sa situation particulière qui tient encore à la fois et du Concordat de 1801, signé entre Napoléon et Pie VII, et de la Loi Falloux, votée en 1850, qui autorisait l'enseignement confessionnel et congréganiste au niveau des écoles primaires et secondaires. Cette dernière fut abrogée — par étapes — dans les autres régions lorsque Alsace et Moselle, où elle est encore en vigueur, étaient annexées à l'Allemagne.

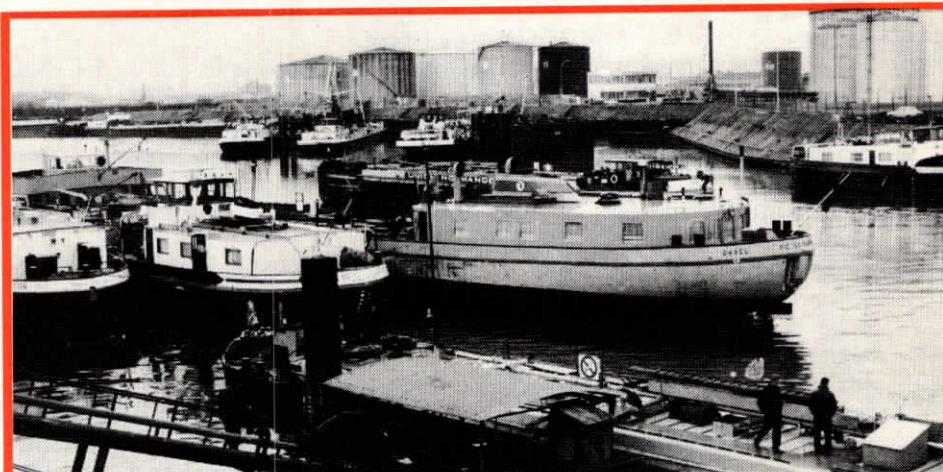
A l'origine, l'enseignement religieux était de cinq heures hebdomadaires, il est aujourd'hui d'une heure et relève du volontariat des familles et des instituteurs. La grande majorité de ces derniers y sont opposés et ce sont, dans la plupart des cas, des vacataires, payés par l'Etat, qui assument cet enseignement. Le Syndicat des instituteurs y est opposé, comme il s'oppose à la mention de « religion » liée à l'affectation. Il faut savoir, comme l'explique Jean Chanut, inspecteur d'académie, que bien qu'il y ait une évolution indéniable vers des établissements interconfessionnels (les écoles normales de Strasbourg ne le sont que depuis 1979), les communautés catholique et protestante demeurent très vivaces en zones rurales. L'ordinateur est impuissant dans cette répartition des postes qui doit tenir compte de la communauté religieuse. Le SNI-P.E.G.C. considère que cette situation contrevient au statut de la Fonction publique. Le rôle de l'inspecteur d'académie est par conséquent tout de diplomatie et de doigté. Jean Chanut ne fait d'ailleurs pas mystère de la revendication des autorités religieuses musulmanes qui voudraient se voir traiter comme catholiques et protestants.

L'existence du « statut particulier » fait qu'il y a, en Alsace, 10 % de moins d'écoles privées catholiques que dans le reste du pays. De ce fait, on est très discret sur la négociation. Pour Marcel Rudloff, maire de Strasbourg et président de l'APEPA, la plus importante association de parents alsaciens, le « statut » local élimine la guerre scolaire et il est finalement une spécificité de l'identité régionale. Quant au chanoine Hirlmann, responsable de l'enseignement catholique pour le diocèse, il est résolument partisan du dialogue « dans cette région de paix et de tolérance ». Pour lui, les problèmes éducatifs se posent partout, dans le public comme dans le privé. Il entend discuter dans la clarté, afin de lever le flou qui entoure autant les établissements d'intérêt public (E.I.P.) projetés par le ministre que la notion de « caractère propre » de l'enseignement privé.



Strasbourg qui vient de succéder à Pierre Pflimlin, et de surcroît président du Conseil régional. Une première action s'est traduite par une subvention sous forme d'option d'achat qui a permis la réalisation d'un coffret de trois disques 33 tours de comptines à destination des écoles maternelles. Cette production exceptionnelle de collecte et de création « Ritte, Ritte, Ross » (1) a mis en branle tout ce que l'Alsace compte de chercheurs, conteurs, chanteurs, musiciens — pas moins de deux cents personnes y ont participé — et rassemble tous les parlers locaux, qu'ils soient d'Outre-Forêt, de l'Alsace bossue, de l'Ackerland-Kochersberg, de Strasbourg, de la Moyenne Alsace, de Mulhouse et des vallées vosgiennes ou du Sundgau.

Bref, en intégrant enfin la culture régionale à l'école, il s'agit de faire de celle-ci le juste reflet de la culture tout court, bien vivante en Alsace. Une culture que se partagent, même si certains trouvent que les parts sont encore inégales, les trois langues véhiculaires : français, dialecte, allemand. A côté des réalisations prestigieuses que sont le Théâtre national de Strasbourg, l'Orchestre philharmonique et l'Opéra du Rhin et sans parler du Théâtre populaire alsacien créé en 1899, se sont ouverts un certain nombre de centres culturels voués, la plupart du temps, à la culture régionale. Par exemple, « Le Mailon » que Germain Muller définit comme « serre chaude de la culture alsacienne », le Théâtre jeune public (T.J.P.), le Théâtre du Renard prêchant, la Maison des arts et loisirs (MAL), où « La Manivelle », authentique groupe de recherche et coqueluche actuelle de Strasbourg, vient de donner un spectacle trilingue inspiré de l'enfant de la ville, Hans Arp, l'un des fondateurs du mouvement Dada. Un nouvel outil culturel devrait voir le jour prochainement : une ancienne choucrouterie reconvertie à la nourri-



le port

ture de l'esprit dont les destinées seraient confiées à Roger Siffer et qui serait dans un premier temps un temple de la chanson régionale. Mais n'oublions pas de mettre dans ce tableau culturel, certes incomplet, l'École des arts décoratifs, l'école de danse et les quinze écoles de musique. Ce qui fait dire au même Germain Muller : « *En France, on a toujours eu peur que la culture allemande se répande en Alsace, c'est le contraire qui s'est produit. Notre culture locale irradie tout le bassin rhénan jusqu'en Suisse. Notre économie aurait bien dû faire preuve d'autant de dynamisme !* »

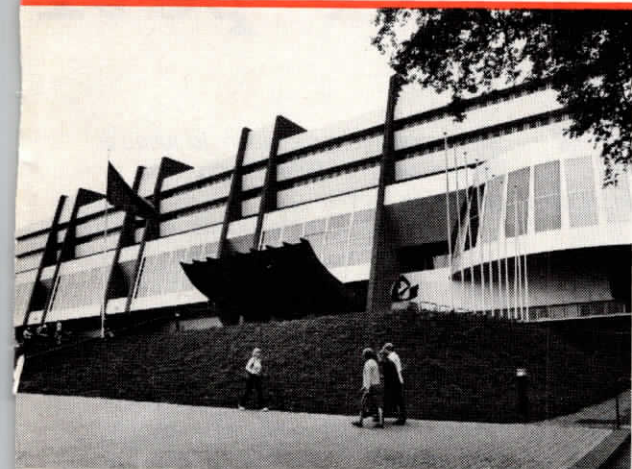
## L'ECONOMIE GEOGRAPHIQUE

De tout temps, c'est la situation géographique qui a déterminé la situation économique de Strasbourg. Si la ville compte quelque 260 000 habitants, la communauté urbaine a porté ce chiffre à près de 410 000, au point que l'hôtel de ville de la place Broglie est devenu trop exigu et que l'administration s'en est allé rejoindre celle de la communauté urbaine dans un splendide centre de verre et de béton place de l'Etoile au sud de la ville. Les 173 000 personnes de la population active se répartissent pour un tiers

dans l'industrie et pour deux tiers dans le secteur tertiaire. Sa position a permis à l'Alsace de résister un peu mieux à la crise : depuis quinze ans et jusqu'à l'an dernier, n'était-elle pas la première région exportatrice de France ? Elle est seconde aujourd'hui et ressent plus brutalement les effets du chômage. Le récent conflit social à La Cellulose en est une dure conséquence.

Mais cette situation géographique a d'autres effets économiques. Jusqu'en 1958, Strasbourg accueillait quotidiennement environ 2 500 travailleurs allemands. Aujourd'hui le serpent monétaire, insidieusement mais sûrement, a renversé le flux : ce sont 30 000 à 40 000 travailleurs de la région qui s'en vont chaque jour vers l'Allemagne et la Suisse. Et puis, il y a eu, aux yeux de Jean-Pierre Foltzer, secrétaire général adjoint de la Chambre de commerce, un manque de discernement évident des investisseurs français quant à la politique d'industrialisation de l'Alsace. Depuis une vingtaine d'années, sur les cinq cents nouvelles entreprises qui se sont installées, plus de la moitié au niveau de l'emploi sont étrangères. L'image de région lointaine a prévalu : les industriels français ont oublié que les deux tiers du pouvoir d'achat de l'Europe des dix se trouvent concentrés dans un rayon de cinq cents kilomètres autour de





le Parlement européen



la place Kléber

Strasbourg.

Cette situation économique fait dire à Marcel Rudloff qu'il y a une place à prendre pour les jeunes Alsaciens dans la petite maîtrise du bassin rhénan et qu'il faut faire un effort considérable pour généraliser l'enseignement de l'allemand, particulièrement dans l'enseignement technique. Pour lui, ce secteur abandonné par les Allemands est à conquérir. Sans parler d'un enseignement obligatoire, il estime qu'il faut aller plus loin et rejoint d'une certaine manière la circulaire rectoriale qui voit également dans l'intégration du dialecte et de l'allemand un sérieux moyen de lutte contre l'échec scolaire et la sortie des jeunes sans formation.

Strasbourg entend prioritairement conserver sa vocation première de carrefour. Son port autonome est le deuxième des ports rhénans, sa gare ferroviaire est la troisième de France pour le trafic passagers, son nouvel aéroport international de Strasbourg-Entzheim — le premier français doté du statut de « ville aéronautique ouverte » — qui a reçu 640 000 passagers en 1982 a été conçu pour en recevoir un million d'ici à 1990, pour déjouer sa mise à l'écart du réseau autoroutier, seule ombre au tableau, un grand centre routier « Eurofret » vient de voir le jour. La grande attente demeure l'achè-

vement de cette épine dorsale du trafic lourd européen que devrait être la liaison Rhin-Rhône et dont on ne sait quand les 250 à 300 kilomètres restant en suspens seront réalisés. Il y a aussi le désir, de toutes parts, de mieux utiliser l'environnement universitaire exceptionnel qui fait de Strasbourg le plus grand centre de recherches après Paris avec soixante-cinq laboratoires universitaires et treize industriels et l'ouverture d'une zone d'innovation scientifique et technique à Illkirch Graffenstaden.

Et puis enfin, il y a cette vocation internationale : siège du Conseil de l'Europe, du Parlement européen, de la Commission européenne des droits de l'homme, du Centre européen de la jeunesse. Strasbourg a frémi d'indignation lorsque, le 10 février dernier, le Parlement européen a décidé — sous la pression des Britanniques, dit-on — de tenir pour la première fois une session fin avril à... Bruxelles ! La « bataille du siège », comme l'a intitulée la presse locale, continue donc et l'on ne se ménage guère entre tenants de Bruxelles et Strasbourg, Luxembourg semblant avoir renoncé à cet affrontement. Marcel Rudloff, comme la plupart des Strasbourgeois, reste optimiste, un effort d'infrastructure a été décidé et il sait avoir l'appui du gouvernement

sur cette question.

Est-ce à dire qu'avec cette spécificité de capitale régionale et internationale, Strasbourg échappe au mal des grandes villes ? Que non ! elle a aussi ses cités de béton et leurs problèmes inhérents, ses jeunes en détresse, ses immigrés qui ont fui parfois les règlements stricts de la R.F.A. toute proche, et même ses problèmes de club de football. Sa cathédrale a subi les injures de la pollution au point que ses statues sont une à une remplacées par des copies et mises à l'abri du musée de l'Œuvre Notre-Dame. Avec vingt-cinq ans de mandat, Pierre Pflimlin l'aura indiscutablement marquée de son empreinte en lui donnant, sous une manière de vernis bourgeois, un certain art de vivre. Mais Strasbourg, avec un cœur gros comme l'Europe, veut surtout le faire battre avec le sang de sa région.

Quelle que soit sa perspicacité, le promeneur ne comprendra pas tout de cette ville et de ses habitants. Il aura quelques excuses pour avoir entendu souvent, au hasard de ses rencontres, cette confidence : « Mon père, monsieur, a changé quatre fois de nationalité. » Et il sait que, dans la ville des routes, on ne peut que passer...

**Maurice Guillot**

(1) Atelier d'expression populaire alsacienne (diffusion : EMA, 28, rue du Platane, 67300 Schiltigheim).



## Les dix peti

## 6

Le lendemain matin, le journaliste reçut de son rédac' chef quelques pages rédigées à la hâte. Le destinataire les lut lentement.

« Elton Flasher éteignit soudain. Une sorte de pressentiment. Le sixième sens des grands fauves habitués au danger. Un simple murmure, à peine un frôlement, avait suffi. Il avait été aussitôt en alerte. Il bondit hors de son siège. Il venait de quitter sa place quand la première balle siffla, avec le miaulement assourdi caractéristique des armes à silencieux. La fenêtre vola en éclats et le vase de Chine auquel Flasher tenait comme à sa vie fut pulvérisé.

La situation était grave. Il était seul dans l'appartement. Il y avait gros à parier que toutes les issues étaient dès maintenant contrôlées. Ils ne prennent jamais de risques. Pas question de les sous-estimer et de tomber dans le panneau. Il fallait faire vite car ils n'allaient pas rester sur l'échec imprévisible de leur tir à pipe. A moins qu'ils aient une confiance absolue dans leur dispositif de bouclage et qu'ils attendent patiemment, tout simplement, la sortie du loup poussé par la faim et le désir.

Avant tout prévenir Maroussia. Elton rampa vers le téléphone posé à même le tapis. Rien. Pas de tonalité. Ils ont déjà pensé à couper les fils. De vrais professionnels. Flasher sourit dans l'ombre. C'étaient quand même de drôles de durs, et, d'une certaine façon, il ressentait comme un honneur

d'être poursuivi par eux. Attention, se dit-il. Pas le moment de s'attendrir. Pour la métaphysique on attendrait de relire Zarathoustra au calme.

Un craquement dans la cage de l'ascenseur. Une strie dans le silence. Cette fois il faut fuir. Heureusement que l'appartement était aussi celui d'un professionnel. Tout en réfléchissant, Flasher avait récupéré son blouson. Toundra, sans un mot, s'était rapprochée, prête au départ. C'était une chatte minuscule, de gouttière, qui s'était attachée à Elton Flasher et partageait sa vie depuis longtemps. Il la mit dans la poche de son blouson et entama l'escalade de la cheminée. Sept étages à monter.

Le dispositif de sécurité était fait de simples barreaux scellés dans le mur. Sept par étages. Tout de suite il fut sur le toit de l'immeuble. Celle-là ils ne la connaissaient pas. C'était la première fois qu'il leur faisait le coup. L'air nocturne de Rome avait son parfum habituel, à nul autre semblable. Courbé en deux, Elton Flasher se mit à fuir. Il y avait à peine cinq minutes que le coup de feu avait été tiré.

Le soulagement fut de courte durée. Un sifflement bref et discret lui apprit qu'il venait d'être repéré par un guetteur. Embêtant. Très embêtant. Tu sais, Toundra, l'affaire se gâte vraiment. Je ne vois pas comment on va s'en tirer. Dans très peu de temps, les tireurs vont avoir rejoint les guetteurs.

Flasher se couche brusquement, roule sur lui-même derrière une cheminée, dérobé pendant quelques secondes à la vue de ses poursuivants. Il soulève la trappe du galetas, se précipite, referme et commence à descendre. Du calme. Le péril immédiat est passé. N'empêche que cela ressemble à un

piège à rats. Il faut attendre ici jusqu'à ce que le jour se lève. Encore cinq heures au moins.

Impossible. Jouer le tout pour le tout. C'est la seule solution mais Flasher n'aime pas ça. Les risques inutiles et le panache, on les trouve seulement dans les romans. Tout calculer prudemment, telle est la conduite juste. Dum dens calculat, mundus fit. La vie n'est pas un simple partie de dés.

L'ascenseur monte. Il dépasse Elton Flasher qui, au passage, entend des voix féminines, jeunes, qui plaisantent et rient. Il regrippe en courant l'escalier, deux étages, et débouche sur le palier quand l'ascenseur s'arrête. Il ouvre civilement la porte, mais ce n'est pas par bonté d'âme. C'est ce qui lui permet de garder l'initiative. Le pistolet, dans son poing, montre qu'il n'a aucune intention de la perdre.

Elles sont deux, très brunes l'une et l'autre et mignonnes à croquer. Elles jacassent et ont un hoquet de saisissement lorsqu'elles aperçoivent le spectacle. Flasher est couvert de suie. Il les sort sans ménagement de l'ascenseur. Le canon du revolver les ramène docilement au silence : elles sont fascinées par lui. Il y a deux appartements sur le palier.

— Vos clefs, vite.

La plus petite obtempère aussitôt.

— Vous habitez lequel des deux appartements ?

Celui de droite.

— Il y a quelqu'un dedans ? Vous attendez quelqu'un ?

Non et non. Bien.

Il ouvre et les tire derrière lui, referme la porte au verrou. L'enfant se présente déjà mieux.

L'appartement est minuscule. Surtout, il faut allumer, sinon les guetteurs ayant vu monter des gens dans

Une chatte impavide, deux petites nénettes, une citation de Saint-Just



# ts chapitres



*l'ascenseur et n'apercevant aucune lumière nouvelle, vont tout de suite saisir la coupure.*

*— Allumez et allez immédiatement fermer les volets de fer. N'oubliez pas que je suis armé et que je n'ai peur de rien.*

*Elles obtempèrent gentiment et Toundra commence à ronronner. Flasher la sort du blouson, et les deux petites se détendent aussitôt. La chatte, habituée au succès, laisse faire et se glisse immédiatement dans la cuisine où subsiste en effet un reste de poisson.*

*Si Toundra a confiance, c'est que le danger s'est véritablement éloigné. Maintenant ils ne peuvent plus rien entreprendre. A moins de visiter les appartements un par un. Trop gros risque. Il s'agit cependant de rester vigilant jusqu'au matin et de trouver une autre planque. Prévenir Maroussia tout de suite. Les petites le regardent bouche bée.*

*Elles ont vingt-cinq ans à peine. Jupes courtes. Pas de maquillage. Visiblement, elles n'ont plus vraiment peur.*

*— Je suis poursuivi, mais je ne vous ferai rien, si vous êtes sages.*

*— Dommage, dit la plus grande, en pouffant.*

*Là, ça lui coupe le sifflet. Elton Flasher a un peu de mal à rester branché. Les jeunes lui paraissent de plus en plus étranges. Ne manque pas d'air, la mémée. Elle en fait peut-être un peu trop. Sans préparer son mouvement, il lui donne une paire de gifles, aller-retour, très sèches, qui l'envoient au tapis. Toundra s'arrête et ne dit rien, mais pense que, comme l'affirmait Saint-Just, il ne faut ni trop battre ni trop caresser les femmes.*

*— Qu'est-ce que vous voulez prouver, dit la fille en se relevant ? Je n'ai pas mérité ça et vous faites une*

et de l'action, bon sang, de l'action ! Et si on essayait le polar ?



erreur.

Bon. Elle a raison, d'un certain point de vue. Il vaut mieux ne pas s'exciter. Qu'elle ne croit pas non plus au père Noël, cependant. Mettre les choses au point.

— J'ai faim, dit-il, vous pouvez faire quelque chose.

— Œuf dur, ça ira ? Et de la bière.

— C'est le paradis, à epsilon près.

Elles sourient toutes deux timidement. Toundra se range de leur côté. »

Voilà un exemple, ajoutait le rédac' chef. Le journaliste n'avait qu'à compléter sur ce ton et dans cet esprit. Il restait sans doute quelques petits détails à retoucher, mais la perspective y est. Il suffit de peaufiner, de calibrer, de peigner un peu le texte. Travail de routine en somme. Le rédac' chef, dans ces conditions, souhaite bonne chance au journaliste et lui rappelle que le délai de rigueur approche de son terme. S'y mettre. Foncer. Etre soi-même.

**EUMÉE Volodia**

à suivre...

# électronique informatique

**L'Ecole Centrale des Techniciens  
de l'Electronique**

**prépare votre avenir dans les  
carrières de l'électronique ou  
de l'informatique.**

## ADMISSION A TOUS NIVEAUX

**Electronique :** - C. A. P. - B. E. P.  
- Baccalauréat F2  
- Brevet de Technicien Supérieur  
- Préparation à la carrière  
d'ingénieur

**Informatique :** - Baccalauréat H  
- Brevet de Technicien Supérieur

**Enseignement préparatoire :** dès la fin de 5<sup>e</sup> ou de 4<sup>e</sup>, vous pouvez être admis dans une section préparatoire, ou tout en continuant d'acquérir une solide culture générale, vous serez initié à de nouvelles disciplines : électricité, dessin industriel, travaux pratiques...

Toutes les professions préparées conviennent aux jeunes gens et jeunes filles qui ont du goût pour les études à la fois théoriques et pratiques.

**L'Ecole Centrale des Techniciens de l'Electronique** offre aux élèves :

- Une longue expérience dans l'enseignement technique (plus de 100.000 élèves formés à ce jour)
- Un enseignement pratique dans ses laboratoires et ateliers spécialisés, équipés des appareils les plus modernes.

Bourses d'Etat  
Prêts d'honneur pour l'enseignement supérieur  
Sécurité sociale étudiants  
Bureau de placement  
Amicale des anciens élèves

POUR RECEVOIR NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE 83 EDJ.  
Ecrire ou téléphoner. (ENVOI POUR L'ETRANGER CONTRE MANDAT  
INTERNATIONAL DE FF 20).

## ECOLE CENTRALE DES TECHNICIENS DE L'ELECTRONIQUE

Etablissement privé d'enseignement technique et technique supérieur  
reconnu par l'Etat

12, RUE DE LA LUNE, 75002 PARIS  
75083 PARIS CEDEX 02  
TÉLÉPHONE : 236 78 87 +

P. E. Conseil



# UNE DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE A L'INTENTION DE VOS ELEVES

## UNE ENQUETE EDUCATIVE SUR L'EAU

L'eau est un des éléments les plus indispensables à la vie. Vous êtes déjà nombreux à en avoir pris conscience qui depuis plusieurs années étudiez ce thème avec vos élèves. C'est pour répondre à ce besoin d'information et pour vous aider dans votre rôle d'éducateur que la Société des Eaux Minérales d'Evian vous propose un document intitulé :



## UNE INITIATION A LA PUERICULTURE

L'initiation à la puériculture nécessite que soient mis à la disposition des jeunes des éléments concrets sur la gestation, la protection de la santé de la mère et du bébé, les soins corporels, le trousseau utile, la chambre, les jeux, l'alimentation, etc.  
La Société des Eaux Minérales d'Evian en réponse à de nombreuses demandes d'enseignants vous propose :

### « ENQUETE SUR L'EAU DE BOISSON »

Ce document (1) est constitué de trois supports :

- 1° Un dossier « le droit à l'information » sur l'ensemble des produits de la Société et les questions qu'ils posent servant de base documentaire aux enseignants (2).
- 2° Six fiches d'enquête destinées à guider la recherche personnelle des élèves, sous la conduite de leur professeur, retraçant le cycle de l'eau dans la nature, sa composition, sa filtration, son transport, ses contrôles, son importance pour la santé.
- 3° Douze diapositives illustrant les fiches.

Il peut être obtenu contre un chèque de 15 F à l'ordre de la S.A. EVIAN pour frais de tirage et de port.

- (1) S'adressant plus spécialement aux enfants des C.M. 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup>.
- (2) Ce dossier, réalisé à l'intention des Organisations de Consommateurs, des Journalistes et Spécialistes de la nutrition peut être envoyé seul et gratuitement.
- (3) A l'intention des classes d'économie sociale et familiale.

### « CONSEILS EN PUERICULTURE »

Ce dossier (3) comprend :

- 1° Les fiches grande-sœur-maman, depuis fort longtemps connues des puéricultices et des centres de P.M.I. et revues en 1981 par un pédiatre traitant.
- 2° 20 diapositives sur l'hygiène du biberon établies par des sages-femmes de Nancy.
- 3° Le « Droit à l'Information » Evian contient des renseignements essentiels sur l'eau (2)

Il peut vous être adressé contre un chèque de 30 F à l'ordre de la S.A. EVIAN pour frais de tirage et de port.

Si vous êtes intéressé par l'un ou l'autre de ces documents, remplissez et envoyez ce bon à  
S.A. des Eaux Minérales d'EVIAN - Service Consommateurs  
B.P. 87 - 74503 EVIAN - LES-BAINS

Je désire recevoir le dossier (préciser)  « Conseils en Puériculture »  
 Enquête sur l'eau de Boisson »

mon nom : M. Mme Mlle .....

mon adresse : ..... rue .....

code postal .....

ci-joint le chèque correspondant, à l'ordre de S.A. EVIAN

destination :  
une carrière internationale



## ECOLE DES PRATICIENS DU COMMERCE INTERNATIONAL

Établissement d'Enseignement Supérieur Privé reconnu par l'État

- UNE FORMATION OPERATIONNELLE EN 3 ANS
- UN SEMESTRE D'ÉTUDES DANS LES UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES
- DEUX STAGES EN ENTREPRISES
- DES CARRIERES VIVANTES ET VARIEES

U.S.A. - G.B.  
R.F.A. ou Espagne

\* Vous êtes bachelier ou vous avez entamé des études supérieures. Vous avez de bonnes connaissances en langues étrangères. L'EPSCI, créée par le Groupe ESSEC peut vous apporter la formation que vous souhaitez.

**CONCOURS D'ENTRÉE EN 1<sup>re</sup> ANNÉE :**  
**2 SESSIONS : JUIN 1983 ET SEPTEMBRE 1983**

\* Vous êtes titulaire d'un diplôme de 1<sup>er</sup> cycle d'enseignement supérieur en Économie, Gestion ou Commerce, l'EPSCI vous propose une formation complémentaire en 2 ans.

**CONCOURS D'ENTRÉE EN 2<sup>e</sup> ANNÉE :**  
**1 SESSION : SEPTEMBRE 1983**

EPSCI - B.P. 105 - 95021 CERGY-PONTOISE Cedex - Tél. (3) 038.38.00





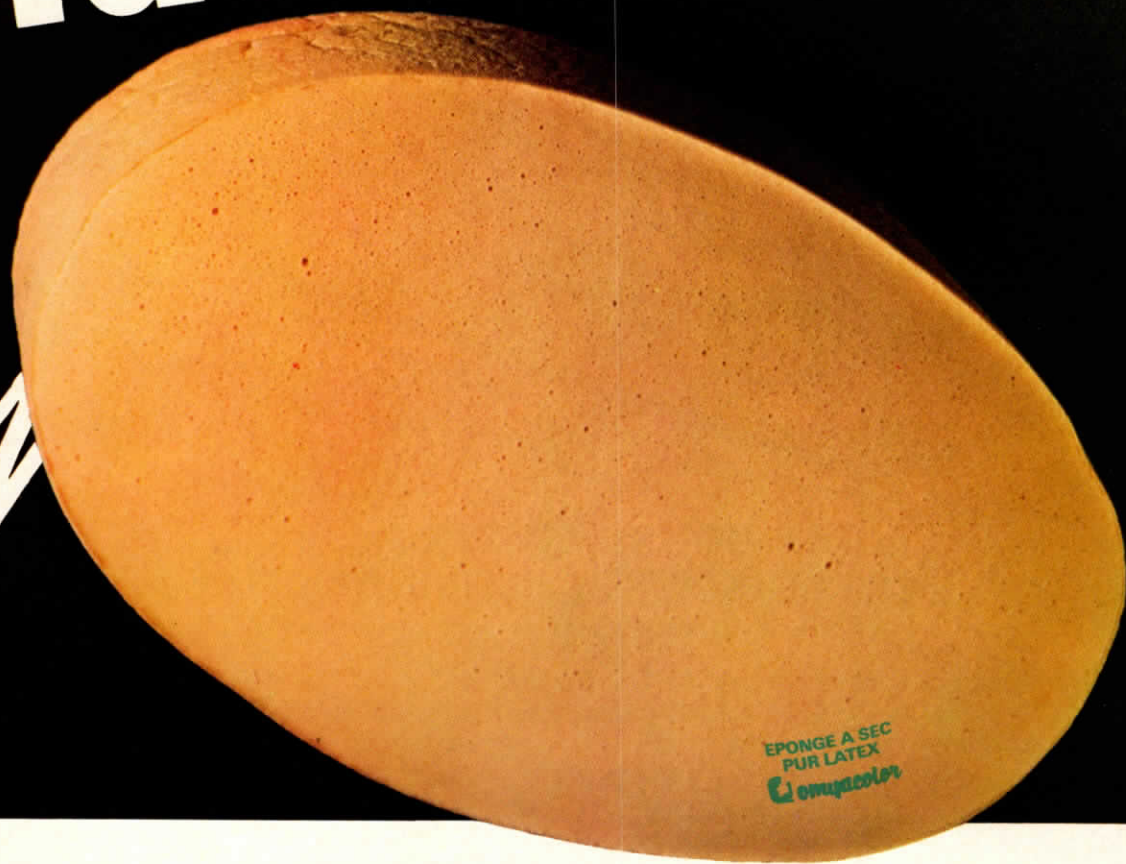
# écrivez net.

*OM*



# effacez propre.

*OM*



## Deux plus chez Omyacolor®

Le porte-craie Omyacolor est pratique, léger et économique. Il tient bien en main, évite irritations et ongles cassants. Existe en plusieurs coloris.

Produit naturel, l'éponge à sec Omyacolor efface le tableau sans eau. Maniable et agréable au toucher, elle glisse sans peine et absorbe la poussière. Son entretien est facile : elle se lave à l'eau ou se secoue.

Demande  
d'information  
à adresser à Omyacolor  
51240 Saint Germain La Ville

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Et. scolaire : \_\_\_\_\_

Fournisseur habituel : \_\_\_\_\_

ED



51240  
Saint Germain La Ville